

## La correspondance du père Castel avec Montesquieu

Marco Caccavo

Le jésuite Louis Bertrand Castel (1688-1757), père du fantastique clavecin pour les yeux a eu, tout au long de sa vie, l'occasion de cultiver une amitié avec les principaux protagonistes de la vie intellectuelle de son siècle tels le jeune Rousseau, Rameau, Diderot et notamment Montesquieu, avec qui il a eu une correspondance, de papier et d'esprit, objet de la présente communication.

En ce qui concerne les sources d'études, on peut compter douze lettres privées envoyées par Castel à Montesquieu, qui définissent un espace de temps de plus de trente ans, si on compte la première lettre, portant la date du 7 août 1725<sup>i</sup>. À ces lettres, il faut ajouter des lettres publiques, c'est-à-dire des articles partagés avec les lecteurs du *Mercure de France*, du *Journal de Trévoux*<sup>ii</sup> et des morceaux tirés de *l'Homme moral*<sup>iii</sup>, un des derniers écrits de Castel, publié en 1756.

Mais comment les eux hommes s'étaient-ils connus et quand ? Castel nous parle d'une « fort noble et fort vertueuse dame », qu'on peut identifier comme la marquise de Pons<sup>iv</sup>, qui les avait fait se rencontrer, en 1722 ou 1723, sous le prétexte de l'éducation du fils de Montesquieu. Castel, après plus de trente ans, confie que c'est Montesquieu qui le premier chercha cette « liaison intime », que Castel craignit d'abord « un peu » à cause du danger de l'amitié avec l'auteur des *Lettres persanes*. Faut-il le croire ? On ne peut ni démentir ni accepter sa version, vu que Montesquieu n'a jamais parlé de cette rencontre. Toutefois, on peut accepter son témoignage, sachant que les *Lettres persanes* avaient attiré des « tracasseries » de la part de Tournemine<sup>v</sup>, alors directeur de Castel aux *Mémoires de Trévoux*. Concentrons-nous d'abord sur les premières lettres, en suivant, par la suite, un ordre chronologique.

Dans celles écrites en 1725<sup>vi</sup>, l'année de la parution de l'article qui annonce la découverte du clavecin<sup>vii</sup>, il y a déjà les éléments que nous retrouverons constamment dans la correspondance entre ces deux hommes, c'est-à-dire l'invitation que le jésuite fait à Montesquieu de bien vouloir lui envoyer des morceaux de ses œuvres, à titre d'essais pour « *pressentir le public* » à publier dans le *Journal de Trévoux*, et les conseils littéraires qu'ils se donnaient réciproquement. Ces suggestions se traduisaient, par exemple, par l'envoi, de la part de Castel, de textes à lire comme celui de Lafitau sur les sauvages<sup>viii</sup>, auquel il faut ajouter les rapports des missionnaires que Castel dit avoir envoyés à Montesquieu à l'occasion de l'étude d'une « quatrième classe » pour *l'Esprit des Loix*<sup>ix</sup>.

En 1725, Castel jouait un double rôle : il était à la fois précepteur du baron de Secondat,

fils de Montesquieu, et aussi un savant dont « le système »<sup>x</sup>, c'est-à-dire celui de la pesanteur universelle, commençait à lui donner de « grandes relations dans toutes les parties de l'Europe ».

Montesquieu a dû tenir, à cette époque, un grand compte des remarques et des conseils du jésuite ; de fait, il lui confie la tâche de réviser le livre des *Considérations*<sup>xi</sup>, paru en 1734, et objet, dans le printemps de la même année, d'un échange de lettres très riche. Dans une de ces lettres<sup>xii</sup>, Castel dit qu'il « n'aurai[t] pas voulu tant de correctifs et de ménagements » de la part de Montesquieu, en se félicitant pourtant que celui-ci ait modifié des passages. Pouvons-nous dire quelque chose de plus au sujet de ces modifications ? Rien n'est dit par Montesquieu qui de plus, désireux peut-être de ne pas révéler cette liaison, « avait refusé toutes sortes de remarques publiques » du père jésuite, même si celui-ci déclare avoir reçu du magistrat des « marques publiques et peu équivoques » dont, malheureusement, nous n'avons pas de traces. Ce que nous pouvons faire, c'est mettre en avant deux passages qui semblent avoir été susceptibles d'influence ou même de modification.

Dans la lettre de mars 1734 citée plus haut, Castel se flatte du « généreux parti » que Montesquieu a pris de « tout adoucir » et en effet le Président a bien adouci des passages qui à l'origine pouvaient soutenir ce que Castel définit comme « le goût d'aujourd'hui », c'est-à-dire de traiter l'Église comme « une prêtraille monastique ». Il peut s'agir de ce que Castel, dans sa lettre, appelle les « deux derniers endroits » du Livre, ceux qui regardaient *les termes de « monacal » et « monachisme »* ; effectivement dans l'avant-dernier « endroit », ou chapitre, Montesquieu parle des habitudes *trop* séculaires des moines grecs, mais il précise dans une note que : « Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état ; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que dans de certains temps, ou dans quelques pays, on en a abusé »<sup>xiii</sup>.

Pas question donc pour Montesquieu de céder à ce « goût d'aujourd'hui » à cause de l'abus que les moines ont fait dans un « certain temps ou dans quelques pays ».

Montesquieu écrit ensuite :

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongeait les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait<sup>xiv</sup>.

Cette pensée critique envers l'Église d'antan était à l'origine beaucoup plus marquée, comme on le lit dans les *Pensées et Fragments inédits*<sup>xv</sup>:

Il me semble que les ecclésiastiques d'Espagne et d'Italie, qui établissent l'ignorance des laïques, sont les Tartares qui crevent les yeux à leurs esclaves pour qu'ils battent mieux leur lait <sup>xvi</sup> ;

lignes que Montesquieu déclare avoir été « mises dans les Romains » mais dont il n'y a pas de traces dans l'édition définitive. Ce qui nous semble aussi intéressant, c'est le remplacement des « Tartares » par les « Scythes ». En fait le peuple tartare, d'après ce que nous dit Castel, était, pour Montesquieu, un peuple tout particulier, une découverte enthousiasmante qui, à croire le jésuite apparemment confirmé par son auteur, devait former une classe à part dans l'*Esprit des lois*. Castel le dit clairement dans l'*Homme moral*, en se souvenant que :

étant allé voir un jour le célèbre Président de Montesquieu, dans les commencements de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une espèce de verve, et tout enthousiasmé de la découverte qu'il venait de faire, disait-il, d'un peuple spécialement conquérant dans l'univers : or, ce peuple était les Tartares [qui] à l'exclusion de tout autre, [...] fut créé par la nature, ou donné de Dieu même<sup>xvii</sup>.

On peut mettre en avant que pour Castel aussi, les Tartares étaient une espèce de peuple à *statut spécial*, car ils incarnaient la vie nomade qu'il reconnaissait être la vraie vie chrétienne.

Comment donc justifier le changement du peuple des Tartares par celui des Scythes ? D'après nous, il s'agit d'une de ces révisions religieuses opérées par le jésuite : il était été bien difficile de présenter les Tartares, d'ailleurs appelés par Castel les « enfants de Jabel », comme des barbares qui crevaient « les yeux à leurs esclaves pour qu'ils battent mieux leur lait ».

Mais pourquoi Montesquieu avait-il prié le jésuite de « lui corriger religieusement son ouvrage de la grandeur des Romains, où il sentait bien que son caractère et sa religion trouveraient bien des choses à réformer »<sup>xviii</sup> ? C'était sans doute en raison de sa crainte de la censure qui s'était déjà abattue sur les *Lettres persanes*, risque qui semble avoir été pris en compte par les deux savants, vu que Castel remarque que finalement « le livre des Considérations est à l'abri de tout excepté des plus grands éloges »<sup>xix</sup>. La censure était aussi un souci pour Castel, ravi « des remaniements que vous [Montesquieu] y avez faits », car cela lui donnait « plus d'aisance pour en parler sans craindre de choquer aucune bienséance d'état ni de caractère »<sup>xx</sup>. Effectivement il en parlera dans l'extrait qu'il donnera des *Considérations* dans le *Journal de Trévoux* en juin 1734<sup>xxi</sup>.

L'amitié entre Montesquieu et Castel est aussi l'histoire d'un rapport intime, plus fort que le respect et l'obéissance que Castel devait à ses supérieurs. Il partage avec Montesquieu les risques d'une suppression du livre et même de son extrait : le journaliste de Trévoux aurait dû consulter ses maîtres à ce sujet, surtout si le livre « souffrait la moindre difficulté aux sceaux ». Castel invite Montesquieu à se rendre chez le Garde des sceaux, Chauvelin<sup>xxii</sup>, pour extirper tout soupçon et

pour obtenir un accord tacite, confiance et conseil que Montesquieu devait garder pour lui pour « ne réveiller le chat qui dort ». Ceux que Castel appelle ainsi sont ses supérieurs : il ne parlera pas « à l'ombre d'un seul jésuite » et Montesquieu doit faire de même ; idée mieux rendue par un familier « Chut ! ».

Ce scrupule des deux hommes est tout à fait compréhensible si on considère que, après l'apparition des *Lettres Philosophiques* de Voltaire la même année, l'agitation janséniste et sous la nouvelle direction du père Troubeau, les jésuites s'engageaient avec encore plus de véhémence dans la défense du dogme chrétien et devenaient encore plus intransigeants.

Mais est-ce que Montesquieu, même en 1734, faisait complètement confiance au père Castel ? Cette nouvelle rigidité des jésuites devait lui apparaître suspecte. Il semble avoir eu des doutes sur la réelle impartialité de son ami : le ton cordial des premières lettres demeure certes dans celles de 1734, mais Castel répète dans une même lettre deux fois le mot « impartialité », en ajoutant n'être « prévenu sur rien, excepté en sa faveur »<sup>xxiii</sup>. De plus, de petites incompréhensions naissent. Castel se dit « fâché » par l'attention que Montesquieu porte à l'argument de l'objection sur Julien<sup>xxiv</sup> et il ne comprend pas, dans une lettre suivante, ce que son correspondant « trouve de mal sur son petit excès de précaution », que Montesquieu a dû interpréter comme une censure. Le passage en question est celui où il est parlé du suicide<sup>xxv</sup>, que Castel finalement juge suffisamment corrigé, mais qui causera néanmoins des ennuis à Montesquieu. Finalement, les rapports des deux hommes se sont détériorés : le réviseur Castel n'a pas bien fait son travail. En 1756, en revenant publiquement sur ce point, Castel déclare que l'ouvrage des *Considérations* », tel qu'il l'avait « légitimé », « parut exempt de reproche » ; mais que « l'article seul du suicide se glissa, [il] ne sai[t] comment, dans une seconde ou troisième édition »<sup>xxvi</sup>. Castel ajoute que ce n'est pas par lui qu'avait d'abord supprimé cet article, ou ce passage : comme « l'Auteur tenait un peu à cet article Anglais-Romain », « les vrais Magistrats, & l'Auteur même, [...] le firent ôter »<sup>xxvii</sup> sans que lui-même s'en mêlât.

Dès ce moment – on est en 1735<sup>xxviii</sup> – le sujet principal de la correspondance change : Castel revient sur l'explication et la défense du projet de toute une vie : ce clavecin pour les yeux *auquel il faut croire puis le voir*<sup>xxix</sup>.

Castel n'est plus le réviseur de Montesquieu ; désormais il ne s'adresse à lui qu'en tant que *savant* qui veut divulguer sa théorie sur la correspondance musique-couleur, et cherche aussi des appuis intellectuels contre la « spéculation purement inutile » de Newton, en vue de la publication de son *Vrai Système de physique de M. Isaac Newton*<sup>xxx</sup>. À ce propos, on entend enfin la voix de Montesquieu, qui confie que le jésuite lui avait parlé de *son* « harmonie chromatique »<sup>xxxi</sup> – évidemment celle produite par le clavecin pour les yeux –, et qu'il avait même vu le manuscrit concernant le système de Newton qu'il avait trouvé « clair » et avec « beaucoup de bonnes

objections »<sup>xxxiii</sup>. Il n'est plus question de parler des ouvrages de Montesquieu, d'articles à publier, de projets ou de craintes ; c'est Castel qui désormais est prêt à toute critique, à toute révision de la part de Montesquieu : il se livre à lui et à son jugement.

L'absence de toute lettre privée concernant les œuvres du Président – il faudra attendre dix ans pour voir revenir comme sujet de la correspondance les écrits de Montesquieu – laisse soupçonner un refroidissement des rapports intellectuels ; mais voilà qu'en 1735 Castel lui dédie plusieurs pages parues dans les *Mémoires de Trévoux*<sup>xxxiii</sup> sous le nom de *Nouvelles expériences d'Optique et d'Acoustique adressées à M. Le Président de Montesquieu*. Il s'agit d'un long résumé de ses théories autour de la couleur et de ses rapports avec la musique, donné soit pour « satisfaire la curiosité du public » soit pour « la satisfaction particulière » qu'il dit trouver lui-même à faire « éclater à ses yeux [ceux du public] son respectueux attachement » pour l'auteur de *l'Esprit des lois*, lequel avait regardé ces liens « comme le germe de quelques nouveautés ». Dans ces articles le ton de Castel est flatteur : s'adressant au Président, il déclare travailler à son clavecin « pour lui et pour sa satisfaction » ; son instrument, le travail de toute une vie, n'appartient qu'à Montesquieu « en propriété réelle et effective ».

Après plus de dix ans, Castel s'est donc décidé à rendre public ce rapport intellectuel qui semble avoir été caché auparavant. C'est ce qu'il laisse entendre dans une lettre adressée à Montesquieu<sup>xxxiv</sup>, où il lui rappelle comment « tout Paris et nos Jésuites surtout en [furent] très instruits », surtout, continue-t-il, « depuis mes six lettres sur le clavecin dédiées à vous »<sup>xxxv</sup>. La révélation de cette amitié doit avoir laissé Montesquieu indifférent, mais le jésuite ne se rend pas et, quatre ans après – en août 1739 –, il écrit un autre article<sup>xxxvi</sup> adressé à Montesquieu où, revenant sur son clavecin oculaire, il affirme que Montesquieu aurait vu ses « lanternes diapasonnées par les degrés des couleurs et des lumières ».

Le jésuite, comme on l'a vu, continue à écrire publiquement à Montesquieu ; mais ce qu'il n'a pas encore compris, c'est que la correspondance d'esprit est définitivement compromise.

Montesquieu, comme Castel l'avoue dans son *Homme moral*<sup>xxxvii</sup>, est de plus en plus vague au sujet de ses projets, jusqu'à lui cacher la publication de la grande œuvre de *l'Esprit des Lois*, que Castel déclare pourtant ne pas avoir corrigé « si ce n'est fort après coup ». Le jésuite exagère son rôle réel, jusqu'à se convaincre qu'il a été le seul à rendre justice à la réelle valeur de Montesquieu face à ses détracteurs. La réalité était différente et, après l'apparition du *Livre*, aucune nouvelle n'est arrivée de la part de l'auteur. Castel, après six mois où il dit avoir gardé le silence, lui écrit, le cherche, interroge des gens pour savoir s'il est à Paris ou s'il va bientôt y revenir : aucune réponse. Enfin Montesquieu, peut-être lassé de cette chasse à l'homme, lui écrit. Cette lettre est tranchante : le Président avoue avoir à dessein caché l'impression de son œuvre et qu'il n'était pas question de consulter le jésuite parce que le sujet *n'était pas de sa compétence*.

Mais comment Montesquieu pouvait-il ne pas tenir Castel au courant ? D'après ce dernier tout le monde croyait pourtant qu'ils travaillaient en binôme : le livre suscita « bien des critiques odieuses » *qu'on ne laissait pas de lui faire comme s'il en était responsable*.

Cette lettre de Montesquieu, dont nous ne sommes pas en possession mais que Castel déclare pouvoir montrer, aurait pu mettre hors-jeu n'importe qui, sauf Castel qui lui écrit à nouveau. Finalement Montesquieu, qui « était complaisant avec tout le monde », lui donna, dit le jésuite, une copie et même toutes les autres « depuis la première jusqu'à la dixième ou douzième édition ».

Faut-il le croire ? Pour répondre à cette question, il nous semble intéressant de comparer à ce récit public une lettre privée<sup>xxxviii</sup>, vraisemblablement écrite quinze jours après l'attribution à Montesquieu de l'*Esprit des lois*, où Castel le prie de lui donner des nouvelles au nom de leur ancienne amitié. Même les « critiques odieuses », dont il parle publiquement, deviennent des « compliments » auxquels il est « sensible » et le vague où Montesquieu l'avait laissé à propos du livre devient dans la lettre privée : « Je suis tout honteux [...] que vous ne m'avez jamais daigné m'en dire un mot ».

Castel a sans doute exagéré son rôle *a posteriori*, car il modifie ses souvenirs dans une œuvre publiée en 1756<sup>xxxix</sup> à la demande de Frogerais, qui était bien décidé à rendre plus violente la critique envers les Lumières et à accentuer le rôle des jésuites face à ces derniers. Castel, en parlant de l'*Esprit des lois*, joue alors le rôle du critique « exact et inflexible sur les bons principes de la religion et du gouvernement », jusqu'à dire à Montesquieu que sa célèbre tripartition des gouvernements était déficitaire d'une quatrième, celle que Montesquieu « avait omise [et] qu'il n'avait point connue – c'est-à-dire le gouvernement des Sauvages et la liberté ou plutôt la pure loi naturelle sur laquelle il est uniquement fondé »<sup>xl</sup>. Castel nous dit n'en avoir parlé à Montesquieu « qu'à demi-mot », en voulant un peu « l'intriguer », en raison de la « langue unique » qu'ils avaient entre eux. Est-ce que Montesquieu a résisté au charme de cette intrigue ? Lisons Castel : « Il convint dans le moment, que son énumération politique, économique, légispérîte ou civile était imparfaite, et que cette sorte de Gouvernement (celui des sauvages) [...] valait bien la peine de former une quatrième classe dans son *Esprit des lois* »<sup>xli</sup>. Mais il y a plus : Castel affirme que Montesquieu « était frappé » de tout ce qu'il lui avait dit sur les Sauvages et qu'il lui témoigna même « vouloir sérieusement enrichir son *Esprit des lois* de cette quatrième classe ». Castel en est sûr : « il doit avoir travaillé en conséquence ».

Malheureusement le charme et l'impression n'avaient duré qu'un moment, puisque Castel avoue ensuite : « il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé »<sup>xlii</sup>. Ce silence deviendra, dans les années, de plus en plus assourdissant, comme Castel nous le laisse entendre en avouant que désormais ils se voyaient peu parce que tous les deux, comme lui écrivit Montesquieu, « quoi

qu'habitants du même monde », n'habitaient « plus la même planète », c'est-à-dire, le grand monde. Castel a désormais un rôle mineur dans le monde des lettres et même dans la rédaction de son périodique. En 1749 il ne peut empêcher la publication d'une lettre<sup>xliii</sup> plutôt virulente sur l'*Esprit des lois* et, la même année, même l'extrait du livre avait été confié à un « tel autre journaliste », un écrivain qui, selon Castel, n'a pas son « zèle » pour l'auteur, « ni peut-être un certain talent ».

On arrive au début de 1750. En janvier, Montesquieu vient d'être dénoncé à la Congrégation de l'Index ; début février, il publie sa *Défense de l'Esprit des lois* et, dans le *Journal de Trévoux*<sup>xliv</sup>, on trouve un article, daté du 12 février publié le 15, du même auteur que celui de l'année précédente, qui reprend sa critique en se disant insatisfait des réponses de Montesquieu.

Intéressante, à cet égard, est une lettre du 14 février<sup>xlv</sup> que Castel écrit à Montesquieu, juste un jour avant la publication de l'article dont vient de parler, où le jésuite dit que son esprit est mêlé de joie et de douleur à la vue de la *Défense de l'Esprit des lois* et qu'« un misérable journal », c'est-à-dire son propre *Journal de Trévoux*, va publier le lendemain un article très dur sur cette œuvre. Castel avait tout essayé pour adoucir la critique des jésuites, il dit en avoir parlé au père Berthier qui lui a répondu d'y vouloir penser « de lui-même ». Le père du clavecin oculaire, comme à son habitude, ne se rend pas ; il cherche à éclaircir auprès des jésuites des passages susceptibles d'attirer les foudres des religieux en précisant que l'auteur « n'estime et n'aime que nous », c'est-à-dire les jésuites, et que des passages de la *Défense* ne sont qu'un « éloge » de ces derniers. Mais tout a été inutile, le père Berthier a « pris son parti », l'article va paraître et de plus, dit Castel en s'adressant à Montesquieu, « jamais on n'a voulu me permettre de donner celui [c'est-à-dire l'extrait] de votre Esprit des Lois ».

Castel s'est finalement compromis ; il se dit « intimidé » par ses supérieurs ; les jésuites l'ont accusé d'être « ami » de Montesquieu et en conséquence il n'y a rien qu'il puisse faire pour aider le Président : il a été mis hors jeu.

Mais le Président avait-il demandé l'aide du jésuite ? Il semble que Castel a pris tout seul l'initiative. Il a peut-être proposé à Montesquieu ses services à l'avance, mais le Président, dit Castel, ne l'a pas « voulu l'aider » et il n'a osé s'ingérer. Cependant, dit Castel, ils pourraient travailler ensemble pour « tout concilier », mais « il faudra l'aider » et, en prévoyant une réponse négative de la part de Montesquieu ou bien le silence, il ajoute : « N'avez-vous pas compris enfin que vous deviez une défense sur le dit fait théologique ? La vôtre est un chef-d'œuvre ; la mienne, sans être si bien, sera mieux pour vos vrais intérêts ». D'après Castel la situation est grave et le magistrat doit protéger « son nom, sa réputation et son fils ». Comme d'habitude la lettre est et doit rester secrète ; Montesquieu ne doit citer le nom de Castel à personne ; il doit faire ce que lui

dit le jésuite et tout ira bien parce que, affirme ce dernier : « je vous dis que vous ne serez jamais absous si notre journal, si mon amitié effective ne vous absout »<sup>xlvi</sup>. Il faut lui faire confiance comme, continue-t-il, pour la *Grandeur des Romains* qui n'a pas « souffert le moindre nuage théologique » et pour laquelle Montesquieu l'avait « honoré de sa confiance avant l'apparition ». Le cœur de Castel est toujours partagé en deux : il dit souffrir de cette situation autant pour les Jésuites que pour Montesquieu. Mais tout sera inutile, le Président ne lui répondit pas : il avait mis en place d'autres moyens plus influents pour essayer de calmer la situation.

Et nous voici à la dernière lettre de Castel à Montesquieu, portant la date de 1750<sup>xlvii</sup>, lettre qui nous semble intéressante pour le parallèle qu'elle instaure entre les systèmes des deux savants<sup>xlviii</sup> et pour des passages qui révèlent chez Castel un côté qui mérite toute notre attention. En parlant d'un projet éditorial, Castel révèle à Montesquieu qu'il a « un dessein utile, glorieux à la France, aux arts, aux sciences » ; il veut « forcer les Jésuites à servir les arts, les sciences fortes et le public », ajoutant qu'il travaille « pour Dieu, pour la patrie, pour le Roi, pour les Jésuites presque malgré eux, malgré tous les Be... [Berthier] de l'univers ». Des questions nous viennent à l'esprit : est-ce que Castel a voulu moderniser les jésuites ? A-t-il voulu créer des jésuites-lumières ? Est-ce cela qu'on lui le reprochera<sup>xliv</sup> ? Castel laisse l'image d'un homme extravagant qui, dans son extravagance, avait peut-être cependant compris que le monde et les besoins du public étaient en train de changer.

## BIBLIOGRAPHIE

- Louis Bertrand Castel, *Correspondance de Montesquieu*, Gébelin-Morize, Bordeaux, Gounouilhou, 1914, t. I et II
- Louis Bertrand Castel, *L'Homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R\*\*\*. Lettres philosophiques où l'on réfute le déisme du jour*, Toulouse, 1756
- Louis Bertrand Castel, *Traité de physique sur la pesanteur universelle des corps*, 1724
- Louis Bertrand Castel, « Clavecin pour les yeux, avec l'art de Peindre les sons, & toutes sortes de Pièces de Musique », *Mercur de France*, novembre 1725
- Louis Bertrand Castel, « Lettre D[u] P. C[astel] J[ésuite] à M. L[e] P[résident] D[e] M[ontesquieu] sur un feu d'artifice où les couleurs bien diversifiées feraient un vrai clavecin oculaire », *Mémoires de Trévoux*, août 1739
- Jean Ehrard, « Une amitié de trente ans : Castel et Montesquieu », dans *Autour du Père Castel et du clavecin oculaire*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995
- Montesquieu, *Considérations sur la cause de la grandeur de Romains et de leur décadence*, Amsterdam, Desbordes, 1734
- Montesquieu, *Pensées et Fragments inédits de Montesquieu*, texte établi par le baron Gaston de Montesquieu, Gounouilhou, imprimeur-éditeur, 1901
- Montesquieu, *Spicilège, Œuvres complètes*, Paris, Nagel, 1950-1955, t. II, n° 347, n° 555, n° 565, n° 605

---

<sup>i</sup> Louis Bertrand Castel, *Correspondance de Montesquieu*, Gébelin-Morize, Bordeaux, Gounouilhou, 1914, t. I, n°80 (édition désormais désignée par *Gébelin*).

<sup>ii</sup> *Mémoires pour l'Histoire des sciences & des beaux arts*, (ou *Mémoires de Trévoux*, ou *Journal de Trévoux*).

<sup>iii</sup> Castel, *L'Homme moral opposé à l'homme physique de Monsieur R\*\*\*. Lettres philosophiques où l'on réfute le déisme du jour*, Toulouse, 1756 (édition désormais désignée par *L'Homme moral*).

<sup>iv</sup> Voir Jean Ehrard, « Une amitié de trente ans : Castel et Montesquieu », dans *Autour du Père Castel et du clavecin oculaire*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995, p. 69 et note n°4.

<sup>v</sup> Voir Gébelin, t. II, lettre n°529, note n°2, Montesquieu à Guasco.

<sup>vi</sup> Gébelin, t. I, lettres n°80-81.

<sup>vii</sup> Castel, « Clavecin pour les yeux, avec l'art de Peindre les sons, et toutes sortes de Pièces de Musique », *Mercur de France*, novembre 1725, p. 2552 et suiv.

<sup>viii</sup> Joseph-François Lafitau, *Mémoire présenté à Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, concernant la précieuse plante du gin-seng de Tartarie, découverte en Canada*, 1718; et *Mœurs des sauvages comparées aux mœurs de l'ancien temps*, 1724.

<sup>ix</sup> Castel, *L'Homme moral*, p. 113

<sup>x</sup> Système que Castel avait exposé dans son *Traité de physique sur la pesanteur universelle des corps*, 1724.

<sup>xi</sup> Montesquieu, *Considérations sur la cause de la grandeur de Romains et de leur décadence*, Amsterdam, Desbordes, 1734 (édition désormais désignée par *Considérations*).

<sup>xii</sup> Gébelin, t. I, lettre n°239.

<sup>xiii</sup> Montesquieu, *Considérations*, p. 251 et note.

<sup>xiv</sup> Montesquieu, *Considérations*, p. 253.

<sup>xv</sup> Montesquieu, *Pensées et Fragments inédits de Montesquieu*, texte établi par le baron Gaston de Montesquieu, Gounouilhou, imprimeur-éditeur, 1901.

<sup>xvi</sup> Montesquieu, *Pensées et Fragments inédits*, 1901, VI, 1340 (586.I, 445 vo).

<sup>xvii</sup> Castel, *L'Homme moral*, pp. 125-126.

<sup>xviii</sup> Castel, *L'Homme moral*, pp. 100-101.

<sup>xix</sup> Gébelin, t. I, Lettre n° 242.

<sup>xx</sup> Gébelin, t. I, Lettre n° 241.

- 
- xxi *Mémoires pour l'Histoire des sciences et des beaux arts*, juin 1734, pp. 1030-1067.
- xxii Germain Louis Chauvelin (1685-1762), garde des sceaux et secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Louis XV.
- xxiii Gêbelin, t. I, lettre n°239.
- xxiv Gêbelin, lettre n°240. Voir aussi *Considérations*, p. 193.
- xxv *Considérations*, fin du chap. XII.
- xxvi Castel, *L'Homme moral*, pp. 101-102.
- xxvii Castel, *L'Homme moral*, p. 102.
- xxviii Montesquieu, *Correspondance inédite*, éd. Pomeau, *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1982 (édition désormais désignée par Pomeau), n° 30 et n° 31.
- xxix Voir Castel, « Clavecin pour les yeux », novembre 1725, pp. 2552 et suivantes; *Optique des couleurs, fondée sur les simples observations et tournée surtout à la pratique de la peinture, de la teinture, et autres arts coloristes*, Paris, Briasson, 1740; et « Nouvelles expériences d'optique et d'acoustique adressées à Monsieur le président de Montesquieu », *Journal de Trévoux*, 6 articles de juillet à décembre 1735.
- xxx Castel, *Le Vrai Système de physique générale de M. Isaac Newton exposé et analysé en parallèle avec celui de Descartes*, Paris, C.-F. Simon Fils, 1743.
- xxxi Montesquieu, *Spicilège, Œuvres complètes*, Paris, Nagel, 1950-1955, t. II, n° 605
- xxxii Montesquieu, *Spicilège*, n° 565
- xxxiii Castel, « Nouvelles expériences d'optique ».
- xxxiv Gêbelin, t. II, Lettre n° 398.
- xxxv Castel se réfère aux lettres publiées sous le nom de « Nouvelles expériences d'optique ».
- xxxvi Castel, « Lettre D[u] P. C[astel] J[ésuite] à M. L[e] P[résident] D[e] M[ontesquieu] sur un feu d'artifice où les couleurs bien diversifiées feraient un vrai clavecin oculaire », *Journal de Trévoux*, août 1739, pp. 1675-1678.
- xxxvii Castel, *L'Homme moral*.
- xxxviii Gêbelin, t. II, lettre n° 398.
- xxxix Castel, *L'Homme moral*.
- xl Castel, *L'Homme moral*, p. 105.
- xli Castel, *L'Homme moral*, p. 112.
- xlii Castel, *L'Homme moral*, p. 114.
- xliiii *Journal de Trévoux*, avril 1749, p. 718.
- xliv *Journal de Trévoux*, février 1750, p. 532.
- xlv Gêbelin, t. II, lettre n° 493.
- xlvi Gêbelin, t. II, lettre n° 493, p. 256.
- xlvii Gêbelin, t. II, lettre n° 536.
- xlviii « Vous avez trouvé trois clefs, trois gouvernements [&] j'ai trouvé trois clefs, trois mouvements », Castel, Gêbelin, t. II, Lettre n° 536, p. 339.
- xlix « Je ne le dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à peu près vingt-cinq ans que mon clavecin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de système, d'imagination », Castel, *L'Homme moral*, p. 219.

## Correspondances familiales des Huguenots du Refuge anglais : l'exemple de la famille Ourry (1732-1782)

Emmanuelle Chaze

Selon Susan Fitzmaurice, l'épistolarité est "un acte pragmatique qui s'inscrit dans un texte répondant à un texte antérieur, que ce soit oralement ou à l'écrit, et qui en même temps anticipe de nouveaux textes. La lettre familière représente un échange entre les acteurs. Les actes d'écriture et de lecture de [cette lettre] impliquent de réaliser et d'en déduire des significations pouvant être pertinentes par une simple lecture aussi bien que de construire un sens qui peut changer suivant les circonstances dans lesquelles la lettre est écrite."<sup>i</sup>. C'est l'acte d'écriture qui sera mis en avant ici, en analysant la correspondance échangée entre divers membres de la famille Ourry, réfugiée en Angleterre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Qui écrit au Refuge au XVIII<sup>e</sup> siècle ? En prenant l'exemple de cette famille huguenote réfugiée en Angleterre, je souhaite comprendre quels sont les acteurs de la correspondance familiale dans ce contexte d'exil. Pourquoi écrit-on aux membres de sa famille ? Au-delà de la dimension conventionnelle de l'écriture, les relations épistolaires sont aussi le vecteur de la relation affective, des émotions. Comment, et entre quels acteurs de la correspondance ces émotions sont-elles, ou ne sont-elles pas décrites ? Quelle place occupent-elles dans la narration épistolaire ? Enfin, que montrent ces lettres sur l'intégration de la famille de réfugiés dans leur nouvelle patrie ? Dans un récit recopié par une main anonyme, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, on apprend que Louis Ourry a quitté la France et toute sa famille afin de s'enrôler dans l'armée anglaise, après de multiples pérégrinations à travers la France et l'Espagne. Ce texte n'est pas repris lors de cette communication<sup>ii</sup>, mais son enrôlement dans l'armée anglaise est plus tard résumé dans l'épithaphe ci-dessous, rédigée par sa fille Elizabeth lors de sa mort<sup>iii</sup> :

Epitaph of Lieut. Louis Ourry.  
in Bethnal Green Churchyard  
Here lies interred  
Louis Ourry  
who was born at Blois, in France, A.D. 1682.  
and  
died at London 4. Jan.<sup>ry</sup>1771.  
In the year 1707.  
He quitted his Native Country  
for the sake of his Religion,  
and  
entered into the English army  
in which he bore a Commission  
from that Time  
to his Death.  
He left behind him  
Four Sons :  
all of them engaged  
in the Service of their King & Country :  
One in the Army :  
and  
Three in the Navy.

Epithaphe du Lieutenant Louis Ourry  
Dans le cimetièrre de Bethnal Green  
Ici se trouve enterré  
Louis Ourry  
Né à Blois, en France, en 1682,  
Et  
Mort à Londres 4 Janvier 1771.  
En l'année 1707,  
Il quitta son pays natal  
Pour l'amour de sa Religion  
Et  
Joignit l'armée anglaise  
Dans laquelle il occupa une commission  
Depuis ce temps  
Jusqu'à sa mort.  
Il laissa derrière lui  
Quatre Fils :  
Tous s'engagèrent  
Au service de leur Roi et Pays :  
L'un dans l'Armée :  
Et  
Trois dans la Marine.

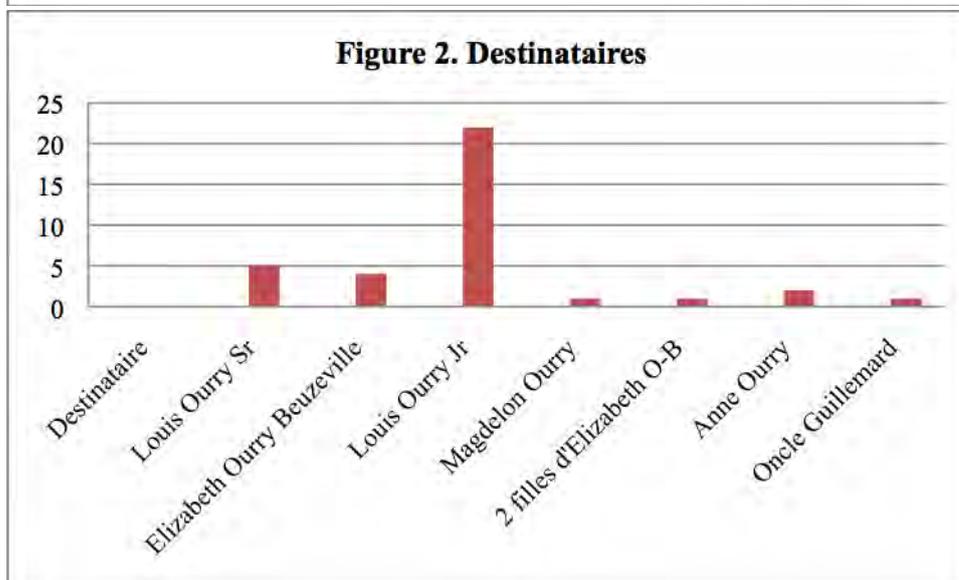
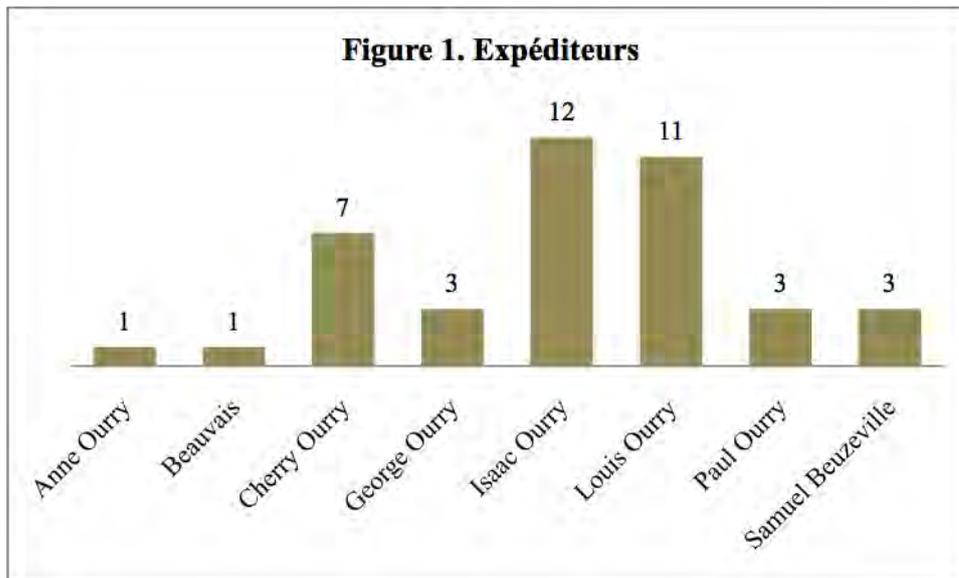
Les personnes qui y sont mentionnées ont toutes participé à un échange de lettres qui forment une partie d'un corpus plus large sur lequel je m'appuie pour ma thèse sur la famille au Refuge dans les îles Britanniques. Une édition électronique de ces lettres est prévue prochainement dans le cadre d'Electronic Enlightenment. À partir de ces lettres, nous tenterons d'ébaucher un aperçu des relations familiales au sein de la famille Ourry, en définissant dans un premier temps le réseau de contacts établi entre les différents membres de la famille Ourry, puis la nature de leurs échanges. Enfin, nous examinerons ce que les lettres traduisent de degré d'assimilation, et par conséquent d'évolution de la structure familiale, dans le contexte de déracinement qui caractérise la vie des Huguenots au Refuge.

### **Le réseau de contacts mis en place par la famille Ourry**

Le maillage de contacts s'effectue sur plusieurs générations, et recouvre pour le corpus présent la période 1732-1782. Il concerne Louis Ourry, réfugié en Angleterre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que ses enfants. Les années 1750 sont celles pour lesquelles on est le mieux renseigné, puisque la majeure partie des lettres qui nous sont parvenues a été rédigée à cette époque. Les quatre fils de Louis Ourry, comme indiqué par son épitaphe, se sont engagés dans l'armée anglaise, suivant ainsi l'exemple de leur père. Ils y mènent tous quatre des carrières brillantes, et des écrits de chacun d'entre eux nous sont parvenus. La fille de Louis Ourry, Elizabeth, épouse le pasteur Samuel Beuzeville, dont on retrouve également deux lettres dans ce corpus. Dans un texte non évoqué lors de la présente communication, on retrace l'origine de cette famille à Blois, ville où est né Louis Ourry senior, avant de partir à Paris chez une tante et d'entrer en apprentissage chez son mari horloger. À ce jour, au moins deux montres fabriquées par Louis Ourry pendant son séjour parisien sont conservées. L'une est visible dans les salles 38 et 39 du British Museum, tandis que l'autre se trouve dans les réserves de l'Ashmolean Museum d'Oxford. Le récit en question, copie d'un journal de la main de Louis Ourry sur les premières années de sa vie, apporte de nombreux renseignements sur sa fuite hors de France, mais s'arrête au moment où il arrive en Angleterre, n'apportant ainsi aucun éclaircissement quant aux conditions d'installation au Refuge ni sur le processus d'intégration dans la société d'accueil<sup>iv</sup>.

Dans la même collection de papiers familiaux, conservée à l'Hampshire Record Office, une trentaine de lettres échangées entre les membres de la famille Ourry permet de retracer leurs parcours respectifs, ainsi que les liens familiaux qu'ils partagent. Ce corpus est complété par des lettres conservées à la British Library<sup>v</sup>, correspondance passive de Louis Ourry, émanant de ses frères et de sa belle-sœur Cherry Ourry.

Ces lettres sont envoyées principalement à Louis Ourry fils (22 lettres), mais également à tous les autres membres de cette cellule familiale : suivant le tableau ci-dessous, on voit que le maillage de lettres lie Louis Ourry à ses enfants, que ces derniers échangent des lettres entre frères et sœur. Les figures suivantes montrent quels membres de la famille sont expéditeurs et destinataires de ces lettres.

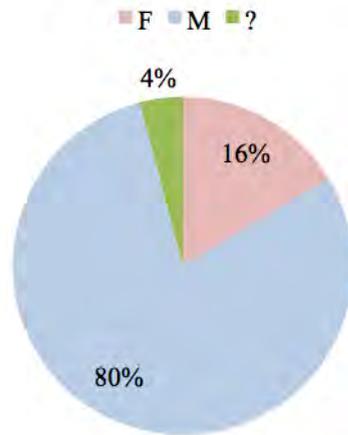


Cette correspondance est ainsi composée par de multiples auteurs et destinataires. Plusieurs voix s'y font entendre, et cette diversité est riche d'informations quant aux relations entre membres d'une même famille, et quant à la relation qu'eux-mêmes entretiennent avec leur patrie d'accueil. L'intérêt du corpus réside notamment dans le fait que tous les enfants de Louis Ourry, le réfugié, sans exception, y participent de façon active ou passive.

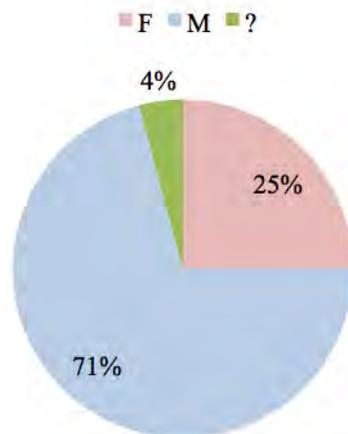
La multiplicité des acteurs de cette correspondance, ainsi que le degré de proximité liant expéditeurs et destinataires sont autant de facteurs originaux qui permettent une approche nouvelle de la vie familiale au Refuge. Les lettres, majoritairement envoyées à Louis Ourry, le sont par ses frères et belle-sœur. La relation fraternelle, particulièrement centrée autour de la figure du fils aîné, Louis, est donc surreprésentée, au détriment des liens père-enfant, pour lesquels il subsiste toutefois quelques exemples analysés ci-dessous. La place des femmes (Figures 3 et 4) est non négligeable dans ce corpus, puisqu'elles expédient environ 1/5<sup>e</sup> des lettres analysées, tandis qu'elles sont récipiendaires du quart d'entre elles. Il s'agit essentiellement en matière d'expéditrice des écrits de Cherry Ourry, femme d'Isaac, écrivant à son beau-frère Louis,

et en matière de destinataire, d'Elizabeth Ourry (qui reçoit des lettres de ses frères Louis et Paul), de ses filles, et des filles de son frère Louis.

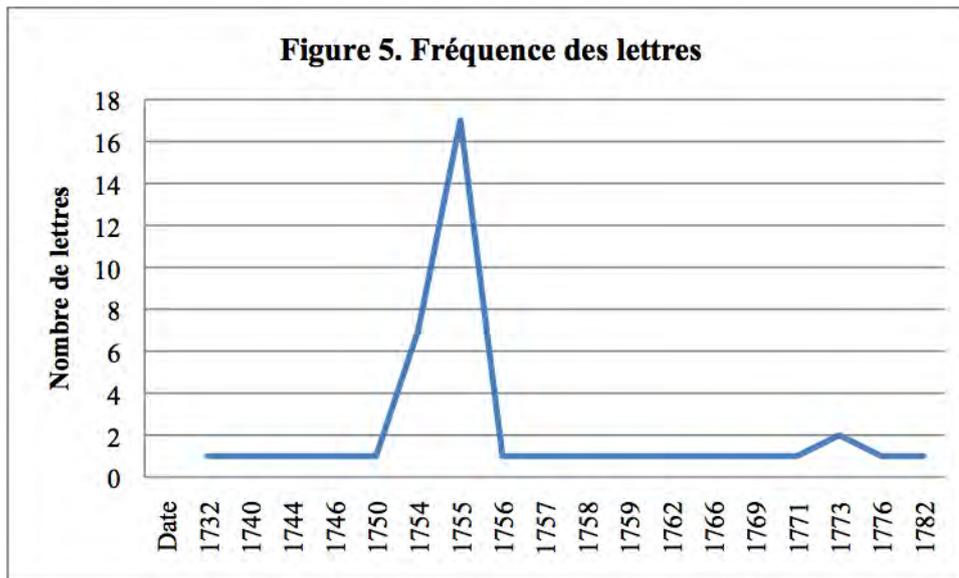
**Figure 3. Répartition des lettres par genre:  
Expéditeurs**



**Figure 4. Répartition des lettres par genre:  
Destinataires**



Ce corpus est incomplet. Seule une partie des lettres envoyées nous est parvenue, concentrée en majorité sur les années 1750 et comme on l'a vu plus haut, les lettres concernent surtout Louis Ourry ainsi que ses frères. Cependant, cet aperçu d'une correspondance probablement plus grande permet tout de même de voir quelle est la nature de ces échanges épistolaires familiaux, et d'imaginer leur fréquence (Figure 5).



### La nature des échanges

La première dimension, et la plus évidente, est la dimension professionnelle, voire financière, qui transparait dans la correspondance familiale. Engagé dans la Navy, Isaac Ourry confie à son frère Louis quelques épisodes de la vie à bord d'un navire britannique. La narration des événements de la vie professionnelle est toutefois peu présente dans ce corpus, contrairement à d'autres lettres que j'ai eu l'occasion d'étudier et où il est difficile de déterminer la part réservée à l'affect et à l'émotion tant la narration d'événements à caractère strictement professionnel ou financier est omniprésente.

Dans une lettre datée du 4 février 1755, Isaac Ourry exprime des besoins d'ordre matériel :

I wont [sic] Sheets and Pillow bear which I imagine may be soft enough at Jersey and cheaper then [sic] here. I have bought a few Table clothes for 5,6 a piece pretty good and large such as the new ones I carried to Jersey. I want the number mentioned in my first letter. (Bl, Add. Mss. 21643.1)

La lettre répond ici à une nécessité immédiate, celle de biens matériels qu'Isaac Ourry souhaite obtenir de sa famille. Plus loin, dans la même lettre, il explique, toujours à son frère Louis Ourry : "The rest of my Things you will send in what you Think proper. I have some books in your hands and other at Jersey or I have lost them." La relation ici établie avec son frère relève de nécessités matérielles. On écrit parce qu'on a besoin de quelque chose, et on le fait savoir.

Une autre dimension de la relation épistolaire qui lie les membres de la famille Ourry est le caractère conventionnel de l'écriture. Le style employé est policé, il correspond à des convenances et des formules de politesse que l'on retrouve dans l'épistolarité du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des lieux communs jalonnent l'écriture. Parmi les plus courants, l'excuse de ne pas répondre plus tôt, qui revient systématiquement en chaque début de lettres, ainsi que des litanies sur le rôle de la Providence et de Dieu dans les divers événements qui ont lieu : "Dieu m'a accordé le même secours à la mort de ma femme", dit Beauvais à son gendre Louis Ourry à la mort de sa fille. "le Seigneur les bénit d'une manière extraordinaire au Milieu des Dangers", dit Louis Ourry à ses filles à propos de ses frères engagés dans la Navy. Les références à Dieu sont fréquentes mais, contrairement à d'autres correspondances, notamment échangées entre pasteurs du Refuge, les

correspondances privées jusqu'ici étudiées ne recèlent que peu de références bibliques. Des allusions ponctuelles à Dieu sont effectuées, mais les pratiques de la foi ne sont pas évoquées en tant que telles.

Le ton employé diffère également selon que l'on s'adresse à la figure paternelle, à son frère, à sa sœur ou à sa fille. En prenant exemple sur les lettres adressées par Isaac à son frère Louis, on rencontre un personnage haut en couleurs, au ton bonhomme et très familier, qui fait fi des conventions d'écriture et écrit sans doute comme il s'exprime à l'oral.

Enfin, le thème de l'affect, et de son expression, constitue l'une des pistes de recherche que je souhaite explorer ici. La dimension affective, l'expression des sentiments, permettent de prendre toute la mesure des relations entretenues par les acteurs de la correspondance. Ces liens affectifs entre les membres de la famille Ourry transparaitent-ils dans les lettres, et si oui comment sont-ils exprimés ?

En 1740, Paul Ourry écrit à ses parents (c'est-à-dire à son père et à sa belle-mère) :

[...] Ce qui me surprend le plus c'est que je n'ai point reçu de nouvelles de personne depuis mon départ. Je souhaiterais savoir où sont mes frères principalement Isaac. J'espère qu'il est sur quelque Vaisseau de Guerre. Pour mon jeune frère George si j'ai le bonheur d'être fait Lieutenant : ou plus tôt ou plus tard je promets de prendre George et de le pousser dans le monde de la même manière que vous avez eu la bonté de me faire, ce qui est mon Devoir de faire. (HRO, 4M52.8)

Par ces quelques mots, Paul Ourry révèle la proximité affective qui lie les quatre frères. Cette proximité est également soulignée par la similitude des emplois occupés par les uns et les autres. Les frères s'inquiètent les uns des autres, et ont l'habitude d'être régulièrement en contact. Cette sollicitude et la préoccupation d'avoir des nouvelles de chaque membre de la famille sont également présentes dans une lettre de George Ourry à son frère : "I wish Brother Paul was in England", le 30 juin 1755, Bl 21643.23, et le 25 juillet 1755 "my Love to your little miss", en se référant à l'une des filles de Louis Ourry.

Au-delà de ces démonstrations d'affection fraternelle, la lettre a aussi une portée éducative, lorsqu'elle est le vecteur de l'ascendance paternelle. On se sert de la lettre pour sermonner, arbitrer les conflits, conseiller. La lettre est un moyen pour le père de rappeler son autorité à ses enfants, par exemple dans le cas de Louis Ourry dont les filles sont élevées à Southampton par une famille amie. La figure paternelle, bien qu'absente physiquement, est cependant omniprésente à travers l'échange épistolier de Louis Ourry avec ses filles, et aussi probablement grâce aux nouvelles sur l'éducation des enfants envoyées par la famille d'accueil. Ainsi par exemple, les lettres adressées par Louis Ourry à ses filles ont une portée éducative, alors que ses enfants sont élevées loin de la maison familiale. Il les sermonne dans l'une d'elles :

Mes Cheres filles,

Je souhaite que vous tenies votre maison d'une manière régulière, je suis très obligé à la Famille de Mr de Dilaman, et du Procureur, de toutes les attentions qu'ils ont pour vous, mais quoi que nous soyons séparés je suis en état de soutenir mes deux maisons. (HRO, 4M52b)

Au souhait de bonne tenue qu'il espère de la part ses filles, Louis Ourry joint l'avertissement qu'il les surveille, quoiqu'éloigné physiquement, et qu'il entend être présent autant que possible dans leur éducation. À l'image autoritaire est jointe celle plus amène du conseiller, du parent bienveillant qui œuvre au cheminement spirituel de ses enfants. Ainsi, en matière d'éducation

spirituelle, Louis Ourry prodigue quelques conseils à ses filles : “ma chère enfant, les sentiments dont tu dois nourrir ton cœur et ton esprit [...]” (HRO, 4M52.2a)

La guidance spirituelle rejoint la visée éducative lorsque des mots plus forts sont employés afin de sermonner ses filles et réprimander leur conduite, probablement suite à une dispute entre les deux :

Une autre chose qui me fait de la peine est que vous nourrissez dans vos cœurs des sentiments si ce n'est pas de haine au moins c'est indifférence et mépris. Mes chers enfants, jetez le Manteau de la Charité sur ces objets qui vous font de la peine mais examinez-vous vous-même, sur tant de fautes de péchés dont vous avez rempli votre Cœur, faites la guerre à ces convoitises qui font la guerre à l'âme, et priez le Seigneur qu'il vous fasse la grâce d'en avoir un sincère repentir, et que pour ce secours de son bon Esprit il vienne à votre Consolation. (HRO, 4M52.2b)

La foi est ici invoquée comme moyen de calmer les passions négatives qui agitent les deux filles. Afin de pallier aux mauvais sentiments qui les animent, leur père leur enjoint de se tourner vers la religion et de se livrer à l'introspection spirituelle.

Les vœux de bonne conduite et conseils ne se limitent pas à ceux qui sont adressés aux enfants. Ainsi, en 1774, trois ans avant la mort de son père, Louis Ourry lui écrit que ses missives sont “un commerce édifiant de Lettres remplies de bons Conseils”, HRO 4M52.12. Les liens affectifs se perpétuent à distance à travers les lettres, et la relation filiale et ce qu'elle implique de dimension éducative se poursuit à l'âge adulte, le fils continuant de prendre conseil auprès de son père.

Enfin, on échange également des nouvelles à propos du cercle d'amis commun ; des amitiés suivies de génération en génération sont ainsi entretenues avec les familles Cailleteaux, Lalargère et Lemprière, respectivement à Southampton et Jersey, où Louis Ourry (le réfugié) et son fils finissent tous deux leurs jours. En la période d'une cinquantaine d'années couverte par les lettres dont on dispose, la correspondance familiale de la famille Ourry révèle non seulement la nature des liens qui lient les membres d'une même famille, mais aussi le degré d'intégration à la société et à la culture du pays d'accueil. Cette intégration est décelable dans cette correspondance grâce à différents marqueurs qu'il s'agit à présent d'analyser.

### **L'intégration au Refuge**

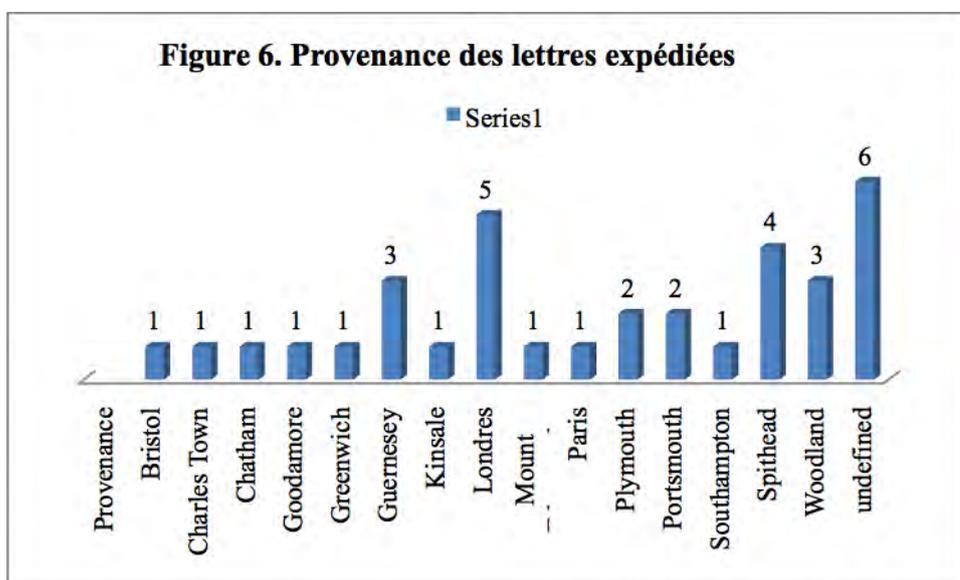
Une fois encore, il est important de rappeler que l'analyse présente se limite à un seul corpus, composé de lettres échangées au sein d'une seule famille, celle-ci constituant un exemple qu'il ne faut, à ce stade de la recherche, pas généraliser à l'échelle de toutes les familles du Refuge. Il s'agit ici d'un exemple d'intégration, qui peut ne pas être représentatif de la façon dont toutes les familles se sont acclimatées à leur terre d'accueil. Cette analyse d'intégration est rendue difficile par le caractère inégal des informations dont on dispose : tandis que plusieurs écrits de Louis ou d'Isaac Ourry ont survécu, aucune lettre (à part l'épithaphe) n'émane de leur sœur Elizabeth, et les frères Paul et George, avec respectivement un et deux écrits, sont sous-représentés. De plus, la fréquence de ces lettres est irrégulière, et se concentre principalement autour des années 1750, période relativement courte sur l'ensemble de cinquante ans couvert par le corpus, mais pour laquelle on a un maximum d'informations. Néanmoins, on peut voir dans ces correspondances un certain nombre d'indices qui permettent de montrer cette intégration.

Dans un premier temps, la pratique linguistique en famille évolue, et passe de l'usage du français à celui de l'anglais. Louis Ourry s'adresse à sa sœur indifféremment en français ou en anglais. Sur l'ensemble du corpus, on retrouve 15 lettres rédigées en français, tandis que 20 le sont en anglais.

Après l'assimilation de la langue du Refuge, l'engagement militaire des quatre frères dans l'armée et la marine anglaises est également un signe d'intégration, dès la première génération de réfugiés. Louis Ourry, le réfugié, arrive en Angleterre après avoir combattu pour l'armée anglaise, une vocation que ses quatre fils embrassent à leur tour. Leur engagement patriotique et leurs carrières respectives seront évoquées dans une analyse ultérieure.

Le changement culturel s'effectue également par la pratique du mariage extra-communautaire. Au moins un des frères épouse une anglaise puisque Cherry Ourry, épouse d'Isaac Ourry, écrit régulièrement à son beau-frère Louis. Bien que n'appartenant pas à la communauté de réfugiés à proprement parler, son rôle dans la correspondance est important puisqu'elle transmet des informations sur les membres de la fratrie à son beau-frère : "Mr Ourry desires me to give his duty and love to his Father and Sisters, and bids me tell them his reasons for not writing to them [...]". BL, Add. Mss. 21643.13. Elle donne également des marques d'affection qui, si elles sont sans doute aussi conventionnelles, semblent toutefois sincères "your most affectionately [...]". BL, Add. Mss. 21643.13.

Enfin, la provenance des lettres (Figure 6) est également significative : elle montre que le lien avec la France, en tout cas par le pan de correspondance qui nous est parvenu, est définitivement rompu, contrairement à la légende dorée véhiculée par les historiens du XIXe siècle qui a contribué à donner une image du Huguenot malheureux souhaitant à tout prix regagner la France.



## Conclusion

La correspondance analysée ici soulève divers points d'intérêts pour le chercheur sur le Refuge, et l'historien de la famille. En premier lieu, elle est originale en ce que tous les membres

d'une même famille y participent, à des degrés divers, aussi bien passivement qu'activement. L'accent a été mis ici sur les relations fraternelles, puisque ce sont celles pour lesquelles nous disposons d'un maximum d'informations, mais les relations filiales y sont également représentées. La lettre est utilisée comme vecteur de l'ascendance parentale, mais aussi comme moyen d'expression de l'attachement des uns aux autres. Ces caractéristiques transparaissent malgré l'utilisation abondante de codes d'écritures propres à l'époque : parmi les conventions les plus courantes, on note les références à Dieu, et le regret de n'avoir pas répondu ou reçu des nouvelles plus tôt, mais ces marqueurs ne parviennent à cacher ni les indices de l'affect, ni ceux de l'intégration au Refuge. Cette intégration est visible par l'évolution linguistique opérée par les acteurs de la correspondance, qui préfèrent graduellement l'anglais au français. On la remarque également par le choix de carrière effectué par les fils Ourry, qui s'illustrent à des degrés divers dans la Navy et dans l'armée anglaise. Enfin, le mariage extra-communautaire, s'il est un marqueur important de l'intégration, n'est cependant pas une pratique irréversible, puisqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des réfugiés de la troisième génération unissent les familles Ourry et Lemprière, perpétuant ainsi pour quelques années supplémentaires une tendance à rester entre gens du même monde, partageant des origines communes, même si celles-ci sont de moins en moins présentes dans les pratiques culturelles, culturelles et encore moins dans les choix professionnels effectués par les acteurs de la correspondance Ourry. À ce stade de la recherche, le cas de cette famille d'origine huguenote atteste, peut-être de façon isolée, d'une intégration réussie au Refuge.

## Bibliographie

### Sources primaires

Hampshire Record Office, Lempriere Family papers, 4M52.6  
British Library, Add. Mss., Colonel Henri Bouquet papers, 21643, folios 1-40.

### Sources secondaires

Fitzmaurice, Susan M., *The Familiar Letter in Early Modern English : A pragmatic approach*, Pragmatic & Beyond New Series, Vol. 95 (Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company : 2002)  
Lachenicht, Susanne, *Hugenotten in Europa und Nordamerika : Migration und Integration in der Frühen Neuzeit* (Frankfurt-am-Main : Campus Verlag. 2010).

---

<sup>i</sup> Fitzmaurice, Susan M., *The Familiar Letter in Early Modern English : A pragmatic approach*, Pragmatic & Beyond New Series, Vol. 95 (Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company : 2002), p. 4. L'épistolarité y est définie comme suit : "a pragmatic act that is embodied in a text that responds to a previous text, whether spoken or written, and at the same time anticipates new texts. The familiar letter represents an exchange between actors. Acts of writing and reading the familiar letter involve making and inferring meanings that may be pertinent to a single reading only as well as constructing meanings that might shift with the circumstances in which the letter might be".

<sup>ii</sup> "Un récit de fuite hors de France : les pérégrinations de Louis Ourry, horloger et soldat", article en préparation.

<sup>iii</sup> Hampshire Record Office, Lempriere Family papers, 4M52.6.

<sup>iv</sup> Hampshire Record Office, Lemprière Family papers, 4M52.1.

<sup>v</sup> British Library, Add. Mss., Colonel Henri Bouquet papers, 21643, folios 1-40.

## Témoigner de l'incroyable : Defoe et l'usage de la lettre

Rim Chelly

En 1703 (26-27 novembre), une tempête d'une exceptionnelle violence marque les Anglais : Defoe lui consacre un essai, *The Storm*, dans lequel il publie les témoignages qu'il a recueillis. Quelques années après, un fait d'une autre nature agite vivement les esprits, l'histoire du fantôme de Mrs Veal : Defoe s'en empare pour écrire sa nouvelle *A True History of One Apparition of Mrs Veal* (6 juillet 1706). Il est fort probable que Defoe ait fait usage de correspondances réelles relatives à ce phénomène pour construire son récit.

Dans l'univers romanesque de Defoe, la lettre est présente sous deux formes : il peut s'agir de lettres réelles, non citées, mais utilisées comme sources primaires de documentation pour fonder un récit ; ou encore de lettres qui sont citées, mais dont on ignore l'authenticité. Dans les deux cas, la lettre a pour objectif d'authentifier l'incroyable ou de faciliter la croyance en l'aspect surnaturel de certains événements. La vraisemblance du surnaturel<sup>i</sup> est en effet au centre du projet littéraire de Defoe. Afin de cerner le rôle qu'y joue la lettre, l'argumentation s'articulera en deux temps : dans une première partie sera étudié l'usage documentaire de la lettre dans le récit de Mrs. Veal. Dans une deuxième partie, son utilisation directe sera analysée dans l'essai *The Storm*.

*A True Relation on the Apparition of one Mrs Veal* est l'histoire d'une revenante qui aurait rendu visite à son amie Mrs. Bargrave dans la matinée du 8 septembre 1705. Deux jours après cette rencontre, Mrs. Bargrave apprend que son amie Mrs. Veal était décédée à cette date et qu'elle avait eu en réalité la visite de son fantôme. L'apparition du fantôme de Mrs. Veal à Mrs. Bargrave a fait l'objet de multiples correspondances à l'époque. L'histoire de Mrs. Veal fut à l'origine transmise de façon privée : quelqu'un signant des initiales EB, de Canterbury, raconte cet événement dans une lettre datée du 13 septembre 1705 adressée à une inconnue ; une autre lettre, envoyée le 9 octobre 1705 par L. Lukyn de Canterbury à sa tante évoque la même histoire<sup>ii</sup>. Diverses versions circulaient à l'époque ; l'incident a même été publié dans le journal *Loyal Post London*, le 24 décembre 1705.

Le phénomène a suscité l'intérêt de certaines personnalités comme John Flamsteed, Stephen Gray et le révérend Thomas Payne, qui l'ont abordé avec un esprit scientifique et rationnel. À la demande de John Flamsteed, Stephen Gray mène une enquête sur le caractère de

Madame *Bargrave* afin d'évaluer la crédibilité de son histoire. Il fait état de ses recherches dans une lettre adressée à Flamsteed le 15 novembre 1705.

Defoe s'est intéressé lui aussi à l'histoire. On retrouve les traces de ces correspondances dans son récit, qu'elles nourrissent et dont elles renforcent la crédibilité. Afin de produire une histoire vraisemblable, il a adopté une stratégie narrative inspirée de la lettre, qui vise à procurer au récit une authenticité fondée sur l'impression du réel plutôt que sur une vérité objective comme le note Jean-François Gorse : « À l'évidence, l'authenticité, la garantie de véracité, font progressivement place à la vérité même du récit ». (150-151)

Le cadrage narratif adopté par Defoe suit une logique rationnelle et empirique qu'il partage avec certains, notamment avec Gray. En effet, parmi les lettres qui ont circulé, celle entre Gray et Flamsteed sera la référence pour l'étude du texte de Defoe. Ce choix est dû à la qualité scientifique des personnalités, l'un astronome et l'autre chercheur en astronomie et en physique. Leur autorité scientifique a probablement poussé Defoe à s'appuyer sur cette version, lui qui accorde une place indéniable à la démarche rationnelle dans son projet apologétique.

Dans la préface du récit, Defoe laisse entendre que l'histoire s'est transmise d'une personne à une autre ; cette transmission, il en est conscient, peut avoir altéré certains détails et affecté le sérieux et l'authenticité de cet événement. Pour y remédier, comme le fait Gray, il insiste sur la crédibilité de la personne qui lui a envoyé l'histoire en soulignant sa position sociale : « Gentleman », son métier : « a Justice of Peace at Maidstone in Kent », et sa qualité intellectuelle : « a very intelligent person » (*MV* : préface). Gray, quant à lui, souligne la sincérité, l'honnêteté et la position sociale de celui qui a recueilli le témoignage de Mrs. Bargrave, « an ingenious Gentleman ». Tous ces éléments sont propres à inspirer confiance et à renforcer la crédibilité de l'histoire.

Ainsi, comme le fait Gray en rapportant dans sa lettre les étapes de ses investigations, Defoe, dans sa préface, donne corps à la crédibilité de ceux qui ont rapporté l'événement. Il s'intéresse à leurs qualités ; des caractéristiques comme la sobriété et le discernement sont mises en valeur : « a very sober and understanding gentlewoman, a kinswoman of the said gentleman » (*MV* : préface). Ces diverses sources d'information se renforcent mutuellement : la parente atteste de la véracité des dires de celui qui envoie l'histoire, tandis que celui-ci insiste sur le sérieux et l'honnêteté de la parente : « he believes his kinswoman to be so discerning a spirit, as not to be put upon by any fallacy » (*MV* : préface). Defoe s'efforce de montrer la crédibilité de chaque personne qui fait partie de cette chaîne narrative. Ainsi, il insiste sur la volonté de celle qui l'a reçue, d'être fidèle au récit de la protagoniste Mrs. Bargrave : « [she] positively assured him, that

the whole Matter, as it is here Related and laid down, is what is really True ; and what She herself had in the same Words (as near as may be) from Mrs. Bargraves own Mouth. » (*MV* : preface). Cette volonté ressemble à la démarche même de Gray qui insiste sur sa fidélité au récit de Mrs. Bargrave ; son souci de ne pas altérer ou de ne pas omettre des détails de son témoignage le pousse à s'appuyer sur la version écrite d'une personne qui a noté le récit de Mrs. Bargrave fait devant témoins :

[...] I was the next day sent for to hear Mrs Bargrave relate her whole story but I must own that her narrative of it was so very long and my memory so weak that I began to despair of giving you a tolerable account of it, had I not been assisted with a copy of it as it was written by an ingenious Gentleman who had it from her own mouth before several Gentlemen and as far as I can remember 'tis very agreeable to what I heard her say. (*LSG* : 2)

Une fois la crédibilité de ces deux personnes établie, Defoe remonte à la source de l'histoire : Mrs. Bargrave<sup>iii</sup>. Ici encore il utilise la même stratégie en soulignant les garanties morales comme l'honnêteté, la vertu, la piété et surtout l'absence de tout motif d'affabulation ou, dirait-on dans le langage policier, l'absence d'un mobile pour fabriquer une telle histoire : « Mrs. Bargraves [...] she knows had no reason to invent and publish such a story, nor any design to forge and tell a lie, being a woman of much honesty and virtue, and her whole life a course as it were of piety. » (*MV* : preface). Gray, lui, revient au terme de son enquête sur le caractère et la réputation de Mrs Bargrave ainsi que sur son sérieux, afin d'évaluer sa légitimité : « all give her the character of a religious discreet, witty and well accomplished gentlewoman [...]. She is a serious person not given to anything of levity. » (*LSG* : 1) Une fois de plus il souligne la personnalité de celle qui a vécu et rapporté l'événement, la source du récit : « I have heard of Mrs Bargrave's character from persons that are esteemed qualified in all things. » (*LSG* : 1)

Defoe insiste beaucoup sur l'idée que cette histoire est un fait, « matter of fact », expression répétée à plusieurs reprises. Gray lui, conclut que l'histoire est vraie : « I am inclined to believe that Mrs Bargrave did really converse with the apparition of her deceased friend. » (*LSG* : 6)

Dans le but de donner un aspect authentique à l'histoire, Defoe rapporte la conversation de Mrs Bargrave et de Mrs Veal au style direct, donnant ainsi l'impression d'une action saisie sur le vif, d'une immédiateté. Defoe sait qu'il doit créer l'illusion du réel pour parvenir à établir la véracité du fantôme. Il a donc recours à une profusion de détails circonstanciels comme la date de la rencontre de Mrs *Bargrave* et de Mrs Veal, « in this house, on the eighth of September last, viz 1705 » (*MV* : 2) ; l'indication de l'heure : « At that moment of time, the clock struck twelve at noon » (*MV* : 2) ; des détails sur l'endroit où chacun vit et le lieu où l'histoire s'est déroulée. Tant

de précision et d'honnêteté dans la démarche authentifient l'histoire. Ces détails circonstanciels caractérisent la lettre comme genre d'écriture et ces informations sont identiques à celles que Gray adresse à Flamsteed.

D'une manière générale, le procédé présent dans ces lettres est fréquemment utilisé à l'époque. À défaut d'évidences sensorielles personnelles et directes, vécues par l'auteur de l'histoire de fantôme, beaucoup d'écrivains attestent la véracité de l'apparition en ayant recours à un schéma réaliste. Ce schéma consiste à fournir des détails assez précis de l'apparition elle-même et de ses circonstances, des détails comme le lieu, la date, les noms et le caractère d'honnêteté et de sincérité de chaque personne qui rapporte l'incident.<sup>iv</sup>

L'histoire de Mrs Veal suit ce schéma narratif aussi bien dans le récit de Defoe que dans les lettres qui lui ont servi de documentation. En se fondant sur des détails, en attestant le sérieux et la moralité des témoins, Defoe réussit à produire une histoire crédible et à attester ainsi la véracité du fantôme lui-même.

Mais pour faire croire au surnaturel, sans doute ne suffit-il pas que le récit se développe selon un schéma vraisemblable, par l'usage documentaire de lettres. Il faut peut-être faire un usage plus direct de lettres à travers leur publication. C'est là encore, ainsi que nous allons le voir, que Defoe manifeste son art d'écrivain.

Pour son ouvrage *The Storm*, consacré à la tempête de 1703, Defoe a publié une annonce dans *The Daily Courant* et *The London Gazette* (17-16 December) afin de rassembler les témoignages épistolaires de ceux qui avaient vécu ce phénomène particulièrement violent :

To preserve the Remembrance of the late Dreadful Tempest, an exact and faithful Collection is preparing of the most remarkable Disasters which happened on that Occasion, with the Places where, and Persons concern'd, whether at Sea or on Shore. For the perfecting so good a Work, 'tis humbly recommended by the Author to all Gentlemen of the Clergy, or others, who have made any Observations of this Calamity, that they would transmit as distinct an Account as possible, of what they have observed, to the Undertakers, directed to John Nutt, near Stationers-hall, London. All Gentlemen that are pleas'd to send any such Accounts, are desired to write no Particulars but that they are well satisfied to be true, and to set their Names to the Observations they sent, which the Undertakers of this Work promise shall be faithfully recorded, and the Favour publicly acknowledged. (S : xxiii)

Les lettres publiées dans *The Storm* sont au nombre de soixante-neuf ; elles émanent de gens de différentes conditions : ecclésiastiques, fermiers, veuves ou marins. Le public choisi représente

dans sa globalité, l'ensemble de la société. Arrangées ou pas, vraies ou fausses, les lettres offrent une apparence d'authenticité à la force inouïe de ce phénomène et ainsi à son origine divine.

Defoe a organisé les lettres dans son ouvrage selon trois thèmes : les dommages causés dans le pays, les dégâts pour le commerce maritime et enfin les sauvetages miraculeux. La première section comporte trente-deux lettres : dix émanent d'ecclésiastiques et une d'un paysan, certifiée par un ministre du culte : « from Hartley in the County of Southampton, an honest countryman brought the following account by way of certificate, from the minister of the parish » (lettre vingt-quatre, *S* : 97).

Ensuite, Defoe traite des dégâts pour le commerce maritime, (« Of the damage to trade ») : dans cette section, il propose dix-neuf lettres, la plupart émanant de capitaines et de marins. Quatre lettres, dans une sous-partie nommée « Of the earthquake », décrivent le séisme, consécutif à la tempête, ressenti dans certaines régions. Finalement, dans une partie intitulée « Of remarkable deliverances », Defoe présente quatorze lettres qui traitent de divers récits de sauvetage. L'auteur publie parfois les lettres en entier, mais à d'autres moments, il avoue en abrégé certaines, n'en proposant que des extraits.

Defoe essaie de quantifier les dégâts causés par la tempête, de faire un compte rendu complet de ses ravages pour la postérité. Afin de mener à bien sa mission, il publie des lettres des quatre coins de l'Angleterre par exemple : Stowmarket in Suffolk, Oxfordshire, Northampton, other places in Gloucestershire and Somersetshire, Cardiff, Fairford, Gloucester, Brewton, Shaftsbury, Warwickshire, Hampshire, Kingstone-upon-Thames, Hartfordshire, Southampton, Surry, Tunbridge, Rigate, Herefordshire.

À travers les lettres, Defoe insiste sur la férocité du vent, qui comme un monstre, avale tout sur son passage : les arbres sont arrachés ; les toits des maisons, les nefs des églises sont détruits : « the spire was thrown down [...], it fell upon the Church at a distance of 28 feet », (lettre de Samuel Farr Vicar, *S* : 66) ; « great many houses blown down, many barns and abundance of trees » (*S* : 103) ; « stacks of chimneys being blown down » (*S* : 90) ; granges et bétails sont emportés par le vent ; les débris jonchent le sol ; les bateaux sont engloutis avec leur contenu : « about 70 seamen were drowned out of the Canterbury storeship, and other ships that were stranded or wrecked » (*S* : 118) ; « the boat overset, and they were all drowned » (lettre du reverend Tho. Chest, *S* : 119). L'ensemble des lettres restitue l'image d'un pays fantôme. Les témoignages privés forment une image apocalyptique de l'Angleterre<sup>v</sup>.

Comme pour le récit de Mrs Veal, les lettres dans *The Storm* sont souvent précédées par des phrases introductives qui visent à rassurer le lecteur sur leur authenticité. Ainsi Defoe insiste autant sur la qualité ou le statut de l'expéditeur, souvent un homme de religion, que sur sa connaissance directe de la personne ou sur sa bonne réputation, voire sur le degré d'honnêteté du scripteur. Les lettres proviennent de personnes touchées par la tempête et dont la parole a un certain poids. Chacun tire sa légitimité soit de son statut (gentleman) soit de sa profession. Les marins, par exemple, sont des témoins directs de l'ampleur de la tempête et de ses dégâts.

Defoe énumère certains dommages en s'appuyant sur des scripteurs anonymes ; mais chaque témoignage est justifié par un autre, les lettres s'authentifiant entre elles : « from Oxford the following account was sent, enclosed in other, and are confirm'd by letters from other hands » (S : 90). Pourtant, il n'y a aucune de l'authenticité de la lettre ou de la véracité des informations rapportées. L'Histoire devient ainsi l'expression vraisemblable de ce qui s'est réellement passé.

Concrètement, il est difficile d'attester l'authenticité de l'ensemble des lettres. Certaines ne portent pas de signature et d'autres uniquement des initiales. C'est pour cette raison que Defoe use de différents stratagèmes pour renforcer la crédibilité des lettres comme, entre autres, la mention du statut et du métier du correspondant. Mais plus il insiste, et plus il sème le doute dans l'esprit du lecteur moderne. L'auteur déclare que l'objectif est de montrer en vérité l'aspect divin de la tempête, châtement de Dieu, ce qui exclut toute invention ou manipulation des témoignages :

That Men should invent a story to amuse posterity, in a case where they have no manner of motive, where the only design is to preserve the remembrance of divine vengeance, and put our children in mind of God's judgments upon their sinful fathers, this would be telling a lye for God's sake, and doing evil for the sake of itself, which is a step beyond the Devil. (S : 64)

Pourtant ces arguments affichés dans la préface, seront rapidement contredits par la modification et la réécriture de certaines lettres. Après tout Defoe a recouru ailleurs à ce stratagème. En effet, il a fabriqué une bonne partie, si ce n'est l'ensemble, du courrier des lecteurs dans le journal *The Review* à partir de 1704. Il est ainsi habitué à ce genre de pratique littéraire. Defoe avoue à demi-mot l'altération voire l'arrangement de certaines lettres en se justifiant par l'excès de leur longueur ou un besoin de clarification :

Only that as all our letters are not concise enough to be printed as they are, where it is otherwise the letter is digested into a relation only ; in which the Reader is assur'd we have always kept close to the matter of fact. (*S* : 65)

Néanmoins l'aveu de réécriture est bien présent. La tempête est un fait ; elle est réelle ; mais l'usage de la lettre a pour objectif de prouver sa force incroyable. Les lettres ont ici la même fonction que le style direct dans le récit de Mrs Veal. Les deux donnent l'impression d'une immédiateté et construisent l'ambiance tragique des événements.

Ainsi la tempête, comme l'apparition de Mrs Veal, devient objet de manipulation pour témoigner de l'existence de Dieu. Les récits de sauvetage miraculeux ont pour objectif de montrer la présence de l'intervention divine dans la vie quotidienne. Defoe essaie par divers subterfuges de manifester ce qui est difficilement démontrable : la présence de Dieu. Il utilise ainsi ce qui relève de l'incroyable en se focalisant sur les dégâts extraordinaires de la tempête rapportés dans l'ensemble des lettres.

La description des sentiments face à la tempête, peur et terreur, renforce l'aspect démesuré de l'événement : « The following letter is yet more particular and authentick, and being better exprest, may further describe the Terror of the Night in this place » (*S* : 132) ; « great fear and consternation » (*S* : 103). Ce procédé a pour objectif de nourrir l'imaginaire du lecteur et de rapprocher l'événement du divin par ses aspects extraordinaires et miraculeux.

*The Storm*, ouvrage mémorial, est fondé sur les témoignages et les observations de ceux qui ont vécu l'événement. Les termes « observe », « observations » sont récurrents. Les différents témoignages procurent au récit une touche de réalisme et, par leur dimension chaotique et apocalyptique, renforcent l'origine surnaturelle de l'événement.

La démarche de Defoe ressemble à celle de William Turner dans son illustration des événements extraordinaires (*A Compleat History of the Most Remarkable Providences*, Londres, 1697), qui vise à attester l'existence d'un divin présent dans tous les aspects de la vie<sup>vi</sup>. Néanmoins, si ce dernier et d'autres publient des récits, des anecdotes, Defoe publie quant à lui des lettres-témoignages. Ces dernières représentent une source directe d'information.

La lettre est une voix, celle d'une individualité. Son insertion dans ces ouvrages et dans le roman d'une manière générale apporte réalisme et crédibilité. En effet à une période où l'individu en tant que tel commence à acquérir de l'importance, sa réflexion sur lui-même, ses pensées, son ressenti, se voient considérés et pris au sérieux. La parole d'une personne qui se livre par le moyen d'une lettre, d'un roman-mémoire ou de toute autre forme de récit à la première personne se voit de plus en plus écoutée et sollicitée.

Les valeurs bourgeoises du travail et de la réussite ont contribué à faire naître le statut de la personne. Ainsi, comme le remarque Anne Chamayou, parler et être reconnu deviennent synonymes : « Les lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle ont ainsi porté l'espérance d'une parole qui puisse être adressée à autrui et d'un discours où puisse se construire son altérité ; dire pour l'autre, dire l'autre... » (81). La lettre est un témoignage individuel, privé qui porte une autre voix que celle de l'auteur, contribuant à un constat public. Le témoignage par son aspect humain donne la force du réel au récit de Defoe.

Ce qui est intéressant, d'un point de vue romanesque, c'est l'usage que Defoe fait de la lettre comme source de documentation pour l'écriture du récit de Mrs. Veal. Cet usage n'est pas déclaré mais des traces sont perceptibles à travers les détails publiés dans les lettres insérées dans la nouvelle. L'absence de toute preuve de rencontre ou d'entretien avec Madame Bargrave renforce l'importance de la provenance de ces détails. Dans *The Storm*, l'usage de la lettre est différent, la volonté même de chercher et de récolter des témoignages est affichée à travers la publication de cette intention et par la suite la publication de ces lettres.

Il est important de noter qu'il y a une différence capitale, en ce qui concerne l'usage de la lettre, entre le récit de la tempête et celui de l'apparition du fantôme. Le premier est un fait historique ; le deuxième est un événement dont la véracité n'est pas attestée. Les titres mêmes de ces ouvrages laissent transparaître cette différence. Si l'article indéfini dans le titre *A True Relation of one Apparition* implique l'idée que son histoire n'est qu'une version parmi d'autres, le texte de *The Storm*, quant à lui, avec son article défini, ne représente qu'une seule et unique version, la vérité de l'Histoire. Néanmoins, l'un et l'autre deviennent des phénomènes textuels. Ces textes construisent la tempête et le fantôme, et leur authenticité, attestant de la sorte la présence du surnaturel et donc de Dieu. Ainsi la lettre devient un objet stylistique au service d'un projet apologétique.

Que ce soit à travers le fantôme, événement incroyable, ou la tempête, événement naturel perçu comme un châtement divin, Defoe essaie de montrer l'existence d'un monde surnaturel afin de prouver celle de Dieu, pour combattre l'athéisme qui commence à se propager à son époque. Le fantôme, par sa nature même, est dans un entre-deux : entre la vie et la mort, entre nature et surnature. Il oscille entre les deux, rattachant l'un à l'autre. Il est la preuve qu'un autre monde existe. Defoe à travers l'usage de la lettre, essaie de construire l'authenticité de son texte et ainsi du fantôme lui-même. S'agissant de la tempête, il renforce à travers les témoignages vivants l'aspect extraordinaire et incroyable de l'événement afin de montrer qu'une telle force ne provient que de Dieu. Dans les deux cas, le surnaturel est ainsi intimement lié au réel.

Ce qui est paradoxal chez Defoe, c'est qu'il essaye de rendre l'invisible réel à travers ce qui n'est pas certain. Il construit un récit sur un événement contestable (le fantôme) grâce à des lettres réelles mais il insère des lettres qui ne sont pas forcément authentiques dans leur intégralité pour écrire son essai sur un fait historique : la tempête. Mais un jeu de miroir s'établit entre réel et irréel, et le soupçon pèse l'authenticité de certaines lettres. Defoe porte de la sorte préjudice à son objectif apologétique qui est de prouver et à rendre réelle la présence de Dieu et d'un monde invisible.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

- Casaubon, Meric, *A Treatise Proving Spirits, Witches and Supernatural Operations by Pregnant Instances and Evidences*, Londres, 1668
- Defoe, Daniel, *A True History of One Apparition of Mrs Veal* [MV], 6 juillet 1706
- Defoe, Daniel, *The Storm* [S] (1704), ed. Richard Hamblyn, Penguin Classics, 2005
- Defoe, Daniel and others, *Accounts of The Apparition of Mrs Veal*, Los Angeles, University of California, The Augustan Reprint Society, 1965
- Gray, Stephen, « Letter from Stephen Gray at Canterbury to John Flamsteed at the Royal Observatory at Greenwich, 15 November 1705 » [LSG]

### Sources secondaires

- Chamayou, Anne, *L'Esprit de la lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de France, 1999.
- Furetière, Antoine, *Dictionnaire Universel* (1694), Paris, Le Robert, 1978
- Gorse, Pierre-François. « Ghost stories (Histoire de fantômes) », *Dictionnaire des mythes du fantastique*, sous la direction de Pierre Brunel et Juliette Vion-Dury, P. U. de Limoges, 2003
- Mc Keon, Michael, *The Origins of the English Novel 1600-1740*, Londres, John Hopkins University Press, 1987

---

<sup>i</sup> Il est difficile de trouver une définition du surnaturel. La notion n'est pas clairement définie, comme si elle suscitait une forme de gêne. Pour Samuel Johnson, dans son Dictionnaire, c'est ce qui est « above the course, strength, or reach of Nature ». Furetière la définissait en se rapportant à la Bible et en l'associant à la grâce et aux miracles : « Surnaturel, elle. Adj. Qui est au-dessus des forces de la nature. Les Hébreux n'auraient pas vaincu leurs ennemis sans un secours surnaturel. Tous les miracles sont surnaturels. Les Chrétiens ont moyen de se sauver par des grâces surnaturelles. Les magiciens de Pharaon faisaient des choses surprenantes & surnaturelles » (*Dictionnaire Universel*, 1694). Le surnaturel est toujours vu comme ce qui est au-delà de la nature : ce qui est inexplicable par ses lois, ce qui la transcende ou encore la transgresse. Le surnaturel chez Defoe est la manifestation du divin ou du diabolique. Cette perception reste celle d'une conception chrétienne assez traditionnelle et classique. Elle est le fruit d'une lecture théologique de l'univers.

<sup>ii</sup> Ces lettres sont groupées dans l'ouvrage : *Daniel Defoe and others : Accounts of The Apparition of Mrs Veal*, 1965.

<sup>iii</sup> Defoe suit une technique que certains écrivains ont adoptée bien avant lui. Meric Casaubon avait souligné l'importance de vérifier le caractère de la personne qui rapporte un événement étrange relevant de l'ordre de la nature ou de la surnature, car la crédibilité du témoignage repose sur la personnalité de celui qui raconte l'histoire : « in the relation of strange things, whether *natural* or *supernatural*, to know the temper of the *relator*, if it can be known : and what interest he had, or might probably be supposed to have had, in the relation, to have it believed. Again, whether he profess to have seen it himself, or take it upon the credit of others : and whether a man by his profession, in a capacity probable, to judge of the truth of those things, to which he doth bear witness [...]. So that a man had need, if possible, to know somewhat of the temper of his Historian, before he knew what to think of his relations ; such especially, as have somewhat of *incredibleness* in them. » (*A Treatise Proving Spirits, Witches and Supernatural Operations by Pregnant Instances and Evidences*. Londres, 1668, 26).

<sup>iv</sup> Ce que confirme Michael Mc Keon : « The great and tireless argument of a supernatural reality is maintained within a succession of narrative frames and articulated there by a complex pattern of circumstantial and authenticating details – names, places, dates, events, eye-and earwitnesses, attentiveness to stylistic “sincerity”, confirmations of good character, denials of special bias – all of which subserve the crucial claim to a natural existence ; that is, to historicity » (Mc Keon. *The Origins of The English Novel 1600-1740*, 1987, 85).

<sup>v</sup> « Queen Anne described it in a public proclamation made at St James's Palace on 12 December, “a calamity so dreadful and astonishing, that the like hath not been seen or felt, in the memory of any person living in this Our Kingdom” » (cité par Richard Hamblyn, *The Storm*, 2005, 1).

<sup>vi</sup> *The Storm* a des affinités avec ce qu'on appelait à l'époque les « calamity pamphlets » ou « Providence guides ». Ces ouvrages traitent des désastres naturels, notamment les tempêtes. Dans cette tradition littéraire qui date du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la tempête est présentée dès l'introduction comme un signe d'un jugement de Dieu.

**Colloque Jeunes Chercheurs XVII-XVIII : Voyages réels, voyages imaginaires, XVIe-XVIIIe siècles,**  
Strasbourg, 4-5 avril 2014

Le colloque Jeunes Chercheurs XVII-XVIII s'est tenu à l'Université de Strasbourg (salle de conférences de la MISHA) les 4 et 5 avril 2014. Organisé par Jean-Jacques Chardin, Rémi Vuillemin et Anne Bandry-Scubbi (EA2325 SEARCH – Université de Strasbourg), il a bénéficié du soutien de diverses institutions dont la Société française d'études sur le dix-huitième siècle (SFEDS), la Société d'études anglo-américaines des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles (SEAA XVII-XVIII), l'École Doctorale des Humanités ED520 (Université de Strasbourg), l'équipe d'accueil EA2325 SEARCH et EUCOR (Confédération des Universités du Rhin Supérieur). Ce colloque a également été marqué par la présence de nombreux jeunes chercheurs étrangers, venus de six pays européens, qui ont échangé en anglais et en français sur le voyage, qu'il soit littéral ou métaphorique.

Le colloque, circonscrit au monde anglophone des XVI<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles, a été jalonné par l'idée d'interaction : interaction entre le mouvement et la réflexion, les mots et les choses, le nouveau et l'ancien, le réel et l'imaginaire, le Même et l'Autre, la *littéralité* et *littérarité* (Jean Vивиès). Les différentes communications ont montré que le voyage constitue soit la construction de nouvelles significations et de nouvelles réalités, soit le déplacement d'une réalité existante dans un nouveau contexte, soit encore la projection de valeurs anciennes sur un monde nouveau. Le colloque a ainsi convergé vers l'idée que les voyages participent de la construction de nouvelles normes ou du retour vers un passé, souvent fantasmé et imaginé.

Après quelques mots de présentation par Anne Bandry-Scubbi, le colloque s'est ouvert avec l'intervention de la conférencière invitée, Monica Matei-Chesnoiu (Professeur à l'Université de Costanta, Roumanie et fellow à l'Université de Bâle), intitulée « *The Other Ovid : Seventeenth-Century Itineraries of Make-Believe* ». Monica Matei-Chesnoiu interroge l'influence classique à la Renaissance et plus précisément la réappropriation des œuvres classiques d'Ovide dans les textes de voyage anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle. Si le poète latin a principalement été enseigné dans les écoles de la Renaissance pour inculquer des valeurs et inspirer les sociétés post-classiques, il a aussi été perçu comme un poète dissident par certains lecteurs entre 1590 et 1620 qui voient dans les œuvres de ce voyageur exilé – que Monica Matei-Chesnoiu nomme « *the Other Ovid* » – une critique de la société de son temps. Le mythe classique d'Ovide, qui fait écho aux problématiques du début de la modernité (mutabilité, métamorphose et espace géographique liminal) est réapproprié par les textes de voyage anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle. Les références au poète exilé sont dès lors un moyen d'ausculter et de remettre en question les valeurs de la société du début de la modernité. En mettant en lumière l'émergence de cet *autre Ovide*, Monica-Chesnoiu offre une perspective autre, une résonance nouvelle et éclairante aux récits de voyage anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle.

La première session était consacrée aux voyages formels et génériques (« *Formal and Generic Travels* »). Barbara Muller (Université de Strasbourg) explore le genre de la romance shakespearienne comme voyage odysseén et le rôle qu'y jouent les métaphores, qualifiées de *figures de transport* (« *figure[s] of transport* ») par George Puttenham dans *The Arte of English Poesie* (1589). Elle a montré ainsi comment les romances, bien que majoritairement perçues par la critique comme des fables réactionnaires, transgressent le genre, la signification, les unités d'espace et de temps, tels qu'ils sont prescrits dans les traités de rhétorique et de poétique. Les romances, dont la structure narrative tentaculaire témoigne de l'influence des romances grecques du I<sup>er</sup> au III<sup>ème</sup> siècle apr. J.-C., invitent à voyager et à spéculer sur le monde par le biais du miraculeux, de l'imaginaire et de l'énigmatique. Les métaphores altèrent aussi la perception d'un monde stratifié : elles ouvrent le champ des possibles par leur pouvoir de transport et de défamiliarisation. Heidi Liedke (Albert-Ludwigs Universität, Freiburg in Breisgau) a ensuite sondé le caractère instable du *Voyage Sentimental* de Sterne par l'étude du texte et de l'introduction qu'en donna Virginia Woolf. Si le texte est en partie conventionnel et a pour but de distraire le lecteur par le voyage, il l'est moins par certains abords dans la mesure où il narre un voyage vers le moi, teinté d'égoïsme. Le texte n'est pas centré sur le voyage en lui-même, mais bien plus sur le personnage de voyageur qu'est Yorick. Le lecteur appréhende le voyage par le prisme de ce dernier, si bien qu'Heidi Liedke qualifie la relation du protagoniste vis-à-vis des choses et des personnes qu'il rencontre de « presque parasite ». Le *Voyage Sentimental* anticipe ainsi les romantiques par la glorification de l'individu et des libertés individuelles. Dans la dernière présentation de cet atelier, intitulée « *Mapping Generic Features from Print to Digital Medium: Towards a Conceptual Definition of the*

*Eighteenth-Century Ode (1700-1710)* », Thomas van der Goten (Université de Gand) s'est penché sur les méthodes d'étude de l'ode du XVIII<sup>ème</sup> siècle. En explorant le « voyage » de l'ode, du manuscrit à la version numérique, il tente d'établir une cartographie de l'ode et de ses traits génériques. Sa démarche socio-littéraire consiste à répertorier et analyser les associations de mots, dans l'optique d'une analyse quantitative. Ainsi, l'adjectif « *great* » n'apparaît pas moins de trente fois dans cinq odes, ce qui montre le caractère épique de ces poèmes du 18<sup>ème</sup> siècle. Surtout, la présentation de Thomas van der Goten a souligné que l'étude de textes anciens, si elle est facilitée par l'existence de versions numériques et de bases telles qu'ECCO, devrait idéalement être complétée par des études de versions papier, pour neutraliser les altérations causées par le « voyage » du manuscrit vers l'écran.

Le deuxième atelier du colloque s'intéressait au voyage effectué par un texte dans sa traduction en français ou en anglais (« *Anglo-French Translations* » / Itinéraires franco-anglais). La première intervenante, Emma Pauncefort (University College, Londres), s'est consacrée à l'analyse des traductions de récits de voyage ainsi qu'aux études récentes portant sur l'élaboration des discours dans les textes ethnographiques et dans les récits de voyage. Au centre de son travail figure la traduction anglaise par John Ozell en 1719 des *Mémoires et Observations faites par un voyageur en Angleterre* d'Henri Misson. Emma Pauncefort a démontré la manière dont l'identité anglaise est façonnée par le regard de l'Autre, le regard du Français, contribuant dès lors aux débats sur la naissance d'une identité nationale anglaise à l'époque moderne. Elle identifie ainsi une tendance qui émerge au XVIII<sup>ème</sup> siècle : celle de l'observation des mœurs et du caractère des Anglais – tendance initiée par *The Spectator*, le périodique d'Addison et Steele. L'analyse de la traduction par John Ozell a montré que le traducteur s'est réapproprié le texte original et en a détourné la visée : John Ozell y fait l'éloge de tout ce qui est anglais et y remet en cause l'intérêt des voyages culturels sur le continent. Thomas Spittaël (Université de Gand) a ensuite examiné le *Premier Discours* de Jean-Jacques Rousseau, portant sur les sciences et les arts, dans sa publication originale par Pissot en 1751. Relatant le débat animé qui suivit cette publication, la présentation de Thomas Spittaël a démontré comment, à cette époque, l'émergence d'une culture de l'imprimé a pu permettre la circulation et l'échange d'idées entre la France et l'Angleterre. En effet, le texte de Rousseau n'eut pas moins de quatre traductions anglaises distinctes. En comparant celles-ci, et tout particulièrement, la traduction de la critique rousseauiste de la notion de politesse, la présentation de Thomas Spittaël a mis en lumière de quelle façon les idées originelles de Rousseau étaient, à travers l'activité de la traduction, transposées dans une autre culture, adaptées à celle-ci, et enfin remaniées d'un point de vue idéologique.

L'atelier suivant proposait de réfléchir aux voyages philosophiques et spirituels. Dans une présentation intitulée « Critique et légitimation du voyage dans les utopies narratives de Platon à Veiras », Angélique Pérès (Université de Paris 3) explorait comment, dans la *République*, *L'Utopie*, *La Nouvelle Atlantide* et *L'Histoire des Sévarambes*, le voyageur est décrit comme celui qui transmet un savoir à la fois individuel et collectif. Le voyage apparaît alors comme une expérience et un récit possédant la capacité de transformer le voyageur et son lecteur, permettant à l'un comme à l'autre de bénéficier de la somme des connaissances ainsi acquises ou développées, et par là de se perfectionner. C'est aussi la quête de la perfection qui gouverne le voyage vers le cœur décrit dans les emblèmes de Christopher Harvey (*The School of the Heart*, 1647), comme l'a démontré Émilie Jehl dans la deuxième partie de cet atelier. Dans ces recueils alliant textes et images, y est décrit le pèlerinage spirituel du cœur vers Dieu, et du lecteur en son propre sein. Dans son exploration des tréfonds du cœur, qui doit l'amener à réformer son âme, l'œil qui parcourt ces emblèmes effectue ainsi un voyage de retour vers un état de perfection édénique. Le voyage devient alors processus d'apprentissage, à travers lequel le sujet parvient à une meilleure connaissance de soi, et peut ainsi réformer son for intérieur et abolir la distance qui s'est établie entre son cœur et Dieu.

La quatrième session, intitulée « Voyages et Commerce », s'est tenue le deuxième jour du colloque. L'intervention d'Anne-Kathrin Marquardt (Université du Havre) a d'abord proposé d'aborder les figures du marchand et de l'usurier : ces deux personnages se distinguent notamment dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare par la manière, morale ou immorale, dont ils manipulent l'argent. S'appuyant sur des traités économiques de l'époque, notamment ceux de Gerard Malynes (1585-1641), Anne-Kathrin Marquardt a démontré que le voyage en mer était la caractéristique essentielle de l'activité marchande. Selon elle, ce type de pérégrination et les risques qu'il comporte font du marchand une figure qui affiche sa soumission à la Providence divine. Partir à l'aventure en pleine mer semble alors définir le marchand comme un personnage de bonnes mœurs, qui emploie son argent d'une manière moralement acceptable d'un point de vue chrétien. Nora Plesske (Université de Passau) s'est ensuite intéressée à la dimension économique du *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1799) de Mungo Park. Alors qu'il est chargé par l'Association africaine de localiser le fleuve Niger, Mungo Park fait le

récit de sa mission dans cet ouvrage. Son livre, en plus de devenir une référence pour la littérature de voyage postérieure, encourage aussi l'exploration systématique du continent. La présentation de Nora Plesske s'est concentrée sur la figure de l'explorateur et son rapport au commerce, afin de mettre en lumière les échanges culturels tout comme les tentatives d'installation d'une hégémonie impériale liés à cette activité et sa description. Enfin, Maud Gallet-Guillon (Université Paris 3) a abordé les témoignages de deux marchands nord-américains se rendant en Europe entre 1779 et 1795. Elle a ainsi démontré que ces récits permettaient de faire apparaître la mise en mots du voyage, et d'étudier le passage de l'observation de la réalité à sa représentation littéraire, que ce soit sous la forme de lettres, d'un journal intime, d'un récit épistolaire ou de mémoires. Ces textes, qu'elle qualifie de « palimpsestes », étaient modifiés selon le contexte personnel et historique. Maud Gallet-Guillon a ainsi pu expliquer de quelle façon ces récits participaient à la création d'un sentiment national américain : alors que l'Amérique était un tout jeune pays, ces textes construisaient un portrait élogieux de ses visiteurs, qui se constituaient ainsi en opposition à l'Autre européen, et plus précisément britannique.

La cinquième et dernière session du colloque était consacrée aux voyages dans la fiction (« *Fictionalizing Travel* »). Vincent Grégoire (Université Paris 4) y a abordé *La Tempête* de Shakespeare par le prisme du colonialisme anglais. D'après lui, la pièce reflète le passage d'une conception de la colonisation comme le projet utopique d'un nouveau Commonwealth à une désillusion quant à la véritable nature de cette expansion. Pour soutenir cette interprétation, Vincent Grégoire établit que Shakespeare avait incorporé dans sa pièce les problèmes idéologiques et politiques soulevés par l'épisode du naufrage du *Sea Venture* dans les Bermudes en 1609. Le projet colonisateur apparaît ainsi comme une application des leçons de Machiavel et de Tacite, qui au final déshumanisent l'Autre. Vincent Grégoire y voit là l'affirmation d'un humanisme discriminant, qui est articulé dans la pièce par le personnage de Prospero. Le colloque s'est conclu avec la présentation de Christelle Moxel (Université de Strasbourg), qui proposait d'explorer la relation entre l'image et le texte dans les romans d'aventures illustrés de Tobias Smollett. Cette intervention a mis en avant la tension entre le texte, qui relate des voyages, et donc décrit le déplacement dans l'espace du protagoniste, et l'image, qui dépeint des péripéties ponctuelles, circonscrites à un lieu. Le voyage est l'occasion pour les protagonistes respectifs de *The Adventures of Roderick Random* et *The Expedition of Humphry Clinker* d'explorer des lieux inconnus, et par là d'avancer et de progresser ; les aventures représentées dans les illustrations marquent l'évolution du récit. C'est la figure du lecteur, voyageur et aventurier parcourant l'espace du livre à l'aide des images et du texte, qui réconcilie ces deux éléments.

Ce colloque passionnant a permis de considérer le voyage réel et le voyage imaginaire sous l'angle de la linguistique, de l'histoire et de la littérature, ces domaines s'entrecroisant dans les communications et d'une communication à l'autre. De nombreux liens entre les différentes présentations ont été faits lors des débats après chaque session, si bien que les synthèses et la conceptualisation du voyage aux 16<sup>ème</sup>-18<sup>ème</sup> siècles par Anne Bandry-Scubbi, Jean-Jacques Chardin et Rémi Vuillemin ont été fructueuses. Ce colloque international fera l'objet d'une publication aux Presses de l'Université de Strasbourg.

(CR rédigé par Emilie Jehl, Barbara Muller, Shahab Entezareghaem)

## L'analogie perdue : Montaigne, Sebond et la crise de l'idée de correspondance

Alberto Frigo

Dans la plupart des dictionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle le terme *correspondance* reçoit deux acceptions principales : on l'utilise pour indiquer, d'une part, le « commerce de lettres », de l'autre, « les rapports que les êtres peuvent avoir entre eux ». C'est justement sur cette seconde définition du mot *correspondance* que nous voudrions nous attarder dans les pages qui suivent. *Correspondance* sera donc ici synonyme d'analogie et on le dira « de deux idées, de deux mots, de deux choses, lorsqu'elles ont un même rapport avec une troisième à laquelle on les rapporte »<sup>i</sup>. Cela ne nous empêchera pourtant pas d'aborder notre sujet en évoquant un exemple de correspondance du premier type, c'est-à-dire une lettre, ou, pour être précis, une épître dédicatoire. En 1569 Michel de Montaigne publie la traduction française d'un traité intitulé *Scientia Libri Creaturarum*<sup>ii</sup>, chef-d'œuvre de l'auteur catalan Raimond Sebond († 1436)<sup>iii</sup>, et il la fait précéder d'une lettre à son père qui est l'inspirateur du projet éditorial. « Suyvant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne », écrit le jeune Michel, « j'ay taillé et dressé de ma main à Raimond Sebon, ce grand Theologien et Philosophe Espagnol, un accoutrement à la Francoise »<sup>iv</sup>. Il s'agit d'un travail long et difficile – le traité est énorme et, comme le diront les *Essais*, il est « basté d'un Espagnol barragouiné en terminaisons Latines »<sup>v</sup>. Mais il ne s'agit pas d'un effort inutile. L'œuvre de Sebond, ajoute Montaigne en conclusion de sa lettre, propose « des excellens et tres-religieux discours, des hautaines conceptions et comme divines »<sup>vi</sup>. On peut se demander alors quel est le contenu de ce traité qui mérite d'être recommandé par Montaigne avec un si grand enthousiasme. Sebond le déclare dès les premières lignes de son texte : il s'agit d'une « doctrine convenable, naturelle et utile à tout homme : par laquelle, il est illuminé à se cognoistre soy-mesme, son createur et presque tout ce, à quoy il est tenu comme homme »<sup>vii</sup>. Autrement dit, et nous citons encore la « Préface de l'auteur », « ceste doctrine apprend à tout homme de veoir à l'œil sans difficulté et sans peine la verité, autant qu'il est possible à la raison naturelle pour la cognoissance de Dieu et de soy-mesme, et de ce dequoy il a besoing pour son salut, et pour parvenir à la vie eternelle »<sup>viii</sup>. Qui plus est, tout cela « se peult comprendre en un mois et sans peine »<sup>ix</sup>. Voilà des excellents et très religieux discours, comme le disait Montaigne. Mais l'essentiel relève de la méthode plus encore que du contenu. Dans les lignes qu'on vient de citer on trouve en effet une double affirmation qui n'a rien d'anodin. Sebond s'engage à établir et démontrer *tous* les articles

de la religion chrétienne, et d'autre part il veut conduire son raisonnement *en ne s'appuyant que* sur des raisons humaines et naturelles. Il s'agit d'une proclamation d'autonomie et d'exhaustivité que Montaigne n'hésitera pas à définir « hardie et courageuse »<sup>x</sup>. Mais Sebond était déjà assez conscient de l'originalité de son projet. Tout au long de sa préface à la *Théologie naturelle*, l'auteur catalan articule en effet une réflexion d'ordre méthodologique pour justifier sa volonté de prouver *tout* dogme *seulement* par la force de la raison. L'idée fondamentale est le privilège de l'expérience : la doctrine que Sebond propose ne demande aucune connaissance préalable ni aucune culture livresque sur laquelle s'appuyer : elle ne relève que de « choses apparentes et cogneuës à chacun par experience, comme par les creatures et par la nature de l'homme »<sup>xi</sup>. Mais comment arriver, de cette expérience de soi et du monde, à la connaissance des vérités de la foi et à la contemplation de la nature divine ? Sebond répond par le biais d'une image :

Dieu nous a donné deux livres, celui de l'universel ordre des choses ou de la nature, et celui de la Bible. Cestuy-là nous fut donné premier, et dès l'origine du monde : car chaque creature n'est que comme une lettre, tiree par la main de Dieu. De façon que d'une grande multitude de creatures, comme d'un nombre de lettres, ce livre a esté composé : dans lequel l'homme se trouve, et en est la lettre capitale et principale. Or, tout ainsi que les lettres, et les mots faicts des lettres font une science, en comprenant tout plain de sentences et significations différentes, tout ainsi les creatures jointes ensemble et accouplees l'une à l'autre emportent diverses propositions et divers sens, et contiennent la science, qui nous est nécessaire avant tout autre<sup>xii</sup>.

La nature est un livre dans lequel on lit les vérités de la grâce. Dans son traité Sebond aura également recours à l'image de l'échelle : par degrés on remonte des choses finies et créées au créateur, Dieu, qui, bien qu'infiniment éloigné de l'homme, n'en est pas totalement séparé, une chaîne dorée de connaissances et de « marches » unissant la terre et le ciel, le contingent et l'éternel<sup>xiii</sup>. Ces images ont une valeur conceptuelle qu'on ne doit pas sous-estimer. En effet Sebond les utilise pour *penser*, d'une façon simple mais exacte, une des questions les plus complexes de la tradition théologique, celle de la connaissance par analogie. On arrive ainsi à la deuxième acception du terme *correspondance* que nous évoquions au début et qui sera l'objet de notre analyse. Reconnaître ou instituer des *correspondances* entre notre expérience du créé et une expérience de Dieu qui nous reste nécessairement interdite pendant la vie terrestre, signifie postuler une analogie entre Dieu et le monde, quelque forme de proportionnalité, ou de proportion disproportionnée, entre ce qu'on voit « ici-bas » et ce qu'on verra dans la condition béatifique. Il s'agit bien évidemment d'une question extrêmement complexe, qui marque en profondeur l'histoire de la théologie moderne et qui connaît une vraie crise à l'intérieur de l'école

thomiste entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>xiv</sup>. Heureusement Sebond ne s'attarde pas sur ces disputes scolastiques ; nous n'avons pas non plus le temps de le faire ici. Nous nous limiterons donc à souligner le fait que l'auteur de la *Théologie naturelle* ne manifeste aucune réserve sur la puissance du raisonnement par analogie<sup>xv</sup>. Les auteurs médiévaux ont longuement médité sur les limites et les précautions à prendre quand on met en correspondance l'humain et le divin<sup>xvi</sup>. Rien de cela chez Sebond : son traité se présente comme une suite ininterrompue de raisonnements par analogie, selon la structure suivante : *de même* que cela se produit dans la nature et dans l'homme, *de même* cela se retrouve aussi en Dieu, bien que selon une modalité infiniment éloignée. Autrement dit, Sebond ne fait jamais la théorie du processus analogique, dont la validité s'appuie tout simplement sur l'idée d'un *liber creaturarum*. Certes, Dieu nous a donné *deux* livres, la nature et la Bible : mais le second, selon Sebond, n'est venu qu'après coup et comme conséquence du péché d'Adam qui nous a rendus aveugles et donc incapables de lire le livre de la nature<sup>xvii</sup>. Sebond souligne ainsi la complémentarité des deux livres. Mais ce n'est au fond que pour les opposer en raison de leurs différentes caractéristiques : d'une part, on a en effet un livre, celui de la nature, qu'on ne peut « ny falsifier, ny effacer, ny faulsement interpreter » et qui est « commun à tout le monde » ; de l'autre, la Bible, qui est l'écriture révélée mais qui se prête à des dissensions et à des mésinterprétations infinies, en se plaçant ainsi « bien loin au dessus de notre nature », à tel point que seulement les « clerics » peuvent vraiment la lire<sup>xviii</sup>. Sebond ne s'appuiera donc que sur les analogies qu'on peut tirer du premier livre, qui est « propre, familier et infallible »<sup>xix</sup>, pour construire sa théologie naturelle. Son texte s'adresse à tout homme qui veut faire usage de sa raison, non pas aux seuls théologiens. D'ailleurs Montaigne rappellera que « beaucoup de gens s'amuse[n]t » à lire le traité de l'auteur catalan, « et notamment les dames »<sup>xx</sup>. Si la nécessité de se référer à la Bible et à une illumination divine est évoquée souvent par Sebond, son projet fait fond sur un optimisme sans limites en ce qui concerne les capacités de l'intelligence humaine et l'usage qu'elle peut faire de l'analogie comme voie pour connaître Dieu<sup>xxi</sup>.

C'est précisément cet optimisme qui inquiétera l'église de Rome et qui causera la mise à l'Index de la préface de la *Theologia naturalis* en 1564<sup>xxii</sup>. Et c'est à propos du thème de l'analogie que Montaigne lui aussi formule des critiques assez sévères dans sa célèbre *Apologie de Raimond Sebond*. Selon l'heureuse formule d'André Tournon, il s'agit d'une « étrange apologie destructrice »<sup>xxiii</sup> : pour justifier Sebond face à ses critiques, Montaigne avance des arguments dont la puissance sceptique finit également pour enlever toute légitimité au projet d'une théologie naturelle. Le privilège accordé par Sebond à l'analogie en est l'exemple le plus clair<sup>xxiv</sup>. Montaigne écrit en effet : « Rien du nostre ne se peut apparier ou raporter en quelque façon que ce soit, a la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Ceste infinie beauté, puissance,

et bonté, comment peut elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest et dechet de sa divine grandeur ? »<sup>xxv</sup>. Comme on le voit, c'est le principe même de la doctrine proposée par Sebond qui est ici battu en brèche. Aux yeux de Montaigne, l'infinité divine empêche tout « correspondance et similitude » avec l'homme et la nature en général. L'unique approche légitime de Dieu est de l'imaginer inimaginable, c'est-à-dire incompréhensible et excédant les limites de la raison humaine, « car [...] qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures : le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix »<sup>xxvi</sup>. Montaigne retrouve ici une conception ancienne, qui était déjà celle de saint Augustin et qui le rapproche des positions de la théologie nominaliste. Mais surtout il réagit contre l'optimisme de Sebond et contre la foi naïve du théologien catalan dans la puissance de l'analogie. Il n'y a pas de *correspondance* possible entre le fini et l'infini ; toute similitude tirée de l'univers créé nous cache la vérité de Dieu au lieu de nous la découvrir. Nous ne nous attarderons pas sur les détails de la critique de Montaigne, qui est d'ailleurs bien connue et qui a fait l'objet de nombreuses analyses<sup>xxvii</sup>. Nous nous limiterons à un seul exemple. Au début de son traité, Sebond évoque la thèse de la pluralité des mondes. Voici ce qu'il en écrit : « Tout ainsi que le maçon peut produire une infinité de maisons par la maison qu'il a en son imagination, sans que celle-là se diminue : ainsi Dieu peut faire un million de mondes, par le moyen et sans l'interests de celui qui est en son intelligence, veu mesmement que de rien il produit toutes choses »<sup>xxviii</sup>. L'analogie du maçon rend compréhensible la puissance créatrice de Dieu : nous pouvons « accommoder et attribuer »<sup>xxix</sup> l'image de l'artisan au créateur « d'un million » de mondes possibles. On retrouve la même thèse chez Montaigne, qui toutefois en fait un instrument pour critiquer la validité de l'analogie. Dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, juste après le passage sur les défauts de toute « correspondance et similitude humaine », on lit en effet : « s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus et presque toute la philosophe a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de celui-cy touchent pareillement les autres ? Ils ont a l'avanture autre visage et autre police ». La pluralité des mondes impose de penser, ou plutôt, d'imaginer une infinité de lois physiques et de logiques alternatives, qui nécessairement échappent à la prise de nos axiomes et de nos principes. Mais si cela est vrai des mondes possibles que Dieu peut créer, ne le sera-t-il d'autant plus de la nature divine elle-même ? En bref, l'analogie vaut seulement si une même rationalité caractérise la création et le créateur ; mais rien ne nous invite à croire, selon Montaigne, que la logique divine soit en continuité avec la logique humaine.

Un contraste se dessine ainsi entre Montaigne et Sebond autour du thème des *correspondances*, c'est-à-dire des analogies sur lesquelles la raison humaine s'appuie pour construire son discours sur Dieu, sa *theologia*. Mais cette opposition entre l'auteur catalan et son traducteur

français n'a rien d'anecdotique. Au contraire, elle est le symptôme d'une coupure essentielle dans l'histoire de la doctrine de l'analogie. De fait, les auteurs médiévaux avaient proposé une synthèse équilibrée, qui faisait du discours analogique un instrument légitime mais dont on ne manquait jamais de signaler les limites : il s'agit d'une proportion disproportionnée, une connaissance qui témoigne plus de notre imperfection que d'un vrai savoir sur Dieu et à laquelle il faut toujours préférer la lumière de la foi et des Écritures. Chez Sebond, mais déjà chez Raimond Lulle, dont Sebond s'inspire souvent, la conscience de ces limites apparaît, toutefois, de moins en moins marquée. Comme le dit Montaigne, « l'auteur de la *Théologie naturelle* entreprend par raisons humaines et naturelles établir et vérifier contre les athéistes tous les articles de la religion chrétienne »<sup>xxx</sup>. La nature et la raison semblent pouvoir se passer de la révélation contenue dans l'Écriture, ce livre pour les prêtres peu accessible à notre intelligence. Ainsi, on peut reconnaître chez Montaigne, et plus tard chez Descartes<sup>xxxi</sup>, des formes de réaction à cet usage acritique de l'analogie. Aux yeux de Montaigne, si on accorde un tel privilège à l'analogie sans en signaler les limites essentielles, on risque une dérive vers l'univocité. Autrement dit, on risque de croire que notre raison et notre logique sont les mêmes que la logique et la raison divines ; on oblige Dieu à ne pas « outrepasser les bornes de notre science ». Descartes dira au peu près la même chose en exposant sa doctrine de la création des vérités éternelles. En bref, une frontière sépare Sebond de son traducteur français : celle entre l'usage indiscriminé de l'analogie et la critique qui, à l'aube de la modernité, détermine la crise de cet usage.

Pour confirmer cette hypothèse de lecture et cette mise en perspective historique, nous voudrions conclure en revenant sur l'image du livre de la nature, qui constitue le pivot conceptuel de la préface de Sebond. Il s'agit d'une image très ancienne, dont on peut indiquer des sources bibliques mais dont l'usage conceptuel devient systématique seulement à partir du XII<sup>e</sup> siècle, avec Hugues de Saint-Victor et, plus tard, avec Bonaventure<sup>xxxii</sup>. Or, cette idée d'un *liber naturae* est souvent axée sur l'opposition entre l'analphabète et l'homme qui sait lire. Peut-être en raison d'une réminiscence de l'*Apocalypse* (V, 21), qui parle d'un « liber scriptus intus et foris », l'idée maîtresse semble toujours la suivante : lire n'est pas voir, la lecture est et reste un privilège. Hugues de Saint-Victor est formel sur ce point : « Aussi n'y a-t-il personne qui ne trouve admirables les œuvres de Dieu, puisqu'en elles l'insensé lui-même admire l'apparence seule et que le sage, à travers ce qu'il voit au-dehors, admire la pensée de la sagesse divine ; comme si, devant un seul et même texte écrit, l'un faisait valoir la couleur ou le tracé des figures, l'autre louait leur sens et leur signification »<sup>xxxiii</sup>. Ainsi l'image se révèle surtout une métaphore d'exclusion : le livre n'assure pas un accès direct et universel à sa vérité mais, au contraire, il distingue celui qui sait lire et celui qui en est incapable ; l'homme païen et celui qui possède la foi<sup>xxxiv</sup>. Il ne suffit pas de

regarder le monde pour y voir Dieu, il faut justement le lire, passer de l'admiration à l'herméneutique<sup>xxxv</sup>. À cette dialectique de la lecture, Sebond substitue une approche tout à fait différente, centrée sur l'idée d'un alphabet et d'une syntaxe du monde. Les créatures sont des lettres, des caractères qu'il faut composer dans des mots, ou des propositions. Une fois qu'on a appris l'alphabet et les règles de la syntaxe, le sens apparaît d'une façon presque automatique. Or, l'homme est lui-même la lettre principale et capitale de ce discours naturel et sa raison lui dictera la règle pour « assembler les creatures » dans des phrases qui expriment l'éternelle sagesse de Dieu. Ainsi, dans la version de Sebond, le livre de la nature est le livre ouvert à tout le monde, le livre qui n'exclut personne parce qu'il suffit de connaître les lettres et la grammaire pour le déchiffrer. L'opposition n'est pas entre l'analphabète et le lecteur, mais entre les laïcs, lecteurs de la nature, et les clercs, lecteurs d'un livre, la Bible, dont le sens est souvent obscur et qui, pour cela, ne s'adresse qu'aux spécialistes de la doctrine sacrée. Ces innovations que Sebond apporte à l'image traditionnelle du *liber creaturarum* nous semblent du plus grand intérêt et elles confirment d'une façon assez claire ce que nous avons avancé à propos du rôle de l'analogie dans la *Théologie naturelle*. Si l'analogie relie l'intelligence humaine et celle de Dieu, et que rien ne vient limiter son efficacité en tant qu'instrument de connaissance, c'est parce que la nature est un livre qui s'offre à une compréhension immédiate, qui donne à lire, sans ambiguïté, des vérités sur Dieu. Le créateur et la créature semblent partager une rationalité unique et presque univoque qui s'exprime dans un livre dans lequel le sens n'est pas caché ni couvert par le voile des allégories. On pourrait alors montrer l'affinité profonde qui existe entre Sebond et Galilée, lequel, comme on le sait, parle d'un livre de la nature dans lequel la philosophie est écrite en langue mathématique, une langue unique et universelle à laquelle l'homme et le « Dieu géomètre » ont également accès<sup>xxxvi</sup>. Nous préférons cependant nous arrêter ici. Et conclure avec une phrase du célèbre chimiste et physicien irlandais Robert Boyle qui nous semble bien résumer notre propos en réunissant, dans une formule unique, les deux acceptions du mot *correspondance* que nous évoquions au début : « Le monde est une épître », écrit Boyle, « que Dieu envoie à l'humanité, et elle est écrite en caractères mathématiques »<sup>xxxvii</sup>.

---

<sup>i</sup> *Dictionnaire de Trévoux*, Paris, 1771. On peut voir aussi le *Dictionnaire Universel* de Furetière (1690) et le *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694, *ad voc.* « Respondre ». La référence à l'entrée du *Dictionnaire de Trévoux* s'impose pour deux raisons. D'une part, elle témoigne de la survivance, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'acception la plus ancienne du terme. De l'autre, elle propose une définition très technique de la *correspondance* en tant qu'*analogie*, définition qui semble tirée directement des textes de saint Thomas (voir Ruedi Imbach, Adriano Oliva, *La Philosophie de Thomas d'Aquin*, Vrin, 2009, p. 83-84).

<sup>ii</sup> Ce n'est qu'à partir de l'édition flamande de Richard Paffroed (Deventer, 1485) que le titre est modifié en *Theologia Naturalis*. Montaigne suit cette leçon en proposant *La Théologie naturelle de Raymond Sebon, Docteur excellent entre les modernes, en laquelle par l'ordre de Nature, est démontrée la vérité de la Foy Chrestienne et Catholique, traduite nouvellement de Latin*

---

en François. Nous citons la deuxième édition, revue par Montaigne en 1581 (Paris, chez Gilles Gorbin, à l'enseigne de l'Espérance).

<sup>iii</sup> Voir les entrées « Sebond, Raimond » et « *Théologie naturelle* » (M. Habert) du *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, publié sous la direction de P. Desan, Champion, 2004, p. 898-901 ; 972-976 et surtout Jaume de Puig, *Les Sources de la pensée philosophique de Raimond Sebond (Ramon Sibiuda)*, Paris, Champion, 1994 ; Id., *La filosofia de Ramon Sibiuda*, Barcelone, IEC, 1997. Voir aussi Montaigne. « *Apologie de Raimond Sebond* », de la « *Theologia* » à la « *Théologie* », éd. C. Blum, Champion, 1990 et Nicola Panichi, *Montaigne*, Rome, Carocci, 2010, chap. VII.

<sup>iv</sup> Michel de Montaigne, *Lettere*, Florence, Le Monnier, 2010, p. 66.

<sup>v</sup> *Les Essais*, édition établie par J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007, p. 458. Sur la traduction de Montaigne, voir Joseph Coppin, *Montaigne traducteur de Raymond Sebond*, Morel, Lille, 1925 ; Philip Hendrick, *Montaigne et Sebond*, Paris, Champion, 1996 et Mireille Habert, *Montaigne traducteur de la Théologie naturelle : plaisantes et saintes imaginations*, Garnier, 2010.

<sup>vi</sup> Montaigne, *Lettere*, op. cit., p. 66.

<sup>vii</sup> *Théologie naturelle*, op. cit., f° 1 r°.

<sup>viii</sup> Ivi, f° 1 v°.

<sup>ix</sup> Ivi, f° 2 v°.

<sup>x</sup> *Essais*, cit., p. 460. Même remarque chez Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie, t. V. La Philosophie du Moyen Âge*, Vrin, 1978, p. 117-118.

<sup>xi</sup> *Théologie naturelle*, cit., f° 2 v°.

<sup>xii</sup> Ivi, f° 3 r°.

<sup>xiii</sup> Sur l'image de l'échelle et son histoire, voir le dossier réuni par Christian Heck, *L'échelle céleste. Une histoire de la quête du ciel*, Flammarion, 1997.

<sup>xiv</sup> Pour ce débat, son histoire et ses enjeux conceptuels voir désormais Jean-François Courtine, *Inventio analogiae. Métaphysique et ontothéologie*, Vrin, 2005.

<sup>xv</sup> Le point a été déjà souligné par Vincent Carraud ; voir « L'imaginer inimaginable : le Dieu de Montaigne », dans *Montaigne : scepticisme, métaphysique, théologie*, sous la direction de V. Carraud et J.-L. Marion, PUF, 2004, p. 137-171.

<sup>xvi</sup> Voir, par exemple, le texte classique de la *Summa theologiae* de saint Thomas, *ST*, I, q. 13, a. 5.

<sup>xvii</sup> Sebond s'inspire ici de saint Bonaventure, *Collationes in Hexaemeron sive illuminationes Ecclesiae*, XIII, 12, tr. fr. M. Ozilou, *Les Six Jours de la Création*, Desclée-Cerf, 1991, p. 308 : « Ce livre, c'est-à-dire le monde, était alors comme mort et effacé, c'est pourquoi un autre livre fut nécessaire, par lequel l'homme fut éclairé pour interpréter les métaphores des choses. Ce livre est celui de l'Écriture, qui expose les ressemblances, les propriétés et les métaphores des choses écrites dans le livre du monde et réordonne le monde entier à la connaissance, à la louange et à l'amour de Dieu ». Voir aussi Bonaventure, *Breviloquium*, II, 5 ; 11 ; 12.

<sup>xviii</sup> *Théologie naturelle*, op. cit., f° 3 r°-v° : « Le second livre des saintes Escritures a esté depuis donné à l'homme, et ce au deffault du premier : auquel (ainsi aveuglé comme il estoit) il ne voyoit rien : si est-ce que le premier est commun à tout le monde, et non pas le second : car il fault estre clerc pour le pouvoir lire. En outre, le livre de nature ne se peult ny falsifier, ny effacer, ny faulsement interpreter : par ainsi ne le peuvent les heretiques faulsement entendre : et nul en celuy là ne devient heretique : là où il va tout autrement de celuy de la Bible. Si est-ce que l'un et l'autre est party de mesme maistre : et Dieu a basti les creatures comme il a relevé ses escritures. Aussi s'accordent ils tres-bien l'un avec l'autre et n'ont garde de s'entrecontredire : quoy que le premier symbolize plus avec nostre nature, et que le second soit bien loing au dessus d'elle ». On doit souligner ici la double hardiesse théologique de Sebond : d'une part, la Bible, en raison de son style, se révèle une source d'hérésie ; de l'autre, l'auteur catalan rejette l'idée traditionnelle de l'Écriture comme parole que Dieu utilise pour « accommoder » ses mystères aux limites de notre intelligence (c'est la doctrine bien connue de la « condescendance », élaborée notamment par saint Jean Chrysostome). À propos de cette parole divine « accomodée » à l'homme, Montaigne écrira au contraire, d'une façon bien plus orthodoxe : « C'est à Dieu seul de se cognoistre et d'interpreter ses ouvrages : et le fait en nostre langue, improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez » (*Essais*, cit., p. 526). Voir l'entrée « Bible » (A. Legros) du *Dictionnaire de M. de Montaigne*, op. cit., p. 105-107.

<sup>xix</sup> Ivi, f° 3 v°.

<sup>xx</sup> *Essais*, op. cit., p. 460. Sur ce point, voir Jean Balsamo, « Un gentilhomme et sa Théologie », dans *Dieu à notre commerce et société : Montaigne et la théologie*, sous la direction de P. Desan, Genève, Droz, 2008, p. 105-125.

<sup>xxi</sup> Certes, Sebond affirme que « nul ne peut veoir de soy, ny lire en ce grand livre (bien que tousjours ouvert et present à nos yeux) s'il n'est esclairé de Dieu et purgé de sa macule originelle » et il poursuit en opposant les chrétiens aux « anciens philosophes païens ». Mais l'opposition entre croyants et idolâtres nous semble bien moins centrale dans son raisonnement que celle entre l'humanité entière, lectrice de la nature, et les clercs, lecteurs de la Bible. Autrement dit, si la « grâce est la condition subjective de la lisibilité du visible » (Carraud, *art. cit.*, p. 143, n. 4), cette grâce ne semble pas un privilège ni une exception chez Sebond. D'où les difficultés de l'auteur à articuler les deux parties de son traité, (§§ 1-222 ; 223-330) et la nécessité, en conclusion, de dédoubler, pour ainsi dire, les « échelles » qui conduisent de l'homme à Dieu (voir en particulier *Théologie naturelle*, cit., ff° 380 v°-385 r°).

- <sup>xxii</sup> Voir Philippe Desan, « Apologie de Sebond ou justification de Montaigne ? », dans *Dieu à notre commerce et société : Montaigne et la théologie*, op. cit., p. 174-197.
- <sup>xxiii</sup> *Montaigne. La glose et l'essai*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1983, p. 241.
- <sup>xxiv</sup> Sur ce point voir l'article cité de V. Carraud et les textes de A. Tournon, F. Brahami, A. Legros et B. Sève dans *Dieu à notre commerce et société : Montaigne et la théologie*, op. cit.
- <sup>xxv</sup> *Essais*, op. cit., p. 554.
- <sup>xxvi</sup> Ivi, p. 541.
- <sup>xxvii</sup> Voir surtout *Montaigne. « Apologie de Raimond Sebond », de la « Theologia » à la « Théologie »*, op. cit.
- <sup>xxviii</sup> *Théologie naturelle*, op. cit., f<sup>o</sup> 23 v<sup>o</sup>.
- <sup>xxix</sup> Ivi, f<sup>o</sup> 67 r<sup>o</sup>.
- <sup>xxx</sup> *Essais*, op. cit., p. 460.
- <sup>xxxi</sup> Voir Jean-Luc Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes. Analogie, création des vérités éternelles et fondement*, Paris, PUF, 1981, « Livre I : L'analogie perdue. De Suarez à Galilée », dont nous nous sommes inspiré pour notre titre.
- <sup>xxxii</sup> Voir les études classiques d'Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, PUF, 1985, rééd. Presses Pocket, 1994, p. 497-507 et de Hans Blumenberg, *La Lisibilité du monde*, Cerf, 2007. Voir aussi, plus récemment, Constant J. Mews, « The world as text. The Bible and the Book of Nature in Twelfth Century Theology », dans *Scripture and Pluralism. Reading the Bible in the Religiously Plural Worlds of the Middle Ages and Renaissance*, éd. T. J. Heffernan, T. E. Burman, Leyde, Brill, 2005, p. 95-122.
- <sup>xxxiii</sup> *De tribus diebus*, éd. D. Poirel, dans *Hugonis de Sancto Victore opera*, t. II : *De tribus diebus*, Turnhout, Brepols, CCCM 177, 2002, p. 9-10. Pour un commentaire et la traduction française du texte voir Dominique Poirel, « Lire l'univers visible : le sens d'une métaphore chez Hugues de Saint-Victor », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 95, 2011, p. 363-382 et Id., *Livre de la nature et débat trinitaire au XII<sup>e</sup> siècle. Le De tribus diebus de Hugues de Saint-Victor*, Turnhout, Brepols, 2002.
- <sup>xxxiv</sup> Voir, sur ce point, l'étude capitale de Friederich Ohly, « Zum Buch der Natur », dans *Ausgewählte und neue Schriften zur Literaturgeschichte und zur Bedeutungsforschung*, éd. U. Ruberg et D. Peil, Stuttgart-Leipzig, Hirzel, 1995, p. 727-888 et l'article cité de Constant J. Mews.
- <sup>xxxv</sup> Un passage de saint Augustin (*Enarratio in Psalmos* XLV, 6-7) semble affirmer le contraire : « Que l'Écriture divine devienne pour toi un livre, afin que tu voies cela. Ces écrits-là ne sont lus que par ceux qui connaissent les lettres ; le monde entier est lu même par les ignorants [legat et idiota] » (voir aussi saint Bernard, *Sermones de diversis*, Sermo 9, dans *Sancti Bernardi Opera*, éd. J. Leclercq et al., 8 vol., Rome, éditions cisterciennes, 1957-77, vol 6, I, p. 118). Mais sur ce texte voir les remarques de Blumenberg, op. cit., p. 55 et de H. Herkommer, « Buch der Schrift und Buch der Natur in Mittelalter, mit einem Ausblick auf ihren Wandel in der Neuzeit », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 43, 1986, p. 167-178. Pour un autre exemple médiéval, analogue à celui de Hugues, voir Christian Trottmann, « Isaac de l'Étoile lecteur du livre de la nature », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 95, 2011, p. 343-362.
- <sup>xxxvi</sup> Sur ce point difficile et sur l'ambivalence de la position de Galilée voir Marion, op. cit., p. 210-213 et Blumenberg, op. cit., p. 79-84. Voir aussi Giuseppe Tanzella Nitti, « The Two Books prior to the Scientific Revolution », *Annales Theologici*, 18, 2004, p. 51-83.
- <sup>xxxvii</sup> Cité par Ohly « Deus Geometra. Skizzen zur Geschichte einer Vorstellung von Gott », dans op. cit., p. 555-598, ici p. 573.

## La correspondance de Lord John Hope (1704-1781)

Clarisse Godard Desmarest

À l'instar des Clerk of Penicuik, dont la fortune familiale s'est construite au début du XVII<sup>e</sup> siècle à Paris, les Hope of Hopetoun font partie de ces familles écossaises qui ont tissé des liens plus étroits avec le continent qu'avec l'Angleterre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, James Hope (1614-1661) et John Hope (1650-1682), respectivement le grand-père et le père de Charles Hope (1681-1742), premier comte de Hopetoun, possèdent des mines à Leadhills en Écosse dont la production est exportée, via le port de Leith, en Hollande et notamment à Amsterdam. Ces deux générations de la famille Hope se rendent régulièrement en Hollande pour y superviser leurs affaires et une branche de la famille Hope est installée à Amsterdam dès les années 1660. Au XVIII<sup>e</sup> siècle elle figure parmi les familles de marchands et de banquiers les plus puissantes de la ville. Au cours de son voyage en France et en Italie à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Charles Hope, premier comte de Hopetoun, amasse des dessins d'architecture. Poursuivant l'ouverture de la famille sur le continent, son fils Lord John Hope (1704-1781), futur second comte de Hopetoun, quitte l'Écosse à l'âge de dix-huit ans pour un voyage qui durera cinq ans de 1722 à 1727. Pendant son *Grand Tour*, John Hope rédige un carnet de voyage et entretient une correspondance avec son oncle James Johnstone (1687-1730), troisième comte d'Annandale et d'Hartfell puis second marquis d'Annandale. Certaines de ses lettres de voyage ont survécu et offrent des témoignages précieux sur les finalités et les apports d'un tel périple. Frère de Lady Hope, née Lady Henrietta Johnstone (1682-1750), le marquis d'Annandale éprouve une réelle admiration pour l'Italie. Pur produit de l'époque de Burlington, il est décrit par Sir Robert Douglas comme : "a man of fine parts, and exquisite taste in the arts and sciences. He died at Naples unmarried, anno 1730."<sup>i</sup> Dans *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1702-1800*, John Ingamells le présente comme étant l'un des voyageurs britanniques les plus friands d'objets d'art et d'antiquité de son époque. Cet ardent collectionneur serait parvenu à réunir plus de trois cents dessins et peintures d'artistes tels que Brandi, Guercino ou Van Wittel mais aussi des gravures, des ouvrages et des sculptures en marbre.<sup>ii</sup> Au cours de sa vie, il effectue plusieurs voyages sur le continent, notamment en Italie, où il fait l'acquisition de nombre de ces objets. Il s'y rend d'abord avec son père en 1713, puis une nouvelle fois seul en 1718 et il y demeure jusqu'en 1720. Après avoir vécu le voyage de son neveu (1722-1727) un peu par procuration, il parvient à voyager une dernière fois en Italie en 1728 et décède à Naples en 1730. Il évoque avec désillusion ce dernier voyage en

Italie dans une lettre à son neveu mais admet volontiers que la dégradation de son état de santé puisse être la cause de ce scepticisme nouveau qu'il éprouve à l'égard de l'Italie.<sup>iii</sup>

La richesse d'une telle correspondance trouve un écho particulier à Hopetoun où le marquis, sans progéniture, réside souvent à la suite du mariage de sa sœur en 1699 avec le premier comte de Hopetoun, un vif partisan de l'Union parlementaire réalisée en 1707.<sup>iv</sup> Lord Annandale effectue en effet le lien entre Lord Hope et ses parents, le premier comte et la comtesse de Hopetoun, et prend à plusieurs reprises la défense des intérêts de son neveu.<sup>v</sup> Des travaux sont alors entrepris à la demeure de Hopetoun et il est possible que les projets de reconstruction aient été nourris par cette correspondance. En outre, les nombreux achats que Lord Hope est chargé d'effectuer pour le compte de son oncle enrichissent la collection personnelle du marquis qui rejoint celle de Hopetoun au décès de celui-ci.<sup>vi</sup> La correspondance de ces deux protagonistes, qui pour l'un est à la tête des terres d'Annandale dans le sud-ouest de l'Écosse et pour l'autre est héritier du domaine de Hopetoun dans le West Lothian, rend compte des liens privilégiés des Écossais avec le continent et de l'apport que ce dernier constitue pour la création artistique et architecturale et pour la composition des collections écossaises. Les lettres étudiées ici sont échangées entre Lord Annandale et son neveu au cours des années 1720, avant le décès du marquis en 1730. Pour la période 1722-1727, Lord Hope rend compte de son *Grand Tour* à Lord Annandale qui lui répond principalement de Craigiehall, la demeure qu'il possède à proximité d'Édimbourg, mais aussi de Hopetoun. À partir de 1728 les rôles sont inversés puisque Lord Annandale, alors très souffrant, effectue un dernier séjour en Italie qui lui sera fatal. De retour en Écosse, Lord Hope se trouve dans une situation délicate, celle de devoir insister auprès de son oncle pour qu'il mette un terme à son séjour en Italie afin de protéger son domaine dont les dettes ne cessent de s'accumuler et dont la gestion semble être confiée à des mains peu expertes.

Bien que Lord Annandale ne soit âgé que d'une trentaine d'années lorsqu'il correspond avec Lord Hope, ses lettres semblent être celles d'un homme d'une grande maturité. La correspondance traduit les liens privilégiés unissant Lord Hope et son oncle et au vu du nombre conséquent de lettres de Lord Annandale il semble que John Hope ait vivement apprécié les conseils de son oncle. Seul un nombre limité de lettres de Lord Hope est pour l'heure apparu mais Lord Hope semble être un épistolier moins régulier et prolifique que ne l'est son oncle, ce qui ne manque pas de lui être reproché par l'ensemble de sa famille dont Lord Annandale : "I writ you some very long ones (yours cannot be charged with that fault)."<sup>vii</sup> Les termes affectueux en lesquels s'achèvent souvent les lettres témoignent d'une estime réciproque. Soucieux de préserver les liens du sang malgré la distance géographique, Lord Annandale donne de fréquentes

nouvelles de Hopetoun à son neveu (de l'état de santé des membres de sa famille ou des alliances matrimoniales)<sup>viii</sup> et enjoint à ce dernier d'en faire autant : "(I wish) your letters were fuller as well as more frequent, and that you gave us some account of the Places, Customs, people and Diversions, or that anything happens Remarkable..."<sup>ix</sup> Le carnet de Lord John Hope complète sa correspondance en ce qu'il rend compte du voyage de Lord John Hope de manière suivie. L'itinéraire de Lord Hope le mène au cœur de l'Europe occidentale, en Hollande, en Flandre, en France et en Italie, et le voyageur visite tour à tour les villes de Leyde, Utrecht, Anvers, Gand, Bruges, Cambrai, Bruxelles, Düsseldorf, Cologne, Maastricht, Liège, Nancy, Lunéville, Strasbourg, Paris, Lyon, Turin, Gênes, Venise et Florence. À l'inverse de son carnet,<sup>x</sup> les lettres destinées à son oncle témoignent plus rarement de son vécu. Cependant la cérémonie religieuse du mariage de Marie Leczinska et de Louis XV à laquelle Lord Hope assiste à Strasbourg le 14 août 1725 fait l'objet d'un commentaire fourni destiné à son oncle : "The ceremony was not extraordinary magnificent but very good... Order kept in the Church... At Night the Town gave a very fine fire-Work which lasted above two Hours... The Queen Supp'd in Publick alone, the Duke D'Antin gave a splendid Ball that Night."<sup>xi</sup> Ces remarques ont sans doute été de nature à satisfaire l'immense curiosité de Lord Annandale.

Ayant lui-même effectué un *Grand Tour* quelques années auparavant, entre 1718 et 1720, Lord Annandale joue le rôle de conseiller auprès de son neveu et lui rappelle le rôle de l'étiquette et du paraître en société :

One advice I take the liberty to give you in passing, always to seek for the Best Company of the place where you are, and to make yourself agreeable to them, for it is by their conversation you can improve and Accomplish Yourself... Good cloathes and something of an Equipage with a handsome way of Living are really necessary in those days to Introduce one into Good Company.<sup>xii</sup>

Contrairement à de nombreux autres voyageurs, Lord Hope gère son argent avec tant de frugalité que son oncle lui rappelle sans cesse l'importance du costume en société. Ceci n'est cependant pas pour déplaire à Hopetoun. Lord Annandale met en garde son neveu contre la fréquentation des autres voyageurs britanniques auprès desquels il ne saurait s'enrichir que du vice et de la luxure et suggère de nouer connaissance avec "those that are distinguished by their Rank, Virtue and Politeness" avec lesquels il pourrait échanger quelques réflexions savantes au sujet de l'œuvre des peintres Raphaël, Bramante, Michel-Ange, Le Bernin ou Borromini.<sup>xiii</sup> À son départ de Rome, le jeune Hope est devenu un connaisseur et compte parmi ses connaissances tout ce que Rome a de gens cultivés, tels l'antiquaire Francesco De Ficoroni (1664-1747), auteur

de *La Vestigia e Rarita di Roma Antica* (1744), le chamberlain du Pape Clément XI, le caricaturiste, peintre d'histoire, connaisseur et marchand d'art, Pier Leone Ghezzi (1674-1755), et le célèbre collectionneur Cardinal Melchior de Polignac (1661-1741). S'il apprécie la richesse des villes italiennes de Sienne, de Naples et de Bologne, Lord Hope considère Rome où il visite les villas d'Hadrien et d'Este comme à nulle autre pareille en matière d'architecture, de sculpture et de peinture. À Venise, il participe en octobre 1726 au carnaval donné en l'honneur du cardinal Ottoboni (1667-1740), un mécène reconnu du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lord Annandale fait partager sa connaissance de l'Italie en informant son neveu des meilleurs itinéraires et en lui conseillant certaines auberges tout en confessant que les adresses de ces dernières ne peuvent plus lui être d'une quelconque utilité.<sup>xiv</sup> Alors que Lord Hope est encore en France en 1724, Lord Annandale lui recommande la visite de la cour fastueuse du duc de Lorraine à Lunéville après un séjour prolongé à Paris, haut lieu du raffinement français.<sup>xv</sup> Reconstitué au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par le duc de Lorraine Léopold (1679-1729) sur le modèle du château de Versailles, le château de Lunéville rassemble une cour fastueuse au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle où se pressent les plus grands philosophes des Lumières. Ce *Grand Tour* doit parvenir à faire de Lord Hope un homme du monde. Dès lors Lord Annandale veille à ce que son neveu soit reçu comme il se doit dans les cercles d'intellectuels raffinés.<sup>xvi</sup> Ainsi, afin d'introduire son neveu avec élégance auprès du comte Alvaratto et de la comtesse Borromeo à Milan, deux personnages que Lord Annandale a eu l'occasion de rencontrer auparavant, ce dernier prévoit en 1724 de confier à son neveu des ouvrages d'auteurs anglais à offrir à ses hôtes.<sup>xvii</sup> À la comtesse qui, selon Lord Annandale, apprécie la poésie, l'histoire et les mathématiques, il offre notamment *The Old and New Testament Connected in the History of the Jews and Neighbouring Nations* (1716) de l'orientaliste Humphrey Prideaux et les poèmes de John Dryden.<sup>xviii</sup> Pour son compte personnel Lord Annandale commande les œuvres d'Horace, de Grotius et une nouvelle édition de celles de Jean-Jacques Rousseau à Lord Hope. Cette correspondance traduit les objectifs éducatifs et culturels du *Grand Tour* et est à rapprocher des lettres de Lord Chesterfield à son fils naturel. Conçues comme un véritable traité d'éducation, ces lettres rédigées à partir de 1737 furent considérées comme le guide ultime du gentilhomme. Les carnets de voyage de Lord Hope et de Lord Annandale et la correspondance échangée entre les deux hommes au cours des années 1720 se révèlent d'une grande utilité aux membres de la famille Hope lorsqu'ils effectuent leur *Grand Tour* sur le continent, et notamment à Charles Hope-Weir (1710-1791), le frère cadet de Lord Hope, lorsqu'il effectue un second voyage en 1754, accompagné de l'architecte Robert Adam.<sup>xix</sup>

Cette correspondance favorise l'enrichissement intellectuel et culturel de Lord Hope et de Lord Annandale et la construction des collections d'art de *Hopetoun House* et de *Craigiehall*, la demeure de Lord Annandale à proximité d'Edimbourg. Lord Annandale tire profit du voyage de son neveu pour acquérir de nombreux produits et se forger une documentation fournie. Il insiste à plusieurs reprises auprès de Lord Hope pour obtenir la recette de préparation de l'huile d'amande douce dont l'apothicaire du pape récemment décédé semble l'un des seuls à détenir le secret.<sup>xx</sup> Il souhaite aussi du vin de Colmar qui, à l'en croire, figurerait parmi les vins du Rhin les meilleurs et les moins coûteux, mais aussi des semences appropriées à des terres peu fertiles, des peaux pour recouvrir les chevaux l'hiver et divers écrits dont la collection complète de la première décade de Tite-Live.<sup>xxi</sup> Lord Annandale fait mention d'un catalogue de vente aux enchères d'ouvrages envoyé par son neveu mais regrette de n'avoir pu enchérir faute de l'avoir reçu assez tôt. Lord Annandale s'intéresse aussi à l'architecture et aux arts décoratifs. Il recommande à son neveu de comprendre et d'apprécier les constructions des maîtres de l'antiquité et de l'époque moderne. Il invite Lord Hope à prêter attention à la décoration intérieure des demeures et des châteaux hollandais et français : “take particular notice of the French way of Furnishing Rooms, Especially with double Doors, and window and door curtains, and finishing them with Looking-Glass Marble, Painting and Gilded Stucco ; and their way of Gilding and painting Wainscotting... take a plan of everything that pleases you...”<sup>xxii</sup> Lord Annandale exige de John Hope qu'il lui envoie des plans et des esquisses de la *Villa Albergati*,<sup>xxiii</sup> près de Bologne, des jardins de *La Veneria*, près de Turin, et des dessins de divers éléments décoratifs tels que le stuc et la scagliole,<sup>xxiv</sup> de plus en plus recherchés en Angleterre. À diverses reprises Lord Annandale se plaint de n'être jamais parvenu à acheter les plans du palais *Albergati* auprès des différents marchands de la ville de Bologne peu enclins à les lui céder.<sup>xxv</sup> À charge donc pour Lord Hope de les obtenir, ce qu'il parvient à faire à Venise en 1726.<sup>xxvi</sup> Alors que le style palladien épuré de Lord Burlington se développe à Londres, Lord Annandale semble indifférent aux modes architecturales de la capitale anglaise. Il s'intéresse au contraire au palais *Albergati*, cet édifice d'architecture baroque construit pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (1659-1694) et visité par de nombreuses personnalités liées aux mondes de la politique et de la culture en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>xxvii</sup> Il affectionne l'architecte italien Filippo Juvara (1676-1736), un apôtre du style baroque italien, qui reconstruit alors la ville de Turin sous l'égide de Victor-Amédée II de Savoie (1666-1732).<sup>xxviii</sup> Dans sa correspondance, Lord John Hope mentionne plusieurs fois le nom de cet architecte qu'il appelle “Don Filippo” et Lord Annandale lui décrit la somptuosité des églises et des palais turinois construits par lui.<sup>xxix</sup> Architecte souvent négligé par les esthètes du nord de l'Europe, il est assez étonnant de le voir tant admiré par Lord

Annandale qui souhaite se tenir informé de l'architecture, de la décoration intérieure et des jardins du relais de chasse royal de *La Veneria*. Dans son carnet, Lord Hope donne une description des étables et des serres.<sup>xxx</sup> À son oncle John Hope envoie aussi des informations concernant une autre œuvre majeure de Juvara, la basilique de Superga, construite entre 1715 et 1731 sur une colline à une vingtaine de kilomètres de Turin. La forme circulaire de cette église lui rappelle celle des Invalides à Paris. En commandant à Lord Hope autant de dessins et de croquis de Juvara, Lord Annandale prend un plaisir évident à façonner le goût de son neveu.

La curiosité et la soif de savoir dont fait preuve Lord Annandale semblent tout autant destinées à satisfaire un besoin personnel de connaissances<sup>xxxii</sup> qu'à offrir une documentation originale à son beau-frère, le premier comte de Hopetoun. Le projet de reconstruction de la demeure de Hopetoun entre les mains de l'architecte écossais William Adam (1689-1748) en est alors à ses débuts. Le premier contrat de William Adam avec Lord Hope date du 17 janvier 1721 et au cours des années 1720 William Adam commence à modifier l'architecture de la demeure construite à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par l'architecte écossais Sir William Bruce (c.1630-1710). Il opère des changements à la façade principale de Hopetoun et aux corridors à colonnades reliant le corps de logis principal aux pavillons latéraux.<sup>xxxiii</sup> À Venise, Padoue et Vicence, ville natale d'Andrea Palladio, Lord Hope souligne le talent de cet architecte et pense sans doute à l'inspiration palladienne que prend alors Hopetoun. Les documents rassemblés en Italie par Lord John Hope sont susceptibles de nourrir le projet de reconstruction de Hopetoun d'autant plus que ce dernier fait l'objet d'une véritable concertation entre l'architecte et son client. William Adam, qui n'a alors construit qu'une seule grande demeure, *Floors Castle*, est relativement peu expérimenté par rapport au premier comte,<sup>xxxiii</sup> représenté dans un portrait de David Allan dans la posture d'un véritable gentilhomme architecte. Charles Hope y est figuré à sa table de travail sur laquelle sont disposés les plans de la nouvelle façade de Hopetoun et différents documents parmi lesquels les ouvrages de Palladio et de Vitruve. Ce tableau met bien en lumière la majesté de cet éminent aristocrate et son rôle prépondérant dans la construction de Hopetoun.<sup>xxxiv</sup> Cette hypothèse semble confirmée par la correspondance de 1726 entre Lord Annandale et Lord Hope : "I was talking lately to your Papa here and he seemed almost persuaded to lay out five hundred pounds upon pictures. And also to buy marbles for his chimneys and ornamenting the Great Apartment."<sup>xxxv</sup> Dans cette même lettre, Lord Annandale fait part du souhait de son beau-frère que son fils, Lord Hope, visite des mines en Allemagne et en Hongrie, sans doute dans le but de s'inspirer ensuite des techniques du continent. Si ces visites n'ont pas lieu car elles auraient nécessité l'extension du *Grand Tour* de John Hope, elles démontrent l'ouverture et la curiosité des élites écossaises. Le *Grand Tour* ne sert pas seulement à son protagoniste, il est utile à toute une

famille dans ses choix de mise en valeur productive et esthétique des domaines. Si certains éléments architecturaux du dessin de William Adam pour Hopetoun semblent influencés par l'architecture baroque, peu d'éléments permettent de déterminer avec certitude que les dessins rassemblés par Lord Hope à Turin en soient la source unique ou principale d'inspiration. Cependant, au lieu de se conformer au style palladien de Colen Campbell, le premier comte de Hopetoun et William Adam intègrent des éléments de style baroque, comme les pilastres majestueux de style corinthien rythmant la façade de Hopetoun.<sup>xxxvi</sup> Pensant à la décoration intérieure des nouvelles ailes de Hopetoun, Lord Annandale incite son neveu à réaliser des esquisses de divers motifs décoratifs pour des entrées, des cheminées ou des portes.

Dans sa correspondance, Lord Annandale s'entretient avec son neveu des objets d'art pouvant compléter sa collection commencée dès son premier voyage sur le continent en 1713. Lord Annandale met en garde son neveu contre les nombreuses tentations d'achats mais lui confie le soin de quelques acquisitions à Rome.<sup>xxxvii</sup> Ces achats sont assez importants puisque jusqu'à trois caisses sont nécessaires pour acheminer les toiles par bateau jusqu'en Écosse en 1726 : "packing up and sending away my things, which are mostly of more bulk than worth so consequently very troublesome."<sup>xxxviii</sup> Lord Annandale est à la fois animé par cette frénésie d'acquisitions propre au collectionneur et par cette nécessaire modération :

It may be very well worth while to endeavour to understand Painting and Sculpture, so far as to be able to Judge a Picture, Statue, or Engraven Stone when you see it, but I advise you to Steer clear of purchaseing, for there's no end of the expence, and the humour grows upon a man like a disease.<sup>xxxix</sup>

Selon Lord Annandale, la collection de médailles constituerait un passe-temps "a pretty amusement" moins dangereux que la collection de peintures.<sup>xl</sup> Pourtant il met en garde son neveu contre le coût parfois excessif des médailles et l'existence de nombreuses contrefaçons.<sup>xli</sup> Lord Hope choisit des sculptures en marbre et des tableaux pour son oncle, tous de style baroque, parmi lesquels des toiles de Giovanni Battista Benaschi (1636-1688), de Giaquinto Brandi (1621-1691) et de Giovanni Francesco Romanelli (1610-1662).<sup>xlii</sup> Certains de ces objets trouvent effectivement leur place dans la collection d'Annandale. Au sein de la correspondance de Lord Hope avec le marquis figurent plusieurs lettres de William Robertson, l'homme de confiance de Lord Annandale, qui font état de plusieurs livraisons de tableaux à Craigiehall pendant la durée du *Grand Tour* de Lord Hope.<sup>xliii</sup> Dans l'inventaire du 20 janvier 1735, le cabinet du marquis à Craigiehall<sup>xliv</sup> évalué à un montant total de 100 livres sterling, 14 shillings et 6 pence comporte : "Above the Door a Cartoon Maner of Giacinto Brandi" d'une valeur de 15 shillings.<sup>xlv</sup> Certaines

peintures semblent particulièrement précieuses comme “Our Saviour in the Garden painted on Amethyst and Sett round with Lapiz Lazuli and Jasper” estimée à 6 livres sterling et 6 shillings. Une marine de Van der Veld et un croquis du Tintoret figurent aussi dans cet inventaire. Bien qu’aucune mention de médailles dans le cabinet ne soit faite, Lord Annandale en possède une belle collection enrichie par les achats successifs de Lord Hope. Dans une lettre adressée à Sir John Clerk of Penicuik, le marquis d’Annandale invite ce connaisseur écossais à venir observer le cabinet de médailles dont il est si fier.<sup>xlvi</sup> En Italie, Lord Hope est chargé d’une négociation difficile avec le sculpteur baroque Agostino Cornacchini (1686-1754). Lord Annandale souhaite obtenir la restitution de plusieurs marbres laissés en dépôt à l’artiste lors de son séjour à Rome en 1718 mais son neveu se heurte lui aussi à la ruse des Italiens.<sup>xlvii</sup>

Héritier d’un vaste domaine, Lord Hope rend compte des techniques de mise en valeur agricole et industrielle à son oncle. Ainsi, dans la région fertile de Parme il note la présence de vastes champs et pâturages enclos et bordés de ruisseaux. Sur l’île de Murano, fin septembre 1726, il découvre les célèbres verreries dont l’existence remonte au XIV<sup>e</sup> siècle et observe avec fascination la fabrication du verre par soufflage. Il remarque avec surprise la reconnaissance sociale dont bénéficient les puissantes familles d’industriels verriers. Ses connaissances sont mises en pratique à Hopetoun dont Lord Hope hérite en 1742 et où il poursuit les transformations de la demeure et du parc.<sup>xlviii</sup> La carte du comté de Linlithgow réalisée par le général William Roy au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle fait apparaître nettement la présence d’un jardin à la française au sein d’un domaine clos à l’extérieur duquel un système d’exploitation agricole archaïque perdure. L’inspiration française, hollandaise<sup>xlix</sup> et italienne dont Lord Hope fait part dès les années 1720 dans cette correspondance se manifeste dans l’architecture et la décoration intérieure de Hopetoun au XVIII<sup>e</sup> siècle. John Hope, second comte de Hopetoun, charge Robert Adam de plusieurs commissions en Italie et semble apprécier le talent de négociateur de l’architecte à qui il confie le soin d’acquérir, dans les années 1750, des œuvres d’art de qualité à des prix intéressants. Le choix que rencontre Robert Adam semble restreint du fait du budget limité du comte et de son propre goût.<sup>1</sup> L’inventaire de Hopetoun élaboré vers 1756 compte trente et une huiles sur toile en majorité italiennes et dans le seul salon rouge quatre Imperiali,<sup>li</sup> quatre Amorusi, un portrait du pape Paul III attribué au Titien, et une ruine de Salvator Rosa.<sup>lii</sup> La collection de Hopetoun complétée par celle de Lord Annandale témoigne de la volonté d’émulation présente chez de nombreux aristocrates écossais désireux d’imiter le goût et les modes du continent dans leurs demeures en Écosse.

À partir de 1728 la nature et le ton de la correspondance changent. Lord Hope est alors de retour à Hopetoun et Lord Annandale se trouve de nouveau en Italie. La correspondance fait état des nombreuses dettes du marquis qui constituent une menace pour la sauvegarde de ses terres et à l'enthousiasme du collectionneur succèdent peu à peu les contrariétés liées aux ennuis financiers. Lord Annandale poursuit pourtant ses achats et se plaint de ce que son intermédiaire, Mr. Robertson, ait négligemment payé des droits de douane trop élevés pour l'expédition de ses tableaux pour Craigiehall.<sup>liii</sup> Il se préoccupe ainsi de la façon dont doivent être accrochés les tableaux dans cette demeure.<sup>liv</sup> À en croire la correspondance de la famille Hope, il semblerait que son domaine soit sacrifié à sa passion pour les objets d'art italiens mais Lord Annandale ne répond pas directement aux inquiétudes de son neveu. Il préfère faire état de ses nouveaux achats, comme pour des étoffes de velours pour l'habillement (probablement de sa sœur) et la décoration de Hopetoun (tentures).<sup>lv</sup> Animé d'une curiosité insatiable, il décrit à son neveu ses excursions en chaise à porteur et ses visites des villas italiennes : "which are such indeed as I had no notion were in this country, both for the planting waters and laying out of the ground, they might make a good figure about any of the first towns in Europe."<sup>lvi</sup>

En l'absence du marquis qui feint, dans un premier temps, de nier la réalité de sa situation financière,<sup>lvii</sup> les terres et les avoirs de Lord Annandale sont gérés par plusieurs de ses proches. Devant l'accroissement des dettes qui s'additionnent à des souffrances corporelles récurrentes,<sup>lviii</sup> Lord Annandale envisage la location de Craigiehall pour une somme de cent livres sterling par an et donne des instructions à Lord John Hope pour faire mettre à l'abri ses collections dans cette perspective.<sup>lix</sup> Il aspire alors à davantage de quiétude et envisage la vente de son domaine de Craigiehall. Il pourrait ainsi profiter d'une rente annuelle confortable, "(and of) the earnest desire of enjoying a little ease, plenty & quiet for what is to come."<sup>lx</sup> Lord Annandale demande à son neveu de relayer sa proposition de vente auprès de ses parents mais ces derniers refusent que le domaine de Lord Annandale soit mis en vente. Lord Annandale donne son accord en 1729 pour que Craigiehall soit louée à Lord et Lady Napier, un couple qu'il considère comme charmant.<sup>lxi</sup> Il se résout à réduire son train de vie en Italie mais insiste auprès des gestionnaires de ses terres, parmi lesquels figurent Lord Hope et Lord Deskford, pour qu'ils veillent à ce que ses fermages soient payés sans retard et que ses forêts ne soient plus sujettes au braconnage sauvage.<sup>lxii</sup> S'il est reconnaissant envers son oncle pour tout ce qu'il a fait pour lui, Lord Hope supplie ce dernier de rentrer de Naples au plus vite afin qu'il mette un terme à la confusion dont souffre son domaine et libère ses amis d'une responsabilité pour laquelle ils ne se sentent pas à la hauteur, faute de bien connaître les affaires du marquis.<sup>lxiii</sup>

À la fin de sa vie, Lord Annandale se plaint de la suffisance des Italiens, en particulier celle du caricaturiste Ghezzi, et de leur promptitude à voler les Britanniques.<sup>lxiv</sup> Le premier comte de Hopetoun regrette ce sentiment nouveau éprouvé par Lord Annandale à l'égard de l'Italie et justifie l'assurance de certains Italiens :

Im sorry you have so little pleasure at Rome, I can easily believe it is much changed to the worse since you knew it first which I reckon is intirely owing to the British, especially with relation to the Virtuosi, against whom your complaints are certainly very past. I am sorry Ghezzi & you do not hit it better... I always thought a little vanity excusable in a virtuoso.<sup>lxv</sup>

Lord Annandale en vient à des poursuites judiciaires contre le sculpteur Agostino Cornacchini à Rome<sup>lxvi</sup> et est aussi déçu par les copies des bustes de la collection du cardinal Albani qu'il a commandées. Elles sont de médiocre qualité par rapport aux œuvres originales car l'artisan aurait gardé les premiers tirages.

Cette correspondance des années 1720 témoigne de l'influence d'un connaisseur remarquable, le marquis d'Annandale, sur Lord Hope et sa famille. Le frère de Lord Hope, Charles Hope-Weir, qui hérite en 1741 de la demeure de Craighall, est aussi formé par son oncle dès son plus jeune âge et c'est avec Robert Adam, l'architecte de Hopetoun dans les années 1750, qu'il retourne en Italie en 1754. Cette correspondance traduit la proximité des élites écossaises avec le continent et le rôle essentiel de celui-ci dans la création artistique et architecturale en Écosse. L'admiration presque sans faille que le marquis d'Annandale éprouve pour le continent qu'il avait découvert lors de son propre *Grand Tour* déteint sur ses neveux et sur la décoration et les collections de Hopetoun. Ses lettres prouvent que les aristocrates écossais ont alors l'opportunité de vendre ou d'offrir des objets d'art en Écosse permettant ainsi de compléter les collections de leurs amis ou des membres de leur famille. La France, l'Italie et la Hollande forment les étapes essentielles du *Grand Tour* des voyageurs écossais qui démontrent par leur correspondance la participation de l'Écosse au rayonnement artistique de l'Europe.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

- Manuscrits

*National Archives of Scotland* : GD1/510/72, GD18/4750, GD18/4761, GD18/4762, GD18/4763, GD18/4764, GD18/4766, GD18/4773, GD18/5336, RH15/9/31, SIG/1/82/32

*National Register of Archives of Scotland* : NRAS888 Hopetoun MSS 576, 577, 578, 579, 1525

- Sources publiées

Adam, Robert. *The Works in Architecture*. 2 vols. 1773. New York : Dover Publications ; London : Constable, 1980

Fraser, Sir William. *The Annandale Family Book of the Johnstones, Earls and Marquises of Annandale*. 2 vols. Edinburgh : n.p., 1894

Gray, John M., ed. *Memoirs of the Life of Sir John Clerk of Penicuik, Baronet, Baron of the Exchequer, Extracted by Himself from His Own Journals, 1676-1755*. Vol. 13. Edinburgh : Scottish History Society Publications, 1892

Hope, Lord John. *The Diaries & Travels of Lord John Hope 1722-1727*. Hopetoun Research Group Studies Ser. 1. Edinburgh : University of Edinburgh, 1988

### Sources secondaires

- Articles

Rowan, Alistair. "The Building of Hopetoun." *Architectural History* 27 (1984) : 183-209

- Ouvrages

Boscarino, Salvatore. *Juvarra Architetto*. Roma : Officina, 1973

Cokayne, G. E. *The Complete Peerage of England, Scotland, Ireland, Great Britain and the United Kingdom, Extant, Extinct or Dormant*. Eds. V. Gibbs & H. A. Doubleday. Vol. 6. London : St. Catherine Press, 1926

Douglas, Robert, Sir. *The Scots Peerage*. Vol. 1 & 4. Edinburgh : D. Douglas, 1907

Fleming, John. *Robert Adam and His Circle in Edinburgh and in Rome*. London : John Murray, 1962

Ingamells, John. *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1702-1800*. New Haven and London : Yale UP, 1997

Matthew, H. C. G. and Brian Harrison, eds. *Oxford Dictionary of National Biography*. Vol. 28. Oxford : Oxford UP, 2004

---

<sup>i</sup> Sir Robert Douglas, *The Peerage of Scotland* (Edinburgh : Printed for John Donaldson, 1768) 25-29.

<sup>ii</sup> John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1702-1800* (New Haven and London : Yale UP, 1997) 20-21.

<sup>iii</sup> "I'm afraid I shall be heartily tired of this place before the summer months are over.... there is a great change upon them [the Italians], they are increased to a superlative degree in all Vices and Villanies and are diminished almost to nothing in all that is verteous, useful, and agreeable in life.... there is no trading with Tradesmen, Merchants, Bankers, or Virtuosi...." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Rome le 24 juin 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>iv</sup> La branche écossaise de la famille Hope s'établit au XVI<sup>e</sup> siècle près de Linlithgow. La famille n'est anoblie qu'en 1703 lorsque Charles Hope devient comte de Hopetoun. À l'instar de ses amis anglophiles, le duc d'Argyll, le marquis de Tweeddale et Sir John Clerk, le premier comte de Hopetoun soutient l'Union. Après 1707, il occupe notamment les fonctions de *Lord of Police*, de *Lord Lieutenant of Linlithgowshire* et de *Lord High Commissioner to the General*

---

*Assembly of the Church of Scotland*. Il siège au parlement britannique où il est élu en 1722, 1727, 1734 et 1741. Il devient chevalier de l'ordre du chardon en 1738.

<sup>v</sup> Lorsque la comtesse de Hopetoun souhaite abrégier le voyage de son fils pour pouvoir se décharger de la gestion du domaine auprès de lui, Lord Annandale prend la défense des intérêts de Lord Hope. Il fait alors état de la conversation qu'il a eue avec la comtesse sur ce sujet : "She said she had been told that two years was enough, which she reckons will be out next summer, and that you wou'd be in such a method that you could afterwards read the law where you pleas'd, if you were fond of it." Lord Annandale lui objecte que : "three years was little enough for your Tour ; and that no body ever pretended to run over the ground in less than two. But this Doctrine did not please her, for she answer'd only by way of reproach, that I had set a bad example, and that she suppos'd I thought seven years little enough. In short let me know freely your mind, and be assured I shall do my utmost to prevail with them to agree to what you desire." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 janvier 1725. Lord Annandale parvient à ce que le *Grand Tour* de Lord Hope soit prolongé : "They (your parents) have prolong'd the time till September come a year, but seem at present to be positive it should be no longer..." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 9 février 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>vi</sup> Lord Annandale prépare sa succession en 1726 et désigne sa sœur Lady Hope comme bénéficiaire de ses titres et de ses terres (NAS SIG/1/82/32). Cependant à son décès, Lady Hope hérite des terres d'Annandale en Écosse et de la collection d'art du marquis à l'exclusion de ses titres de noblesse qui reviennent au demi-frère de Lord Annandale, George Vanden Bemppe Johnstone (1720-1792). Ce dernier devient le quatrième comte d'Annandale et de Hartfell et le troisième marquis d'Annandale, à l'âge de seulement dix ans. La succession du second marquis est contestée à son décès et fait l'objet d'un âpre litige opposant les ayants droit et notamment Lord John Hope au nouveau marquis d'Annandale. À la suite du décès de son frère cadet John en 1742 dont il est très affecté, le troisième marquis d'Annandale, de tempérament instable, sombre dans la folie et est déclaré incapable de pouvoir subvenir seul à la gestion de ses affaires en 1748. John Hope, second comte de Hopetoun, est chargé de sa tutelle et de la gestion du domaine d'Annandale dans le Dumfriesshire. En 1792, James Hope (1741-1816), troisième comte de Hopetoun, hérite des terres d'Annandale et des titres de son grand-oncle.

<sup>vii</sup> Lettre de Lord Annandale, Craigiehall, le 20 janvier 1726, à Lord Hope, au Caffé François sur la Place d'Espagne, à Rome. Lord Annandale exprime souvent les griefs du comte et de la comtesse de Hopetoun : "They (your parents) were complaining much that they had not heard from you for three months before your last letters, and were beginning to be anxious least some bad accident had happened." Il ajoute dans le postscriptum de cette lettre : "your friend wishes your letters were fuller as well as more frequent, and that you gave us some account of the Places, Customs, people and Diversions, or that anything happens Remarkable..." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 9 février 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>viii</sup> "I suppose you well know that we buried your Poor Uncle Sr Wm. Hope Eight Days ago in the Cannongate Church. Duke Hamilton they say leaves this soon to goe abroad. Lord Rosberry's eldest sister either is, or will be married this week to Sir Archibald Primrose." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 octobre 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>ix</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 9 février 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>x</sup> Au gré de ses visites, Lord John Hope recommande une auberge du centre-ville tenue par un compatriote et idéalement placée ou commente des sujets aussi divers que le climat, la nourriture, les domestiques, les moyens de transport ou le taux de change des monnaies.

<sup>xi</sup> Lettre de Lord Hope à Lord Annandale, Strasbourg le 14 août 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576. Quelques semaines plus tard, en septembre 1725, Lord Hope se rend à la fête de mariage donnée à Fontainebleau.

<sup>xii</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 10 mars 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xiii</sup> Lettre de Lord Annandale, Craigiehall, le 20 janvier 1726, à Lord Hope, au Caffé François sur la Place d'Espagne, à Rome. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xiv</sup> Tandis qu'il décrit à son neveu un bon itinéraire, Lord Annandale lui propose aussi des "notes of the best Inns, Tradesmen, Merchants, & Servants & Language-Masters &c in the different Towns, but those things alter so much every 2 or 3 years that they can be of no use to you." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 octobre 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xv</sup> "I was the other day with your friends at Hopetoun house, where we had a good dale of conversation about you, and the place where it would be most proper for you to follow your exercises, I recommended Luneville, because you seemed to be inclined for it, and because I am realy persuaded that it or Paris or Turin are the best, and do not much like either Angiers or Geneva. I do not know Lunenville, having only passed through it, but by all I have heard, you may have there ane Intimat acquaintance and familiar conversation with the Duke of Lorrain His family and Court, which is no small advantage and is not to be easily obtained att any of the other two courts mentioned. For even att Turin the king's age makes the court more stiff and formal and much less diverting than heretofore." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 10 mars 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576. Lord Hope admire le mobilier de l'hôtel particulier du duc d'Antin à Paris, du palais du Luxembourg et le château de Saint-Cloud du duc d'Orléans.

---

<sup>xvi</sup> “To the Countess Boromeo in Millan I promis’d some English-Books, and shou’d be glad to know how to send them ; she deals much in English poetry and History and is not a bad mathematician. Newton is much her favourit, and now that he is very old, I believe she will be glad to have him explain’d by you.” Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 janvier 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xvii</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope du 15 octobre 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xviii</sup> Lettre de Lord Annandale, Craigiehall, le 20 janvier 1726, à Lord Hope, au Caffé François sur la Place d’Espagne, à Rome. Si Lord John Hope a pu s’acquitter de sa mission auprès de la comtesse Borromeo, assurant “She was very sensible to your kindness,” il regrette de n’avoir pu offrir au comte Alvaratto, décédé, les ouvrages qu’il avait rassemblé pour lui. Lettre de Lord John Hope à Lord Annandale, Venise le 2 octobre 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xix</sup> Charles Hope-Weir se rend pour la première fois sur le continent en 1727, peu après le retour de Lord John Hope en Écosse, et son *Grand Tour* s’effectue comme celui de son frère sous l’égide de William Dundas (1677-1756). Satisfait du *Grand Tour* accompli par son fils aîné et en gage de reconnaissance, le premier comte de Hopetoun décide du versement d’une rente annuelle *ad vitam eternam* de 30 livres à William Dundas. C’est à la demande de John Hope que Robert Adam accompagne Charles Hope-Weir pour un nouveau *Grand Tour* en 1754. Ce dernier rend visite à son fils, William Hope-Weir (1736-1811), qu’il retrouve à Pise en janvier 1755.

<sup>xx</sup> “as supplied by the late Pope’s Apothecary that kept shop by the Fontana de Trevi.” Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 janvier 1725. Lord Annandale s’enquiert à nouveau de l’avancée des recherches de Lord Hope dans une lettre du 2 octobre 1725. C’est finalement à Rome que Lord Hope parvient à trouver cette recette. Lettre de Lord Hope à Lord Annandale du 2 septembre 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxi</sup> “I have the first Decad of Livy of Campanus’s Edition at Rome, by Udalricus Gallus very fair ; if you could get the rest to compleat it you would oblige me much.” Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Edimbourg le 26 novembre 1723. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxii</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 janvier 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxiii</sup> “There are several little things I want from Italy, but particularly a Plan of the Villa Albergatti, about 5 or 6 miles from Bologne, one of the garden of La Veneria near Turin ; the chimney’s of the same house, the Finishing of the Galary & other rooms, particularly the windows and doors within, and the Pedestals for the Boustos ; and as many of the designs of Don Philippo the King of Sardinia’s Architect as can possibly be got.” Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 15 janvier 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxiv</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 2 avril 1726. NRAS888 Hopetoun MS 579. La scagliole, de l’italien *scaglia*, est une technique de production d’œuvres en stuc imitant le marbre. Elle est à la mode en Europe et en Angleterre où elle est utilisée en parements architecturaux et décoratifs.

<sup>xxv</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope du 2 octobre 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxvi</sup> “I got as much of the Villa Albergatti as I hope will satisfy your curiosity, which is the plan and section of the great hall, with the out walls of the house, this I thought sufficient for the apartments certainly might be lay’d out much better than they are.” Lettre de Lord Hope à Lord Annandale, Venise le 2 octobre 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxvii</sup> L’austérité de sa façade contraste avec l’élégance baroque de son intérieur. Les plafonds à voûte sont couverts de fresques à thème mythologique.

<sup>xxviii</sup> Victor-Amédée II est prince de Piémont et duc de Savoie de 1675 à 1730, roi de Sicile de 1713 à 1720, puis roi de Sardaigne de 1720 à 1730.

<sup>xxix</sup> Salvatore Boscarino, *Juvarra Architetto* (Roma : Officina, 1973).

<sup>xxx</sup> À la date du 8 Novembre 1725, Lord Hope écrit : “The Gardens are of a very great Extent... But very little Parterre, and ye Water Works are not yet finish’d. It is almost laid out in Wilderness... the Hedges are most partly pretty high and tall trees at certain Distances growing out of them, and nothing between but grass. The Hedges are kept low, not three foot at most. This has an extraordinary good Effect. They were making a Labyrinth, which when grown up, will be very perplexing.” NRAS888 Hopetoun.

<sup>xxxi</sup> Au cours des années 1730, Lord Annandale consulte William Adam pour opérer des travaux à Craigiehall mais ces projets ne voient pas le jour.

<sup>xxxii</sup> Le plan du rez-de-chaussée et l’élévation de Hopetoun de Sir William Bruce sont reproduits dans l’ouvrage de Colen Campbell, *Vitruvius Britannicus*, vol. 2 (1717) planches 75-77. Ceux de William Adam apparaissent dans *Vitruvius Scoticus* (1812) planches 14-19. L’originalité de William Adam tient au fait d’allonger la façade principale pour pouvoir loger, dans une structure déjà existante, un appartement de réception grandiose. Tandis que dans le plan de Sir William Bruce les corridors de Hopetoun sont convexes, William Adam se conforme à la stricte orthodoxie palladienne en adoptant des corridors de forme concave vers 1720.

<sup>xxxiii</sup> Charles Hope s’est en effet rendu en France et en Italie où il a acquis des dessins d’architecture. Il réfléchit à la reconstruction de Hopetoun dès 1715 lorsque la rébellion jacobite interrompt temporairement ses projets. Son nom figure en outre dans la liste des souscripteurs du premier volume de *Vitruvius Britannicus* (1715).

<sup>xxxiv</sup> Ce tableau est commandé à David Allan par le troisième comte de Hopetoun, petit-fils de Charles Hope.

---

<sup>xxxv</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 2 avril 1726. NRAS888 Hopetoun MS 579. La construction d'un grand appartement ici envisagée ne voit le jour qu'en 1767. John Hope est alors devenu second comte de Hopetoun et les architectes John et Robert Adam terminent la construction de la demeure.

<sup>xxxvi</sup> Façade de Hopetoun côté cour (est), c. 1735. William Adam, *Vitruvius Scoticus* (1812 ; Edinburgh : P. Harris, 1980) planche 17.

<sup>xxxvii</sup> "I return you a thousand thanks, for the obliging manner in which you undertake my little commissions..." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 10 mars 1724. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxxviii</sup> Lettre de Lord Hope, Rome le 2 septembre 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xxxix</sup> Lettre de Lord Annandale du 2 octobre 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xl</sup> Lettre de Lord Annandale du 2 octobre 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xli</sup> "they are of the dearest kind, and that unless one have very good skill, they are lyable to gross impositions, as my friend Ficoroni very well knows, so that I believe its best to let them alone, unless they fall in your way accidentally at a low price, and you'r certainly in the right, that they may be got in Lorrain, or anywhere else easier than in Italy, especially at Rome." Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 12 février 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xlii</sup> "... broad original of Benaschi (pupil of Hiacinto Brandi), 2 heads of old men by the same, a Diana half figure copied from Guercino by Romanelli. These 3 cost 22 Crowns. Leave the box closed 24 h... There are 3 boxes of marbles, they come in all to about 50 Crowns." Lettre de Lord Hope, Rome le 2 septembre 1726.

<sup>xliiii</sup> Lettre de William Robertson à Lord Annandale, Edimbourg 1726 (mois illisible). NRAS888 Hopetoun MS 577.

<sup>xliiv</sup> La comtesse de Hopetoun, sœur du marquis, et son fils Charles Hope-Weir ordonnent que soient placés sous scellés les documents privés et les objets du défunt Lord Annandale à Craigiehall afin de pouvoir en effectuer l'inventaire. "Act and warrant for inventaring and appretiating the goods of the late marquis of Annandale. 18 January, 1735." NAS GD1/510/72.

<sup>xlv</sup> "List of things in the late Marquess of Anandale's Closett as appretiate by Andrew Hay and John Alexander. 20 January 1735." NAS RH15/9/31.

<sup>xlvi</sup> "I have now got a cabinet for my meddals, and am about ranging them in it. I should be rejoiced to have the pleasure of your good company here, if it wou'd be any amusement to you to see them, I'm sure no body could assist me better to place them right." Lettre de Lord Annandale à Sir John Clerk, le 15 janvier 1724. GD18/5336/2. Le fait que le marquis presse son neveu d'acquérir les nouveaux volumes de l'ouvrage de Pedrusi sur la collection de médailles du duc de Parme prouve que Lord Annandale entend mesurer sa collection à l'une des plus raffinées. Lettre de Lord Annandale du 2 octobre 1725. NRAS888 Hopetoun MS 576. La collection de Lord Annandale semble conséquente en 1726 car il se refuse alors à répertorier l'ensemble des médailles en sa possession, ce qui permettrait pourtant à Lord Hope d'éviter de faire l'acquisition de doublons. Cette entreprise se révélerait trop longue et le catalogue raisonné de la collection serait trop coûteux à expédier à Lord Hope. Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Craigiehall le 12 février 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xlvii</sup> "You see this rogue has kept them 6 years and sets an exorbitant ridiculous price upon them." Lettre de Lord Annandale du 2 octobre 1725. Bien que Lord Hope négocie avec le sculpteur, il perd tout espoir d'un règlement amiable de ce différend en 1726. Lettre de Lord Hope, Rome le 24 juillet 1726. NRAS888 Hopetoun MS 576.

<sup>xlviii</sup> S'il est peu probable que John Hope effectue un nouveau voyage en Italie après son *Grand Tour*, il est toutefois possible qu'il y soit retourné en 1737-1738 car George Sinclair rencontre un certain Lord Hope à Rome en décembre 1737. "Travel Journals of George Sinclair of Ulbster," 1737-1738. NLS, Sinclair of Ulbster MS 2143-5.

<sup>xlix</sup> Comme la plupart des voyageurs écossais, Lord Hope visite les constructions des architectes hollandais Jacob Van Campen et Philips Vingboons et William Adam partage avec ces architectes le goût de nombreux éléments décoratifs tels les festons et les cannelures.

<sup>i</sup> "You cannot imagine how puzzled I am to find a picture for my lord Hopetoun... the price he allows is not Sufficient for a Tip Top and a Second rate with those Qualifications he wants... is the Divill of all to find... some Pictures... having Naked figures in them will not answer and his Lordship may well know without Nakedness no pictures can well be found. Italian painters are given to Nakedness..." Lettre de Robert Adam à sa mère datée du 21 août 1756. NAS GD18/4814.

<sup>ii</sup> Francesco Fernandi, dit "Imperiali" (1679-1740), doit son nom à son célèbre mécène, le cardinal Giuseppe Renato Imperiali (1651-1737), un sympathisant à la cause jacobite et protecteur des Écossais à Rome.

<sup>iii</sup> NRAS888 Hopetoun MSS Bundle 1525.

<sup>iiii</sup> Lettre de Lord Annandale à son neveu Lord Hope, Pistora le 3 novembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lv</sup> "The pictures from Holland should be hung up in the vestibule, & the rooms above ; I know no better way of preserving them, than by hanging them up out of the way upon the walls" Lettre de Lord Annandale à Hope, Rome le 16 juillet 1729.

<sup>lv</sup> "I brought away from Genoa a glorious box of velvets which cost me all the gold I had brought out of France, let me know whether she (Lady Henrietta Johnstone ?) likes the scarlet black, Crimson, or Cinnamon colour Tigré, in a new manner that has never been worn, best, but I wish they be not all capot before they can reach west Lothian, as

---

for a bed and hangings, if there had been fund sufficient for such a bold stroke charity would have begun at home, for I have not one in the world to my self...” Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Lucques le 10 Septembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lvi</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Lucques le 10 Septembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lvii</sup> William Robertson adresse plusieurs lettres de mise en garde à Lord Annandale reprochant à son maître de nier l'existence de ses dettes. Lettre de William Robertson du 30 Septembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lviii</sup> Comme remède à la maladie (Lord Annandale se plaint de rhumatismes), Lord Hope lui conseille de boire du vin plutôt que de l'eau et cite en référence Herman Boerhaave (1668-1738), un professeur de médecine renommé. Lettre de Lord Hope à Lord Annandale du 4 octobre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lix</sup> “as for the marbles & pictures, there are wardrobes in the north wing, where the best and smalest of them might be put as for the others, there could be no great danger... As for the other things I sent from Holland with the pictures... and that of the liberary, where in a corner by themselves the books may be laid... bind those that want it, and make a little separat catalogue of them by Rudiman which may be done as soon as he pleases. In case of the house being lett.” Lettre de Lord Annandale à son neveu Lord Hope, Pistora le 3 novembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lx</sup> Lettre de Lord Annandale à son neveu Lord Hope, Pistora le 3 novembre 1728. NRAS888 Hopetoun MS 578.

<sup>lxi</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Hope, Rome le 24 juin 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>lxii</sup> Lettre de Lord Annandale à Lord Deskford et aux autres gestionnaires de son domaine, 8 octobre 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>lxiii</sup> Lettre de Lord Hope à Lord Annandale, Rotterdam le 12 novembre 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>lxiv</sup> Lettres de Lord Annandale à Lord Hope de Rome, des 1<sup>er</sup> et 24 Juin 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>lxv</sup> Lettre de Charles Hope, premier comte de Hopetoun, à Lord Annandale, 15 août 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

<sup>lxvi</sup> Lettres de Lord Annandale à Lord Hope, Rome le 24 juin 1729. NRAS888 Hopetoun MS 579.

## Sade à Vincennes : l'épistolier dans la ménagerie

Vincent Jolivet

On croit savoir, en matière de correspondances, que la littérature s'arrête là où commence la note de blanchisserie, et l'on a parfois tort. Il est ainsi un écrivain dont la plume singulière vient nous rappeler que du quotidien le plus prosaïque peuvent aussi resurgir le plaisir raffiné des mots, la grâce aérienne de penser :

Charmante créature, vous voulez mon linge sale, mon vieux linge ? Savez-vous que c'est d'une délicatesse achevée ! Vous voyez comme je sens le prix des choses. Écoutez, *mon ange*, j'ai toute l'envie de vous satisfaire sur cela, car vous savez que je respecte *les goûts, les fantaisies* : quelque baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables, et parce qu'on n'en est pas le maître, et parce que la plus singulière, la plus bizarre de toutes, bien analysée, remonte toujours à un principe de délicatesse. [...] J'ai donc, *mon petit chou*, toute l'envie du monde de vous satisfaire ; cependant je croirais faire une vilénie que de ne pas donner mon vieux linge à l'homme qui me sert. Je l'ai donc fait et le ferai toujours ; mais vous pouvez vous adresser à lui ; je lui en ai donné une parole, à mot couvert, comme vous croyez bien. Il m'a compris, et il m'a promis de vous le recueillir. Ainsi, *ma lolotte*, tu t'adresseras à lui, je t'en prie, et tu seras satisfaite<sup>i</sup>.

À lire ces quelques lignes, écrites par le marquis de Sade au plus fort de sa détention dans les donjons du roi, on mesure mieux sans doute la relativité de nos catégories<sup>ii</sup>, et l'intérêt d'une correspondance souvent méconnue du grand public<sup>iii</sup>. Parée des délicatesses de la chair, la blanchisserie s'y fait littérature et ouvre à la philosophie ; relu à l'aune d'une œuvre élaborée dans le secret<sup>iv</sup>, le tendre dévouement d'une épouse fort dévote s'y réfracte en fantaisie libertine. Nul doute pourtant que la malheureuse Renée-Pélagie, plus habituée aux invectives qu'aux douceurs de la part de son irascible mari, n'ait éprouvé de grands bonheurs à parcourir cette lettre datée du 23 novembre 1783. Le marquis s'y montrait fort amoureux, en dépit du plaisant persiflage initial, et délivrait à sa femme un tourbillon d'appellations tendres qui durent lui mettre bien du baume au cœur.

C'est aux lettres de cette période, de toutes certainement les plus belles, que nous nous intéresserons ici. Écrites de 1777 à 1784 alors qu'il se trouvait emprisonné à Vincennes, adressées

le plus souvent à sa femme ou à sa chère amie Milly Rousset, ces lettres, remarquables à plus d'un titre, constituent à la fois un témoignage biographique précieux – sur l'état mental du prisonnier, sur son quotidien –, mais aussi un laboratoire de l'œuvre à venir, dont les linéaments se dessinent progressivement dans certaines lettres où l'épistolier est amené à préciser sa « façon de penser » pour ses correspondantes. Je centrerai donc mon propos sur ces deux aspects, mis en rapport avec la thématique de l'animalité (omniprésente dans les lettres de cette période), pour montrer comment la correspondance sadienne nous donne à voir la formation, la cristallisation d'une pensée radicalement neuve et profondément pessimiste. Amené à se concevoir lui-même comme un fauve mis en cage par la société, l'écrivain perçoit de plus en plus cette dernière sur le mode du rétrécissement (la fourmilière humaine), de la cruauté et de la bêtise (ceux qui l'ont enfermé sont des tigres insensibles ou des « animaux » imbéciles). C'est sur ce socle anthropologique qui réduit l'homme à l'animalité que Sade édifiera son œuvre quelques années plus tard.

De Théophile à Cyrano, de Crébillon à Mirabeau, une même angoisse traverse les évocations des cachots de l'Ancien Régime, celle d'une promiscuité dans les ténèbres avec l'animal dans ce qu'il a de plus effrayant : le grouillement indistinct des espèces répugnantes, l'inendiguable assaut de rongeurs affamés<sup>v</sup>. Les lettres du marquis de Sade à Vincennes s'inscrivent bien dans cette filiation, le prisonnier se plaignant dès les premiers jours de ses conditions de détention dans une cellule sombre et humide : retranché de tous et de tout, plongé vivant dans un tombeau qui l'horrifie, le malheureux s'y dit laissé à la merci d'une multitude de rats et de souris, qui le « dévorent et ne [le] laissent pas reposer un seul instant de la nuit <sup>vi</sup> ». « En voilà six blanches tout de suite que je passe », ajoute-t-il comme pour confirmer la véracité de ses dires. Cellule sordide ou sens très sûr de l'exagération pour apitoyer son épouse, tourment véritable ou lieu commun habilement mobilisé : comme toujours avec l'épistolier Sade une part de doute subsiste ; le marquis, on le sait, maîtrise parfaitement l'art de faire varier sa plume, modulant sans scrupule ses vérités suivant les interlocuteurs et les intérêts du moment ; bien difficile alors d'appréhender la vérité des êtres et des choses... Sur le grand clavecin des âmes si cher aux hommes de son temps, le prisonnier s'attache donc ici comme ailleurs à jouer une mélodie différente pour chacune de ses correspondantes. S'il sait ranimer le zèle d'une épouse aimante en lui peignant l'horreur de sa condition, il sait tout aussi bien traiter légèrement des mêmes choses avec son amie provençale Milly Rousset : à la première, il ne cesse ainsi d'adresser des plaintes et des récriminations sur la saleté d'une cellule toute livrée aux bêtes<sup>vii</sup> ; à la seconde, il propose un aimable badinage galant sur les visites d'une souris on ne peut plus charmante<sup>viii</sup>... Quelle qu'ait pu être la nature de ce compagnonnage avec la faune locale, il est certain, du moins,

que le prisonnier eût aimé lui substituer celui d'espèces plus conventionnelles pour meubler sa solitude et combler son vide affectif ; mais, s'il avait pu jouir au fort de Miolans de l'affection de deux petits chiens, auxquels il se disait très attaché, il se verra refuser à Vincennes celle d'un chat<sup>ix</sup> puis d'un chiot<sup>x</sup>.

S'il est une bête dans la cellule de « Monsieur le 6 », ce n'est pourtant pas dans ce cortège d'animaux immondes qu'il faudrait la chercher, mais bien plutôt dans la personne du prisonnier, qui vit douloureusement son exclusion de la communauté humaine. À Milly Rousset lui rappelant leurs conversations d'autrefois, époque heureuse où le marquis savait encore se montrer raisonnable, Sade ne peut que répondre tristement : « Mais j'étais libre alors, j'étais un homme, et à présent je suis *un animal de la ménagerie de Vincennes*.<sup>xi</sup> » Cette régression vers l'animalité qu'on lui fait subir se révèle d'abord d'ordre matériel. Grand seigneur habitué à son confort, le marquis vit durement les privations que lui imposent le régime carcéral et le manque d'hygiène dans lequel on le laisse volontiers croupir : « L'on me refuse de me faire la barbe et de balayer ma chambre : ce sont pourtant deux objets essentiels qui tiennent à la santé et à la propreté et qu'on ne refuse nulle part ni dans aucun cas. Je ne citerai pas les fous car il n'est aucune prison où ils ne soient infiniment mieux traités que ne le sont ici les gens raisonnables. Mais je citerai les bêtes de la Ménagerie : tous les huit jours on les nettoie et elles et leur loge. Je demande à n'être pas traité pis [...] ma barbe m'incommoder fort et je suis dans ma chambre comme dans une écurie.<sup>xii</sup> » Ce n'est pourtant pas la « cochonnerie<sup>xiii</sup> » qui l'entoure qui l'indigne le plus, mais bien plutôt le fait de se trouver « servi comme un cochon<sup>xiv</sup> », à savoir de n'avoir pas même la liberté d'échanger quelques mots avec l'homme qui lui amène ses repas. Cette privation du droit de parler, fût-ce pour échanger des banalités, sera à l'origine de nombreux incidents violents entre le détenu et ses geôliers ; elle explique aussi sans doute en partie la virulence de nombreuses lettres du marquis, flot verbal trop longtemps contenu pour pouvoir être exprimé sereinement. Nié dans ce qui constitue le propre de l'homme, Sade vit dès lors son incarcération comme une mise au ban de l'humanité et souffre de se voir considéré « comme une bête sauvage<sup>xv</sup> » que l'on doit tenir à distance pour s'en protéger : « Il n'y a », écrit-il à sa femme, « rien dans l'univers qui me touche et qui m'intéresse comme de sortir de cet abominable lieu où les hommes sont traités comme des bêtes féroces et, ce qui est pis, par leurs *semblables*.<sup>xvi</sup> » À Renée-Pélagie qui lui conseille ingénument de faire de l'exercice, il répond d'un ton résigné : « tu parles en vérité comme si j'étais dans une maison de campagne où je pusse faire ce qui me plaît... Quand on vient lâcher le dogue, il va passer une heure dans une espèce de cimetière d'environ quarante pieds carrés environné de murs de plus de cinquante, et cette charmante grâce ne s'accorde pas encore aussi souvent qu'on le désirerait.<sup>xvii</sup> » Ce parallèle avec les bêtes fauves établi, Sade ne cessera plus de

filer la métaphore pour faire référence à son sort : à l'incompréhension<sup>xviii</sup> succédera alors la fureur<sup>xix</sup> ; à la plainte<sup>xx</sup>, le sarcasme<sup>xxi</sup> et le mépris hautain<sup>xxii</sup>.

Mis en cage dans la Ménagerie de Vincennes, nié dans son humanité même, le prisonnier ne bénéficie pas pour autant des égards que l'on a pour les animaux. Non seulement, on l'a vu, sa cellule est moins souvent nettoyée que les loges des bêtes de Versailles, mais surtout les fréquentes privations de promenade qu'on lui inflige – et qui le condamnent à passer des semaines dans une cellule où l'air ne se renouvelle guère – s'assimilent à une asphyxie que l'on n'aurait pas la cruauté d'infliger aux bêtes : « Vous m'obligerez sensiblement de m'obtenir de prendre l'air », écrit-il ainsi à sa femme, « car je vous répète mille fois que je souffre horriblement à ne pas le prendre et que c'est une infamie de priver quelqu'un du bien de tous les animaux.<sup>xxiii</sup> » Traité moins bien que « ces êtres si fort au-dessous de nous<sup>xxiv</sup> », le prisonnier oscille dès lors entre deux attitudes contraires : celle d'une résignation qui le conduit à revendiquer sa déchéance infra-animale ; celle, à l'inverse, d'une tentative de se faire rétablir dans sa dignité d'être humain. S'il peut ainsi écrire à Milly Rousset qu'il perd la raison sans faire mine de trop s'émouvoir<sup>xxv</sup>, il semble ailleurs on ne peut plus désireux de prouver qu'il conserve bien l'usage d'une faculté censée nous élever au-dessus des bêtes. Les lettres du détenu ne cessent en effet de donner à lire des plaidoyers *pro domo* dans lesquels il s'attache à démontrer qu'il n'est pas coupable de ce dont on l'accuse, que le traitement qu'on lui fait subir n'est pas adapté<sup>xxvi</sup> ou pas légitime<sup>xxvii</sup>. Cette obsession de la logique ne se heurte pourtant le plus souvent qu'à un mur de silence ou de bêtise qui fait enrager le prisonnier : « quand je demande en grâce qu'on mette un chat dans la salle voisine pour les détruire, on me répond que les animaux sont défendus. À cela je réponds : — Mais bêtes que vous êtes, si les animaux sont défendus, les rats et les souris doivent l'être aussi. On me répond : — C'est différent. Vous voyez ce que c'est que les règles de cet exécrationnel taudis qui toutes tendent à rendre bien malheureux le prisonnier, sans qu'aucune ait pour but son soulagement.<sup>xxviii</sup> » L'absurdité du microcosme carcéral mène ainsi Sade à prendre conscience d'une bêtise généralisée : alors que les limites de la Ménagerie semblent s'étendre peu à peu au-delà des murs de sa cellule pour englober l'ensemble du donjon de Vincennes, et plus loin encore peut-être, c'est à présent moins le prisonnier que ceux qui l'entourent qui font figure de bêtes brutes.

L'invective et l'injure sont les supports privilégiés de ce transfert d'animalité. Dernier sursaut d'orgueil d'un être sans cesse humilié, reprise en main énergique et salvatrice de l'individu par lui-même, la violence verbale permet au prisonnier d'inverser le cours des choses et de restaurer l'ordre naturel, celui de sa supériorité morale et sociale de grand seigneur. D'animal avili, Sade redevient le seigneur et maître qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, au moins

symboliquement, dans la promesse scripturale de salutaires volées de bois vert adressées au personnel de Vincennes. Le futur secrétaire de la section des Piques ne brille certes pas par son amour du peuple lorsqu'il évoque ses geôliers : « vous trouverez bon », écrit-il à sa femme, « que je regarde, moi, [des coquins de cette espèce] comme des chevaux de fiacre faits pour être rossés ou pour servir le public à toutes sortes d'heures et de jours<sup>xxxix</sup> » ; l'aristocrate de haute noblesse se reconnaît par contre bien dans son mépris pour M. de Rougemont, gouverneur de la place mais de noblesse moindre : « Ça je vous l'accorde, qu'il est bête. Quand mes mains seront dégagées, elles le traiteront comme une bête.<sup>xxx</sup> » De toutes les injures qui fleurissent sous la plume sadienne, celle d'animal est certainement celle qui revient le plus souvent : « Ce sont des animaux, ce sont des imbéciles<sup>xxxi</sup> », affirme-t-il haut et fort à propos des persécuteurs qui l'enferment et refusent de lui dire le terme de sa détention ; « vous êtes de lourds et grossiers animaux qui, comme les ânes, ne savent que le chemin de votre moulin, et qui auriez besoin du châtiment que l'on emploie avec eux, pour vous donner un peu plus de bon sens<sup>xxxii</sup> », tempête-t-il quelques jours plus tard à propos des mêmes, auxquels il reproche cette fois de ne pas comprendre que la privation de liberté ne fait qu'aigrir son tempérament trop bouillant. Mais l'accusation vaut aussi pour une présence plus proche, moins impalpable et mystérieuse, celle du personnel du donjon – « ces espèces d'automates assez imbéciles<sup>xxxiii</sup> » – avec lequel les rapports sont des plus exécrables : Sade, qui sait fort bien que ce qu'il écrit ne sortira pas du donjon sans lecture préalable d'un censeur, met en effet un point d'honneur à leur faire savoir par ce biais détourné tout le mal qu'il pense d'eux, qu'il s'agisse de leur communiquer sa définition toute personnelle du terme geôlier – « un animal immonde qui gagne sa vie à ce qui déshonorerait celle d'un honnête homme<sup>xxxiv</sup> » – ou de les croquer sur le vif dans des formules biens senties : tel gardien à l'esprit épais se caractérise par des « élan[s] de ganache, à peu près semblable à celui de ces gros dindons auxquels on fait avaler des châtaignes...<sup>xxxv</sup> » ; M. de Rougemont, non content d'être « une f... bête<sup>xxxvi</sup> », est un « vilain ours [qui] ne pense qu'à sa bedaine<sup>xxxvii</sup> ». Derrière cette imbécillité, décidément trop imbécile pour n'être pas suspecte, Sade soupçonne bien souvent une volonté délibérée de nuire : au gribouilleur qui caviarde les lettres qu'il reçoit et envoie, le marquis adresse ainsi, outre la politesse habituelle (« animal méprisable »), le reproche d'être « gagé par [ses] bourreaux pour augmenter [ses] supplices<sup>xxxviii</sup> ». Ailleurs il ne cesse d'associer à la dénonciation de la cruauté du traitement qu'il subit la stupidité d'une méthode qui ne porte de toute évidence aucun fruit : « Je le répète, ces procédés sont odieux ; ils sont également dépourvus d'humanité et de bon sens et ne portent l'emblème que d'une férocité imbécile pareille à celle des tigres et des lions.<sup>xxxix</sup> » Derrière cette fusion de la bêtise et de la cruauté se dessinent certaines silhouettes particulièrement honnies par le prisonnier. Si le commissaire Sartine qui l'a

arrêté se montre, à l'en croire, d'une insensibilité pire que celle d'un tigre sans cœur<sup>xi</sup>, c'est bien sûr à sa belle-mère la présidente de Montreuil, sa pire ennemie qu'il rend responsable de tous ses malheurs, qu'il destine ses traits les plus acérés. La présidente est sous sa plume une « vipère qui flétrit tout ce qu'elle touche<sup>xli</sup> », une « détestable bête<sup>xlii</sup> », une « âme de boue » enfermée dans le corps d'un mâtin enragé<sup>xliii</sup>. Mais les malheurs du prisonnier ne s'expliquent pas toujours à ses yeux seulement par la cruauté des persécuteurs et la bêtise de leurs séides : si la durée de sa détention ne semble pas devoir trouver de terme, c'est parce qu'elle permet à tous de le dépouiller impunément et de manger son bien. Sempiternel « pigeon<sup>xliv</sup> » plumé par le système judiciaire, malheureuse « vache à lait de la police<sup>xlv</sup> », Sade ne cesse de dénoncer le parasitisme infâme d'une classe sociale qu'il abhorre, celui de cette noblesse de robe qui l'a fait condamner. En cela, son sort se trouve à l'unisson de celui du peuple exploité par cette multitude « d'insectes que le vice engraisse<sup>xlvi</sup> » : « De quel droit », s'emporte-t-il, « cette foule de sangsues qui s'abreuve des malheurs du peuple, qui, par ses monopoles infâmes, plonge cette classe infortunée – dont le seul tort est d'être faible et pauvre – dans la cruelle nécessité de perdre ou l'honneur ou la vie, ne lui laissant pas encore dans ce dernier cas d'autre choix que de la perdre, ou de misère ou sur l'échafaud, de quel droit, dis-je, de tels monstres exigeront-ils des vertus ?<sup>xlvii</sup> ».

Dès lors, on assiste au passage d'une rhétorique de la plainte et de l'invective à la production d'un discours sur le monde et la société qui vient résolument inscrire ces lettres dans le champ littéraire. La littérarité de la correspondance sadienne ne se mesure effectivement pas à la seule aune des bonheurs d'écriture illuminant l'expérience quotidienne, mais tient aussi à sa propension à s'affranchir des circonstances et des êtres qui président à son élaboration pour offrir un propos plus soucieux de lui-même que de toute autre chose. Au fil du temps qui passe, alors que les échos du monde se font chaque jour un peu plus assourdis, l'épistolier en vient ainsi peu à peu à confondre la silhouette incertaine de ses correspondantes avec celle de son public à venir, dont elle n'est plus qu'une simple préfiguration aimante. C'est ce qu'illustre on ne peut mieux la grande lettre du 26 janvier 1782, dite des *Étrennes philosophiques*, dans laquelle l'écrivain, sous couvert de souhaiter la bonne année à Milly Rousset, fait clairement l'essai de sa plume. Le « petit morceau de philosophie<sup>xlviii</sup> » offert comme un divertissement affiche les thèmes et les élans des œuvres ultérieures. Sade s'y livre d'abord à la réécriture satirique et fantasmée de son jugement d'Aix : une troupe de magistrats débauchés et sans cœur s'entend à le faire condamner pour des crimes journalièrement commis par eux-mêmes. Il se lance ensuite dans un morceau de bravoure philosophique, d'inspiration clairement matérialiste, dans lequel il s'adresse à l'humanité tout entière pour lui donner une salutaire leçon de modestie et de tolérance. Ignorant des grandes lois de la Nature, qu'il est incapable de comprendre, prisonnier de systèmes religieux infantiles et de

législations aussi absurdes qu'arbitraires, l'homme n'en a pas moins, pour son malheur, l'orgueil de se vouloir juge de toute chose. La tâche du philosophe consiste alors à dégonfler l'enflure humaine pour ramener la créature orgueilleuse au sentiment de sa petitesse, celle d'un être éphémère « jeté pour un moment sur la surface [d'un] petit tas de boue<sup>xlix</sup> », d'une « humble fourmi croupée sur [une] motte de terre<sup>l</sup> ». C'est de la prise de conscience de cette insignifiance que doit naître une morale nouvelle, pétrie d'un épicurisme serein et tolérant :

Eh ! laisse-là tes folles subtilités ! jouis, mon ami, jouis, et ne juge pas... jouis, te dis-je, abandonne à la nature le soin de te mouvoir à son gré, et à l'Éternel celui de te punir. [...] Jouis du flambeau de l'univers : c'est pour éclairer des plaisirs, et non pas des sophismes, que sa lumière brille à tes yeux. N'use pas la moitié de ta vie aux moyens de rendre l'autre moitié malheureuse, et après quelques années de végétation sous cette forme assez bizarre, quoi qu'en puisse penser ton orgueil, endors-toi dans le sein de ta mère pour te réveiller sous une autre conformation [...]. Songe, en un mot, que c'est pour rendre heureux tes semblables, pour les soigner, pour les aider, pour les aimer, que la nature te place au milieu d'eux, et non pour les juger et les punir, et surtout pour les enfermer<sup>li</sup>.

On est certes encore loin, dans ces quelques lignes audacieuses, des scandaleux développements de l'œuvre à venir<sup>lii</sup>, mais l'écrivain, lui, est bien là, et c'est sans nul doute l'expérience de la prison qui l'a fait naître.

Car au cours de ces longs mois d'enfermement et de solitude, il semble bien que Sade se soit forgé silencieusement, sous le tumulte de fréquents éclats de fureur, une vision du monde et des êtres d'un pessimisme inégalé, comme si l'expérience carcérale avait *crystallisé* – au sens de solidifier, de concentrer – tout un ensemble d'intuitions philosophiques présentes vraisemblablement de longue date et appelées à former plus tard la matrice du système sadien. C'est du moins ce que suggère une allusion pleine d'ironie glacée adressée à Milly Rousset : « Si ma situation a des épines, il faut avouer cependant qu'elle suggère souvent des pensées d'un genre de philosophie bien plaisante<sup>liii</sup> » ; Sade n'en dira pas plus, avant de signer « du poulailler de Vincennes, [...] au bout de cinquante-neuf mois et demi de *pressurage*<sup>liv</sup> ». La métaphore est différente, mais l'idée est la même : enfermée entre quatre murs, soumise à des pressions terribles, la raison du prisonnier n'a pu que s'acidifier – « raison au verjus », écrit-il à son interlocutrice, « raison de la colère<sup>lv</sup> », note joliment Philippe Roger – pour produire une lucidité rageusement antihumaniste, celle des « tristes vérités de la philosophie<sup>lvi</sup> ». Les trente années qu'il lui reste à vivre ne seront pas de trop pour les tracer envers et contre tout sur le papier.

Les lettres de Vincennes portent la trace du malheur d'un homme enfermé. D'accès de rage en cris de désespoir, de sarcasmes en supplications, le marquis n'y cesse de proclamer son horreur de la prison et le besoin qu'il a d'en sortir au plus vite. Il y restera cependant treize ans, treize longues années au cours desquelles sa santé se détériorera, sa raison chancellera, mais où se dessinera parallèlement une façon nouvelle de penser. L'isolisme sadien naît bien de cette expérience fondamentale qu'est l'enfermement : violemment pressurée, la raison solitaire s'y forge une virulence nouvelle ; éprouvée dans la chair, l'intuition pessimiste s'y fait triste savoir. Si la chambre de Pascal ouvrait à la présence de Dieu, les quatre murs qui enserrent Sade ne lui dévoilent qu'un vide immense entre les hommes : nulle solidarité ici, seulement le règne de la bêtise et de la petitesse ; nulle compassion non plus, mais le simple et brutal exercice de la force. Retranché du grand théâtre du monde, le seigneur arrogant se découvre avec amertume simple rouage, fort dispensable, de la dure machinerie sociale ; livré à lui-même dans une solitude avilissante, il se trouve confronté au sordide animal de notre condition<sup>lvii</sup>.

De tout cela, l'œuvre à venir se souviendra, radicalisant froidement les leçons de la cellule. On est ainsi frappé, à lire ces lettres, d'y retrouver les grands thèmes chers à la fiction sadienne : l'univers carcéral y fait figure de monde à l'envers – l'homme y est moins bien traité que la bête, l'aristocrate y est livré à la lie du peuple, l'innocent y est la victime des méchants – et préfigure l'inversion généralisée qui structure les sommes romanesques ; l'animalité humaine et ses appétits s'y affirment sans fard, laissant entrevoir un clivage anthropologique entre fort et faible, prédateur et victime, appelé à fonder les raisonnements philosophiques ultérieurs comme à organiser la répartition des rôles entre les personnages ; la loi ne s'y manifeste que sous un jour pervers ou absurde – les règlements ne servent qu'à opprimer davantage les malheureux détenus – qui annonce les détournements ultérieurs opérés par les libertins criminels du marquis ; la vie humaine, enfin, s'y donne à lire dans son insignifiance et sa fragilité, invitant, pour un temps encore, l'homme à la tolérance, avant de venir justifier plus tard son œuvre destructrice. Plus belles et plus poignantes que toutes celles qui suivront, grosses d'une œuvre appelée à marquer et son temps et le nôtre, les lettres de Vincennes donnent ainsi sans nul doute à lire la naissance d'un grand écrivain.

---

<sup>i</sup> Lettre à sa femme du 23-24 novembre 1783, in *Œuvres complètes du marquis de Sade*, éd. Gilbert Lély, Paris, Cercle du livre précieux, 1967, t. XII, p. 412.

<sup>ii</sup> Sur la littérarité d'une correspondance sadienne vouée à « abattre la pourrissante cloison entre la vie et la littérature que chaque génération critique se fixe pour but de rétablir », voir le beau préambule d'Annie Le Brun aux *Lettres inédites* de Sade, éd. Jean-Louis Debauxe, Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1990.

<sup>iii</sup> Mais pas des critiques. Voir Alain Verjat, « Le licencié ès lettres : la correspondance de Sade », in *Les Correspondances, problématique et économie d'un genre littéraire*, éd. Jean-Louis Bonnat, Mireille Bossis et Hélène Girard, Presses universitaires de Nantes, 1983, p. 328-343 ; Catherine Cusset, « Les lettres de Vincennes de Sade : la rhétorique de la clôture », in *Expériences limites de l'épistolaire : lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, éd. André Magnan, Paris, Honoré Champion, 1993, p. 419-429 ; Guy Patin, « Les secrets commerces de Sade », *Dix-Huitième Siècle*, n°41, 2009, p. 655-667.

<sup>iv</sup> La mise au jour des variations infimes qui président à l'élaboration des fantaisies libertines est en effet le principe structurant des *Cent Vingt Journées de Sodome*. La parenté d'inspiration entre ces quelques lignes et la première grande œuvre du marquis est évidente.

<sup>v</sup> Voir Jacques Berchtold, « La peur des rats dans les récits d'emprisonnement, de Cyrano de Bergerac à Casanova », in *La peur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Jacques Berchtold et Michel Porret, Genève, Droz, 1994, p. 99-119. Il existe cependant un envers positif à cet imaginaire animal inquiétant, celui du compagnon d'infortune que le prisonnier dresse pour occuper son temps ou diminuer sa solitude. L'amitié paradoxale entre homme et bête qui se donne alors à lire n'en rend que plus sensible la dureté des bourreaux et plus généralement la méchanceté humaine.

<sup>vi</sup> Lettre à sa femme du 4 octobre 1778, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 167.

<sup>vii</sup> « [Je suis dans] l'ordure et la malpropreté jusqu'au col, mangé de punaises, de puces, de souris et d'araignées », lettre à sa femme septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires écrits à Vincennes et à la Bastille*, éd. Gilbert Lély, Paris, Borderie, 1980, t. 3, p. 61 ; « Toutes les trois semaines, on donne en courant un petit coup de balai à ma chambre sans seulement daigner en ôter les toiles d'araignée dont elle est couverte. Mais dans le cabinet où je couche, qui pour moi est le plus essentiel, on n'y touche jamais, de façon qu'indépendamment de deux pieds d'ordures, il s'y engendre toutes sortes d'espèces d'animaux, et je vous défie de nommer une seule sorte de vermine qui s'y trouve. N'est-ce pas une infamie odieuse que de laisser un homme dans une telle cochonnerie ? », lettre à sa femme du 27 juillet 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 251.

<sup>viii</sup> « À propos, dites-moi la vérité, là, en conscience... Vous connaissez ma chambre [...] comme si vous l'aviez vue : convenez que vous vous y venez tous les jours et que c'est vous qui êtes cette souris sorcière contre laquelle je me bats régulièrement tous les soirs et qui ne veut se prendre à aucun piège... Vous l'êtes, n'est-ce pas ? Dites-le moi donc, que je n'emploie plus tant d'armes pour me défaire de vous ! et alors ce sera mon lit que je vous ouvrirai, au lieu de la souricière... », lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, *Ibid.*, p. 189.

<sup>ix</sup> Voir la lettre à sa femme du 4 octobre 1778 citée plus loin.

<sup>x</sup> « Et un petit chien tout jeune, afin que j'aie le plaisir de l'élever, ou barbet, ou couchant ; je ne le veux que de l'une ou de l'autre espèce. Riez au nez de ceux qui vous diront que les bêtes sont défendues ici. On a trop d'esprit dans ce siècle-ci pour tenir encore à un préjugé de cette balourdise-là. Et si l'on s'obstine, et que l'on vous dise : *Non, madame, M. de Sade ne doit point absolument voir de bête, vous répondrez : eh bien ! monsieur, donnez-moi donc sa liberté.*<sup>x</sup> », lettre à sa femme du 18 mars 1783, *Ibid.*, p. 378.

<sup>xi</sup> Lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, *Ibid.*, p. 188.

<sup>xii</sup> Lettre à sa femme du 26 octobre 1781, *Ibid.*, p. 341-342.

<sup>xiii</sup> Lettre à sa femme septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 61

<sup>xiv</sup> Lettre à sa femme du 27 juillet 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 251.

<sup>xv</sup> Lettre à sa femme d'octobre 1777, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 1, p. 62.

<sup>xvi</sup> Lettre à sa femme septembre 1780, *Ibid.*, t. 3, p. 61-62.

<sup>xvii</sup> Lettre à sa femme du 18 avril 1777, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 121-122.

<sup>xviii</sup> « Ce que vous me faites est positivement ce qu'on fait aux chiens pour les rendre plus méchants », lettre à sa femme du 21 mai 1781, *Ibid.*, p. 319.

<sup>xix</sup> « Cette espèce d'automate qui, deux fois par jour comme à un dogue, vient m'apporter à boire et à manger<sup>xix</sup> », lettre à sa femme d'avril 1780, *Ibid.*, p. 238 ; « Et onze ans de malheur, dont six gardé dans une loge de chien, ne contentent point encore cette bête vorace ! », lettre à sa femme de janvier 1783, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 126.

<sup>xx</sup> « Couché à terre comme un chien, traité comme une bête sauvage, toujours seul, et toujours enfermé<sup>xx</sup> », lettre à sa femme d'octobre 1777, *Ibid.*, p. 62.

<sup>xxi</sup> « Savez-vous à quoi je vous compare ? À cette troupe de polissons qui allaient insulter avec des baguettes le lion qu'on retenait dans une cage de fer. Ils l'agaçaient au travers de ses barreaux, l'impression de la plus vive crainte mêlée à leur taquinerie. Si l'animal eût rompu ses freins, vous les eussiez tous vus fuir en se précipitant les uns sur les autres, et mourir de frayeur avant que d'être atteints. Vous voilà, mes amis, vous voilà : jugez mes sentiments par la comparaison, et vos infamies par sa justesse », lettre à sa femme de mars/avril 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 198.

<sup>xxii</sup> « Je fais comme le dogue, et quand je vois toute cette meute de roquets et de doguines aboyer après moi, je lève la jambe et je leur pisse dessus », lettre à son valet Carteron du 4 octobre 1779, *Ibid.*, p. 219.

<sup>xxiii</sup> Lettre à sa femme du 27 juillet 1780, *Ibid.*, p. 251.

<sup>xxiv</sup> Lettre à sa femme du 20 septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 54.

- <sup>xxv</sup> « Je n'en suis encore qu'à ne pouvoir pas la parler ; j'en serai bientôt, j'espère, à l'avoir perdue tout à fait », lettre à Milly Rousset du 22 mars 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 188-189.
- <sup>xxvi</sup> « Vous devez connaître assez mon cœur pour être persuadée que le soupçon seul du déshonneur est capable de le refondre en entier, et vous avez assez d'esprit pour comprendre qu'une faute dont l'origine est dans l'effervescence du sang ne se corrige pas en aigrissant encore plus ce sang, en allumant le cerveau par la retraite et enflammant l'imagination par la solitude. J'en appelle de ce sentiment à tout être raisonnable qui me connaîtra et qui ne sera pas entiché du principe imbécile que, pour corriger ou punir un homme, il faut l'enfermer comme une bête sauvage ; et je défie que l'on ne conclue pas que, d'un tel procédé, il n'en peut résulter pour moi que le plus certain dérangement d'organes <sup>xxvi</sup> », lettre à la présidente de Montreuil du 13 mars 1777, *Ibid.*, p. 118-119.
- <sup>xxvii</sup> « L'air, en un mot, est le bien des animaux, on n'a pas la cruauté de le refuser [...]. Par conséquent, il n'est personne au monde, pas même le roi, qui soit en droit d'en priver un citoyen », lettre à sa femme du 20 septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 54.
- <sup>xxviii</sup> Lettre à sa femme du 4 octobre 1778, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 167.
- <sup>xxix</sup> Lettre à sa femme de juillet 1783, *Ibid.*, p. 396.
- <sup>xxx</sup> Lettre à sa femme du 31 mai 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 41.
- <sup>xxxi</sup> Lettre à sa femme du 17 février 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 179.
- <sup>xxxii</sup> Lettre à sa femme du 22 février 1779, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 179.
- <sup>xxxiii</sup> Lettre à sa femme de mai 1780, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 240.
- <sup>xxxiv</sup> Lettre à sa femme du 17 septembre, *Ibid.*, p. 254.
- <sup>xxxv</sup> Lettre à Milly Rousset du 26 avril 1783, *Ibid.*, p. 387.
- <sup>xxxvi</sup> Lettre à sa femme de mai 1780, *Ibid.*, p. 240.
- <sup>xxxvii</sup> Lettre à sa femme du 20 mai 1780, in *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, éd. J.-C. Abramovici et P. Graille, Flammarion, 2009, p. 63.
- <sup>xxxviii</sup> Lettre à sa femme du 20 mai 1780, *Ibid.*, p. 63.
- <sup>xxxix</sup> Lettre à sa femme du 17 février 1779, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 177.
- <sup>xl</sup> « Et M. de Sartine, le plus grand ennemi que j'aie au monde, l'homme à qui je dois tout le malheur de ma vie, et qui dans le moment où j'aurais dû inspirer de l'intérêt à un tigre [...], oui, j'ose le dire, dans une situation à inspirer de l'intérêt à un tigre », lettre à Milly Rousset du 20-25 avril 1781, *Ibid.*, p. 306.
- <sup>xli</sup> Lettre à l'abbé Amblet de janvier 1782, *Ibid.*, p. 349.
- <sup>xlii</sup> Lettre à sa femme de septembre 1780, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 60.
- <sup>xliiii</sup> « Que Madame votre mère radote, rien de plus simple, et qu'elle radote en distillant sa vengeance et en envoyant des extraits, rien de plus simple encore. Les mâtins et les mâtines bavent, dit-on, quand ils sont enragés ; ils mordent tout ce qu'ils peuvent attraper, mais plus braves au moins que votre indigne mère, ils s'en prennent également aux plus forts et aux plus faibles, au lieu qu'elle n'a commencé à se jouer de moi que quand j'ai été sans défense, ce qui est la marque essentielle d'un esprit bas et faux, et d'une âme de boue... », lettre à sa femme du 20 mai 1780, in *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 60.
- <sup>xliv</sup> Lettre à sa femme de 1782, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 363.
- <sup>xlv</sup> Lettre à sa femme du 21 mai 1779, in *Lettres et Mélanges littéraires*, t. 3, p. 24.
- <sup>xlvi</sup> Lettre à sa femme de novembre 1780, *Ibid.*, p. 64.
- <sup>xlvii</sup> Lettre à Milly Rousset du 26 avril 1783, in *Œuvres complètes*, t. XII, p. 386.
- <sup>xlviii</sup> *Étrennes philosophiques*, in *Œuvres complètes du marquis de Sade*, éd. A. Le Brun et J.-J. Pauvert, 1986-1991, t. 1, p. 495.
- <sup>xlix</sup> *Ibid.*, p. 492.
- <sup>l</sup> *Ibid.*, p. 494.
- <sup>li</sup> *Ibid.*, p. 494-495.
- <sup>lii</sup> S'il est fort probable qu'il les ait, pour une part au moins, déjà en tête, Sade préfère de toute évidence faire preuve d'une prudence de bon aloi et ne pas pousser l'audace philosophique, déjà réelle dans son affirmation d'un matérialisme sans ambages, trop loin.
- <sup>liii</sup> *Ibid.*, p. 491.
- <sup>liv</sup> *Ibid.*, p. 495.
- <sup>lv</sup> Voir à ce sujet l'analyse magistrale qu'il propose dans *La Philosophie dans le pressoir*, Grasset, 1976, p. 30-31.
- <sup>lvi</sup> *Étrennes philosophiques*, p. 494.
- <sup>lvii</sup> Voir à ce sujet ce qu'il écrit à Milly Rousset dans sa lettre du 17 avril 1782 : « l'homme a beau faire, a beau s'élever au-dessus de lui-même, il y a toujours deux fatals instants dans la journée qui le rappellent malgré lui à la triste condition des bêtes, dont vous savez que mon système (peut-être pour trop juger d'après moi), que mon système, dis-je, ne l'éloigne pas trop. Et ces deux cruels instants sont (pardon des expressions, mademoiselle, elles ne sont pas nobles, mais elles sont vraies), ces deux affreux instants, donc, sont celui où il faut qu'il se *remplisse* et celui où il faut qu'il se *vide* », *Œuvres complètes*, t. XII, p. 350.

## **Le roman épistolaire, entre viol de l'intimité et émancipation : l'exemple de *Pamela* de Richardson.**

Marion Lopez

Le roman cherche à mettre en avant les expériences de personnages ordinaires, mais il est avant tout instrument d'investigation ; il agit à l'intérieur de la sphère publique et génère son propre type de réalité, grâce aux détails et aux anecdotes particulières. Les romans influencent le monde de la diégèse et le monde du discours, avec ses limites spatio-temporelles, dans lequel ils sont publiés. La correspondance, familiale ou amicale, en tant qu'écrit adressé à un destinataire, semble au contraire loin de ce but de diffusion, voire d'exposition. Le fait de correspondre permet à la femme, dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, de s'affirmer. Il marque une distinction intellectuelle. Pourtant, souvent, le format de la lettre, ou correspondance avec autrui, a tendance à figer la jeune personne dans le rôle que la société lui assigne. Le roman épistolaire exploite le constat d'une activité d'écriture typiquement féminine pour révéler des particularités et mettre au jour des forces qui structurent la société dans son ensemble. Cette forme de littérature est bien particulière : le roman épistolaire est à la fois du côté de la diffusion, puisqu'il cherche à se vendre sur la place publique, et de la restriction, puisque la narration est soumise aux lettres ou aux entrées de journal d'un ou de plusieurs de ses personnages. Il y a un paradoxe dans le fait que la correspondance privée puisse devenir le moyen de rendre publique une histoire. Il s'agit de révéler une personnalité à travers sa correspondance et de l'inscrire en même temps dans un contexte particulier.

Richardson a pour objectif, comme il l'indique dans la préface de l'éditeur pour lequel il se fait passer, d'instruire et de développer le sentiment religieux de manière agréable<sup>1</sup>. Il s'agit d'intéresser le lecteur pour le rallier à sa cause. L'auteur mélange missives et entrées de journal intime pour mettre au jour l'intimité féminine, ce qui relève d'une stratégie pour susciter de l'intérêt. Son héroïne, Pamela, se retrouve alors victime d'un auteur pressé de mettre en scène son intimité au nom de la morale : l'intrusion dans sa sphère privée met en danger son intégrité. Gardons-nous cependant de nous laisser leurrer par l'illusion de réalité : Pamela est un personnage de roman et son intimité, comme sa vie, se limite à ce que Richardson en écrit et à ce que le lecteur en lit. Les mots qu'il utilise créent la jeune servante. Par écho, et c'est ce que j'essaierai de démontrer, l'écriture permet aussi à Pamela, dans le monde discursif, de se construire en prenant confiance en elle. Ses lettres sont également des missives à elle-même,

mises en abyme dans le roman épistolaire auquel elles appartiennent. Nous nous pencherons sur le cas de cette héroïne, pour qui la prise de conscience de sa propre valeur par l'écriture aboutit finalement à une élévation du statut socio-économique.

*Pamela* est l'œuvre d'un homme. Il n'a pas choisi le roman épistolaire par défaut, comme aurait pu le faire une femme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pamela, narratrice, se construit au fil du livre et nous la découvrons lettre après lettre, dans une véritable immédiateté dramatique, qui est cependant le fait d'un auteur bien réel. Le roman de Richardson est intitulé et sous-titré : *Pamela or virtue rewarded* (*Pamela ou la vertu récompensée*). L'objectif didactique de l'auteur s'inscrit dans le paratexte. La notion de récompense indique qu'une force structurante donne sa logique à l'œuvre. Cet élan est celui d'un homme qui n'hésite pas à rendre publique l'intimité de sa jeune héroïne pour en faire un exemple à suivre.

Le privé rendu public devient une lutte entre secret et révélation dans *Pamela*. La problématique du viol de l'intimité physique et psychologique est au cœur de l'intrigue. En se présentant comme l'éditeur, Richardson se fait le relais du violeur d'intimité qu'est Mr B. puisque Pamela précise que ses lettres et son journal contiennent « toutes [ses] intimes pensées [...] et tous [ses] secrets ? »<sup>ii</sup>. Dans le même temps, il laisse cette jeune femme de petite naissance seule narratrice. Danger pour son intimité et pourtant moyen de se faire connaître, le roman épistolaire joue double jeu pour l'héroïne de Richardson. La correspondance, dans *Pamela*, en explosant les frontières des sphères intimes et publiques, redéfinit la notion d'émancipation pour la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans un premier temps, le roman épistolaire s'appréhende comme une intrusion dans la sphère intime de Pamela. Richardson choisit ce genre pour l'exploration qu'il permet des passions humaines, comme il le précise dans les préfaces de ses romans épistolaires<sup>iii</sup>. En donnant accès à la conscience de son personnage, il nous le présente soumis à ses passions internes et profondes plutôt qu'obéissant à une froide éthique. Le temps est intériorisé, associé au mouvement des émotions et des pensées personnelles, dilaté par l'abondance de sentiments et d'idées. Richardson viole le temps pour soi de Pamela en y invitant son récepteur. C'est un voleur de pensées. Pris dans le déchiffrement des lettres de la jeune femme, le lecteur quitte le temps objectif pour faire irruption dans une temporalité qui n'est plus la sienne. Il pénètre dans le temps de la mémoire, et le présent de la correspondance est élargi par des histoires antérieures qui fournissent la matière de plusieurs volumes.

Le lecteur rentre comme par effraction dans un monde qui ne s'offre pas à lui. Comme Mr. B., il n'hésite pas à enfoncer les portes, et à passer les seuils, métaphoriques et réels, de la fiction pour accéder aux pensées de Pamela. Richardson ne fournit pas à l'héroïne le pouvoir

d'enfermer le lecteur totalement dans sa temporalité. Certes, Pamela est une analyste et nous avons accès à ses hésitations, ses soupçons, son exigence d'intégrité, mais elle peint aussi des scènes bien brossées. Même son journal intime ne s'enferme pas et n'emprisonne pas le lecteur dans le solipsisme. Pamela n'est pas désincarnée. Elle appartient, comme les personnages qui l'entourent, à une, voire plusieurs classes sociales, ce qui donne au conflit et à l'intrigue une dimension qui la dépasse. Nous sommes orientés vers sa conscience sans y être enfermés. Le lecteur conserve des éléments contextuels qui lui permettent de baliser son invasion de l'espace intime de Pamela. Cet espace est justement réduit et limite la liberté de la victime à une rédaction qui devient la seule manifestation de son existence, en dehors des larmes, de la peur et des prières<sup>iv</sup>. L'espace objectif est profondément lié à l'espace intérieur.

Les objectifs de Richardson sont ambigus : il cherche à exposer les recoins de l'âme et dans le même temps accorde une véritable importance à l'intégrité physique. Le maître de Pamela fait irruption dans sa chambre et viole son espace intime, puisqu'il franchit le seuil sans en avertir Pamela. Il fait également intrusion dans le temps de son intimité, le temps pour soi de la servante, sans y être invité<sup>v</sup>. Elle lui lance, comme au lecteur d'ailleurs : « Ce que l'on écrit à son Père ou sa Mère n'est pas destiné à n'importe qui »<sup>vi</sup>. Le lecteur est cet « every body », ce tout le monde et n'importe qui, qui accède pourtant aux lettres. Toute la logique narrative de Richardson apparaît dans cette rébellion, d'ailleurs remarquable d'audace pour une jeune servante. L'auteur cherche à divertir autant qu'à instruire les deux sexes (« every body ») et pour cela il choisit de passer par le particulier, empruntant au roman son goût de l'anecdotique.

Mr B. est la projection de ce lecteur et de cet auteur intrusifs, dans le roman. Dès la première lettre, Pamela réagit à l'invasion de son espace intime en cachant la missive qu'elle était en train d'écrire dans son décolleté. L'examen de la correspondance implique alors une privation de l'intégrité physique. Mr B. rêve d'une transgression qui mettrait à nu à la fois la correspondance et son auteur. Pour Pamela, ses lettres et son journal sont des témoins fidèles de son expérience : ils contiennent « Toutes [s]es intimes pensées et tous les secrets de [s]on cœur »<sup>vii</sup>. Mr B. veut mettre la main sur le cœur et sur la poitrine de Pamela<sup>viii</sup>. « bosom »/« poitrine » renvoie à la fois à la partie d'une robe et implicitement à sa correspondance anatomique : corps, écrit, vêtements et transgression sont liés. Ce n'est pas un hasard si Mr B. choisit Pamela pour s'occuper de ses vêtements, qui incluent des attributs très personnels<sup>ix</sup>. En effet, « linen » signifie linge de maison ou linge de corps. Plus tard, juste avant que B. ne menace de la déshabiller pour découvrir les lettres cachées sous ses habits, Pamela se retire dans sa chambre et se plaint de devoir se déshabiller complètement<sup>x</sup> pour atteindre la liasse de lettres. L'acharnement de Mr B. à connaître le contenu de la correspondance de Pamela

prouve qu'elle est le lieu de son autorité et de son intégrité physique, de sa vertu, pas encore récompensée, mais déjà menacée. La servante est lucide. Elle connaît les enjeux des liens entre écriture, lecture et féminité. Elle note dans sa lettre 19 : « Les choses sont telles que ce qui cause la perte des femmes ne déshonore pas les hommes »<sup>xi</sup>. Le roman s'ouvre sur la mort de la maîtresse de Pamela, laquelle était aussi son institutrice. Les règles de son microcosme sont transformées dès lors que le maître est un homme. Il s'agira de se demander si cela engendre une restriction du droit à l'individualité. L'autorité, comme l'auteurité féminine, sont remises en question. Paradoxalement, l'introspection de Pamela aboutit à un roman destiné à ce lecteur intrusif qu'elle cherche en vain à éviter. Si le discours semble permettre de dépeindre l'héroïne, elle est parfois opaque à elle-même. Plus elle s'efforce de se cerner par les mots, plus elle s'échappe, et plus elle s'interroge. Pamela se fait dans l'écriture, l'effort toujours recommencé pour mieux comprendre et mieux se comprendre.

Le roman épistolaire, souvent écrit par ou pour des femmes, avec ses préoccupations privées ou personnelles devient, pour et avec *Pamela*, un moyen d'accès à l'existence. Ce temps d'écriture s'apparente à un moment d'intimité qui permet de prendre conscience de sa propre valeur par l'écriture en servant d'abord de soulagement. Le fait de prendre un papier et un stylo pour écrire son histoire personnelle, jour après jour, a pour but, elle le dit elle-même, de réfléchir sur sa vie. Il y a de l'immédiateté dans ce texte. La narration est soumise à l'écriture. Par exemple, elle s'interrompt lorsqu'elle écrit : « Mon cher Père, ma chère mère, j'ai été obligée d'interrompre ma lettre croyant entendre mon maître approcher, mais ce n'était que Mrs Jervis »<sup>xii</sup>. Pamela s'écrit aussi dans un but introspectif, pour améliorer son bien-être psychologique. Plus elle noircit du papier, plus elle devient assertive et sûre d'elle. Ce temps d'écriture devient un moment d'intimité pendant lequel elle n'a pas à se projeter ni à se fondre dans des sphères publiques ou domestiques déjà prédéfinies. Cela lui donne la possibilité de sortir momentanément des responsabilités qui l'engagent dans la réalité. Lorsqu'elle se trouve dans l'incapacité d'expédier ces lettres, Pamela poursuit d'ailleurs sa tâche d'épistolière, comme si écrire, même à soi-même, permettait de se changer les idées. Il s'agit à la fois d'une passion<sup>xiii</sup> et d'une « diversion », dans le texte, qui atténuent sa détresse psychologique ou ajoutent à son plaisir, à la fin de ses aventures<sup>xiv</sup>. L'écriture lui permet également de construire son propre portrait psychologique. La rédaction de lettres ou d'un journal devient pour Pamela le moyen de structurer sa vie. Écrites dans l'instant, les missives et entrées de journal font sans cesse appel à sa mémoire et à ses souvenirs et participent à la construction de son individualité. De plus, les dates qui figurent sur les lettres sont les seuls moyens pour le lecteur de savoir combien de temps s'est écoulé dans la vie de l'héroïne

et à quel moment les événements ont eu lieu. Surtout, elles témoignent du passage du temps et sont les marques de la vie de Pamela. Les dates confèrent une épaisseur à la fois à la narration et à la vie de l'héroïne. Elles permettent également de fédérer la narration et les événements qui constituent la vie de Pamela. Le roman épistolaire, en ce sens, répond d'ailleurs à la nouvelle conception d'une personnalité en constante évolution au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pamela ne parvient pas toujours à apaiser ses angoisses grâce à l'écriture, qui semble au contraire, parfois, les augmenter. Lors des premières lettres à ses parents, les relations avec son maître semblent prendre une direction dangereuse pour sa vertu. Les missives sont alors l'occasion de se morfondre sur son sort : « j'ai des ennuis »<sup>xv</sup>, annonce-t-elle dès sa première lettre. Elle devient parfois grosse de mots et semble les porter en elle : elle cache son paquet entier de lettres qu'elle coud avec son linge de corps. Elle ajoute qu'elles deviennent de plus en plus « encombrantes » et Pamela « commence à craindre que son commerce épistolier ne soit découvert »<sup>xvi</sup>. L'écriture prend l'aspect d'un fardeau, ce qui lui laisse moins de marge d'action, voire l'empêche d'agir. La plume peut aussi se percevoir comme une compensation et la femme qui écrit trahit aussi son manque de stabilité. Mais celle qui arrête d'écrire ne le fait que parce qu'elle a trouvé une place, souvent la place que la société lui réservait. Lâcher l'écriture est certes le signe pour Pamela d'une ascension sociale mais pas d'une liberté, puisqu'elle interrompt son écrit pour se consacrer à des responsabilités familiales qu'elle définit en termes de « devoirs »<sup>xvii</sup>. Richardson compare la plume à l'aiguille à tricoter. Telle qu'il l'envisage, l'écriture est une activité dépourvue de potentiel subversif : « Dans la main d'une femme, la plume est un instrument presque aussi esthétique que l'aiguille à tricoter »<sup>xviii</sup>. Ironiquement Mr B. renverse cette opinion sur l'occupation féminine quand il reproche à Pamela de se préoccuper davantage de sa plume que de son aiguille<sup>xix</sup>. Éventuellement à visée compensatoire, l'écriture n'est pas le moyen pour la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle de s'émanciper du système de pensée patriarcal. D'ailleurs, Pamela ne fait que déplacer les normes de genres traditionnelles. Elle accède et se présente au monde via l'écriture mais à travers un discours masculin. Quant aux événements relatés, ils sont sans cesse l'objet de suspicions, ce qui offre à l'homme du roman, et au maître, un prétexte pour s'infiltrer dans les écrits de sa servante. Mr B. insiste en effet pour lire les entrées du journal de Pamela, sous prétexte qu'elles sont le théâtre d'une romance construite de toutes pièces. Ironiquement, Pamela lui attribue à deux reprises le parallèle entre leur histoire et le terme de « romance », avec toute la dimension d'invraisemblable qui accompagne le mot anglais. Dans la lettre 18, elle rapporte : « Après de pareils attentats et de pareilles menaces, après que, dans le temps même de sa dernière entreprise criminelle et se comparant à un infâme ravisseur ; et se moquant de moi jusqu'à dire que nous fournirions tous deux un joli sujet de romance [...] »<sup>xx</sup> faisant référence aux

mots qu'elle lui prête dans la lettre 15 : « Ho, ho, ma bonne fille, dit-il, je vois que tu as bien lu tes classiques, je t'assure qu'en un tournemain, nous fournirons à nous deux un beau sujet de romance »<sup>xxi</sup>. Il cherche avant tout à la déstabiliser en tant que narratrice unique.

Richardson choisit Pamela comme narratrice unique, mais ses intentions antagonistes déstabilisent la position de la servante. Il s'agit en effet à la fois d'instruire et de divertir. Pamela est présentée comme un personnage réel parce que son histoire est censée se nourrir de faits véridiques pour que le lecteur se persuade que la leçon tirée de son aventure pourra s'appliquer à sa propre expérience. Dans le même temps, le schéma du conte de fées contribue à rendre l'histoire divertissante. Pamela narratrice est prise entre la nécessité de prouver la véracité des faits qu'elle raconte, alors même que le schéma de conte de fées imposé par l'auteur à son récit la place dans la position d'une conteuse peu fiable<sup>xxii</sup>.

De même, les intentions didactiques de Richardson nécessitent à la fois un personnage qui soit un modèle de vertu, puisqu'il s'agit d'instruire, et une jeune fille qui favorise l'identification, pour que l'enseignement soit efficace. L'héroïne maîtrise et filtre tous les faits qui sont proposés au lecteur, puisque même lorsqu'elles sont écrites par d'autres personnages, les lettres sont recopiées par les soins de Pamela. Elle est l'origine de l'information, ce qui implique qu'elle doit elle-même se placer et se décrire comme le type de la vertu féminine. Alors qu'il s'agit justement du genre de compliment qu'une jeune femme vertueuse et modeste n'est pas censée faire à son sujet. Le fait qu'elle l'écrive la rend à la fois moins vertueuse et moins crédible. En tant que narrateur à la première personne, Pamela outrepassé les règles qu'elle devrait respecter pour convaincre le lecteur de sa vertu. Un des gages de modestie consiste justement à ne pas se prendre pour l'héroïne de l'histoire [ou le nombril du monde, de la diégèse]. Ironiquement, c'est sur le terrain du roman que l'héroïne est déstabilisée.

Se prendre pour le personnage d'un récit, c'est justement ce que lui reproche Mr B., l'accusant de maîtriser les intrigues romantiques à la perfection<sup>xxiii</sup>. Il remet en cause son autorité. Objectivement, il y a effectivement du danger à restreindre les points de vue. Pamela elle-même attire l'attention sur le risque que court la narration quand elle est soumise à une subjectivité unique. Elle avoue prendre des vaches *a priori* inoffensives pour de dangereux taureaux qui l'empêchent de mener à bien son plan d'évasion du domaine de Mr B., par exemple. Est-ce là une excuse pour se défilé ? Est-ce inconscient ? Si elle contrôle tout le texte auquel le lecteur a accès, son maître semble cependant pouvoir le remettre en question. Il suffit d'une lettre de Mr B. adressée directement au père de Pamela pour déstabiliser sa fiabilité en tant que narratrice.

L'aristocrate l'accuse de se livrer à la lecture de romans qui lui tournent la tête<sup>xxiv</sup>, ce qui la rend prétentieuse et la pousse à croire que quiconque la regarde en tombe amoureux<sup>xxv</sup>.

Mr B. semble compter sur sa position pour faire autorité auprès du père de Pamela : il lui rappelle qui il est, et insiste : « si ma parole n'a pas de poids, qui peut prétendre parler pour être cru ? »<sup>xxvi</sup>. Cet échange entre le maître et le père, dont le but est de venir démentir le récit de la jeune personne, souligne la position instable des femmes qui tentent d'écrire. L'exemple cité est également un flagrant délit du côté de Mr B. d'exploiter à son avantage les stéréotypes dont le lectorat féminin est souvent victime pour couvrir sa propre attitude qu'il sait condamnable. Il accuse les lectrices de déformer la réalité en se laissant emporter et leurrer par leurs lectures. Il a pourtant lui-même sa propre fiction à proposer, celle d'une Pamela imbuë d'elle-même, vaniteuse, fabulatrice et fantasque. Richardson, créateur de Pamela ne peut pas adhérer à cette condamnation du genre du roman et de son héroïne, qu'il souhaite exemplaire. Il la soutient et elle obtient la récompense promise dès le sous-titre, ce qui sert d'authentification de son discours. Comme elle le clame, elle n'a écrit que la vérité<sup>xxvii</sup>.

La voix de l'auteur interfère pourtant avec celle de la servante. Cette vérité dont il est question, est-ce vraiment celle de Pamela ? L'ambiguïté vient du fait qu'elle soit à la fois l'héroïne et la narratrice d'une histoire qui n'est pourtant jamais tout à fait la sienne et qui reste toujours contrôlée par un auteur masculin. À la fin, Pamela acquiert une autorité qui demeure ambiguë : elle est le porte-parole d'une *autorité* masculine réhabilitée. La voix de Richardson se fait entendre dans les éléments qui appartiennent encore au monde du discours, à savoir le paratexte, la préface, le titre. La notion de récompense, qui apparaît dans le sous-titre, s'oppose au principe d'un récit qui s'écrit dans l'instantané en s'appuyant sur la correspondance chronologique de Pamela. Le but poursuivi par Richardson avec ce sous-titre était sans doute de diriger l'interprétation de son récepteur pour construire son didactisme. Le lecteur est tout de suite confronté à cette idée de récompense mais elle ne devrait à aucun moment effleurer l'esprit de Pamela. Ce sous-titre, au seuil du roman, déstabilise sa fiabilité en tant que narratrice, comme si la jeune fille agissait dans un but particulier. La servante accède au bonheur, cette idée chère au siècle des Lumières. Néanmoins, comme vient le rappeler le sous-titre, *Pamela or Virtue Rewarded*, il est la récompense de sa vertu, pas la reconnaissance d'un droit au bonheur, comme Pamela l'atteste : « Béni soit ce Dieu miséricorde qui a transformé mes peines en bonheur et m'a si généreusement récompensée pour toutes les souffrances que j'ai endurées »<sup>xxviii</sup>.

Pourtant la récompense peut également se lire comme une sorte d'intrusion volontaire de Pamela dans le système qui la victimisait au début du roman. La société du XVIII<sup>e</sup> siècle est de

moins en moins figée, comme le prouve l'ascension sociale en guise de récompense. Pamela montre que la méritocratie est également le moyen d'ouvrir de nouvelles perspectives pour les femmes. Richardson à la fois déstabilise et soutient l'ordre patriarcal dans le traitement ambigu qu'il réserve à la vertu de Pamela. Elle est à la fois un joyau<sup>xxix</sup> (que l'on cache) et un bien que l'on n'échange pas réellement mais qui permet d'accéder à une ascension sociale en guise de récompense.

Finalement, le roman épistolaire et la correspondance mettent au jour une duplicité féminine complexe. Les femmes sont prisonnières d'un système qui rend la séduction nécessaire à l'ascension sociale et en même temps condamne son intention, engendrant un cache-cache qui permet de légitimer l'exploration de leur personnalité. Comme Pamela, la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle doit pouvoir prouver sa bonne réputation : la dire ne suffit pas dans ce patriarcat. La femme doit mettre en scène son intimité avant de pouvoir sortir sur la place publique. La vertu de Pamela est à la fois trésor et valeur marchande. Son prix métaphorique est aussi bien réel : en tant que roman éponyme à visée didactique, *Pamela* (l'œuvre) tente de vendre sa vertu, et donc son didactisme, sur la place publique.

## BIBLIOGRAPHIE

- DAY, Robert Adams. *Told In Letters : Epistolary Fiction Before Richardson*. University of Michigan Press, 1966. Chapitre 9: "Before Richardson and After"
- FORSTER, E. M.. *Aspects of the Novel*. Penguin classics : Cambridge, 1927
- GAVINS, Joanna. "(Re)thinking modality : a text-world perspective". In *Journal of Literary Semantics*, 34 (2) : 2005, pp. 79-93
- HUNTER, SAUNDERS, WILLIAMSON. *On Pornography : Littérature, Sexuality and Obscenity Law*. St. Martin's Press : New York, 1993
- JAQUES-CHAQUIN, Nicole, HOUDARD, Sophie. *Curiosité et Libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, tome 2. ENS éditions : Paris, 1998
- KIBBIE, Ann Louise. "Sentimental Properties : Pamela and Memoirs of a Woman of Pleasure." *English Literary History* 58 (1991) : pp. 561-77
- KUNDERA Milan. *L'Art du roman*. Gallimard : Paris, folio, 1986
- LEJEUNE, Philippe. *Je est un autre*. Seuil : Paris. Collection Poétique, 1975
- MCKEON, Michael. *The Origins of the English Novel 1600 -1740*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1991. Chapitre 11: "The Institutionalization of Conflict (I) : Richardson and the domestication of service"
- MEYER SPACKS, Patricia. *Privacy : Concealing the Eighteenth-Century Self*. University of Chicago Press : Chicago, 2003
- MULLAN, John. *Sentiment and Sociability : the Language of Feeling in the Eighteenth Century*. Oxford University Press : Oxford, 1990
- PRESTON, John. *The Created Self : The Reader's role in Eighteenth-century Fiction*. Heineman : London, 1970
- RAWSON, Claude. *Order from Confusion Sprung : Studies in 18th Century Literature from Swift to Cowper*. Humanities Press : New-Jersey, London : 1992
- RICHARDSON, Samuel. *Pamela* (1740). Oxford University Press : Oxford, 2001
- RICHARDSON, Samuel. *Clarissa* (1747). Penguin Books : London, 2004 (1985)
- GOLDBERG, Rita. *Sex and Enlightenment : Women in Richardson and Diderot*. Cambridge University Press : Cambridge, 1984
- WATT, Ian. *The Rise of the Novel : Studies in Defoe, Richardson, and Fielding*. University of California Press : Berkeley, Los Angeles, (1957), 1974

---

<sup>i</sup> « To Divert and Entertain, and at the same time to Instruct, and Improve the Minds of the Youth of both Sexes [...], to inculcate Religion and Morality in so easy and agreeable a manner, as shall render them equally delightful and profitable to the younger Class of Readers, as well as worthy of the Attention of Persons of maturer Years and Understandings ». Preface by the Editor. Richardson, Samuel. *Pamela or Virtue Rewarded* : 1740 (1<sup>re</sup> partie), 1741 (2<sup>e</sup> partie). Oxford University Press, 2001, p. 3. Cette édition servira de référence pour l'article.

<sup>ii</sup> « He [Mr B.] will see all my private thoughts [...] and all the secrets of my heart ». Richardson, Samuel. *Pamela or Virtue Rewarded*, p. 226.

<sup>iii</sup> Richardson, Samuel. *Clarissa* (1747). Penguin Books : London, 2004 (1985). « the letters on both sides are written while the hearts of the writers must be supposed to be wholly engaged in their subjects », p. 35.

<sup>iv</sup> « I have now nothing to do, but write and weep, and fear and pray ! But yet what can I hope for, when I seem to be devoted, as a victim to the will of a wicked violator of all the laws of God and man ! », Letter XXXII, p. 98.

- <sup>v</sup> Voir par exemple : « I am forc'd to break off hastily. Your dutiful and honest daughter », Letter XI, p. 24.
- <sup>vi</sup> « What one writes to one's Father and Mother, is not for every body to see. », p. 228-229.
- <sup>vii</sup> « I know not what I shall do ! For *now* *he will see all my private thoughts* of *him*, and *all the secrets* of *my heart*. », p. 226.
- <sup>viii</sup> « I Broke off abruptly my last Letter ; for I fear'd he was coming ; and so it happen'd. I thrust the Letter into my Bosom, and took up my Work, which lay by me », Letter XV, p. 29. « He then put his hand in my Bosom, and the Indignation gave me double Strength, and I got loose from him [...] », Letter XV, p. 32.
- <sup>ix</sup> « For my dear mother's sake, I [Mr B.] will be a friend to you, and you shall take care of my linen ». Letter I, p. 12.
- <sup>x</sup> « Besides, I *must all undress* me, in a manner, to untack them », p. 235.
- <sup>xi</sup> « Those Things don't disgrace Men, that ruin poor Women, as the World goes » Letter XIX, p. 41.
- <sup>xii</sup> « MY DEAR FATHER AND MOTHER, I was forc'd to break off ; for I fear'd my master was coming ; but it prov'd to be only Mrs. Jervis ». Letter XXI, p. 46.
- <sup>xiii</sup> « I am going on again with a long Letter ; For I love Writing, and shall tire you ». Letter V, p. 17.
- <sup>xiv</sup> « it is a grief to me to write, and not to be able to send to you what I write : but now it is all the *diversion* I have, and if God will favour my escape with my innocence, as I trust he graciously will, for all these black prospects, with what pleasure shall I read them afterwards » (C'est moi qui souligne), p. 113.
- <sup>xv</sup> « I have great troubles », Letter I, p. 11.
- <sup>xvi</sup> « But I begin to be afraid my writings may be discov'ed ; for they grow large ! I stitch them hitherto in my Under-coat, next my Linen. But if the brute should search me ! », p. 131. Ou encore : « So I took off my Under-coat and with great trouble of mind, unsew'd them from it. And there is a vast Quantity of it », p. 236.
- <sup>xvii</sup> « I will continue writing till I am settled, and you are determin'd ; and then I shall apply myself to the Duties of the Family, in order to become as useful to my dear Benefactor, as my small Abilities will let me », p. 471.
- <sup>xviii</sup> « the pen is almost as pretty an implement in a woman's fingers, as a needle » Samuel Richardson to Lady Bradshaigh. *Correspondence*, VI, p. 120. Cité par Ian Watt in *The Rise of the Novel : Studies in Defoe, Richardson, and Fielding*. University of California Press : Berkeley, Los Angeles, (1957), 1974, p. 192.
- <sup>xix</sup> « You mind your pen more than your needle ». Letter XXII, p. 48.
- <sup>xx</sup> « After such Offers, and such Threatenings, and his comparing himself to such a wicked Ravisher, in the very Time of his last Offer ; and making a Jest of me, that we should make a pretty Story in Romances », Letter XVIII, p. 39
- <sup>xxi</sup> « you are well read, I see ; and we shall make out between us, before we have done, a pretty Story of Romance, I warrant ye ! », Letter XV, p. 32
- <sup>xxii</sup> Ruth Bernard Yeazell met au jour un autre élément responsable de la décredibilisation de Pamela en tant que narratrice, à savoir l'aspect téléologique du sous titre que donne Richardson à *Pamela*, « Or Virtue rewarded » : « Richardson's moralizing tag did more harm to the reputation of his heroine than to help it. », Yeazell, Ruth Bernard. *Fictions of Modesty : Women and Courtship in the English Novel*. University of Chicago Press : Chicago and London, 1991, p. 87.
- <sup>xxiii</sup> « I never knew so much romantick Invention as she is Mistress of. », p. 93
- <sup>xxiv</sup> « In short, the Girl's head's turn'd by Romances, and such idle Stuff, which she has given herself up to, ever since her kind Lady's Death. », p. 93.
- <sup>xxv</sup> « She assumes such Airs, as if she was a Mirror of Perfection, and believ'd every body had a Design upon her », p. 93
- <sup>xxvi</sup> « Pr'ythee, Man, recollect a little who I am ; and if I am not to be believed, what signifies talking? », p. 96.
- <sup>xxvii</sup> « To be sure I have always used him very freely in my writings, and shew'd him no Mercy ; but yet he must thank himself for it ; for I have only writ truth » p. 237.
- <sup>xxviii</sup> « Bless'd that gracious God, who had thus chang'd my Distress to Happiness, and so abundantly rewarded me for all the Sufferings I had pass'd thro' [...] » p. 275.
- <sup>xxix</sup> Voir Ann Louise Kibbie. « Sentimental Properties : Pamela and Memoirs of a Woman of Pleasure. » *English Literary History* 58 (1991) : 561-77. Kibbie envisage les implications pour Pamela de la comparaison de sa vertu avec un joyau. Décrite comme telle dans le texte, elle devient une commodité et s'inscrit parfaitement dans le contexte d'un monde d'échanges mercantiles.

## Femmes et lettres dans les romans de Jane Austen

Dominique Maron

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, hormis les déplacements par la route, la correspondance constituait le seul moyen de communication entre les personnes éloignées. Elle occupait, de ce fait, une place essentielle dans l'existence des femmes et des hommes de l'époque, d'où l'expansion des services postaux auxquels la romancière Jane Austen eut elle-même recours pour l'expédition de ses lettres. Les "êtres de papier"<sup>i</sup> imaginés par l'auteure utilisent, eux aussi, la poste, allant, parfois, jusqu'à en faire l'éloge comme Jane Fairfax dans *Emma*<sup>ii</sup>.

Les missives jouent, effectivement, un rôle primordial dans les romans austeniens où leurs fonctions sont diverses : développement de l'intrigue, connaissance des autres et connaissance de soi. Elles revêtent, cependant, une importance particulière lorsque les expéditeurs ou les destinataires de ces courriers sont des femmes, c'est-à-dire, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des êtres dépourvus de quasiment tout droit et qui connaissent, en raison de leur situation défavorable, nombre d'aléas et de difficultés dans leur existence quotidienne. La correspondance peut alors représenter, pour elles, une manière de prendre le pouvoir, surtout quand ce sont les hommes qui leur écrivent, de s'occuper et de vivre dans de meilleures conditions en s'octroyant un espace où elles peuvent s'affirmer, devenir créatrices, partager leurs sentiments et se libérer quelque peu des contraintes inhérentes à leur condition de femmes.

La proximité entre la lectrice intra-diégétique et la lectrice extra-diégétique constitue, elle aussi, un élément indispensable dans la vie des femmes qui évoluent dans la société patriarcale en ce qu'elle permet la constitution d'une communauté de femmes éprouvant les mêmes souffrances dans un monde qui leur est hostile.

Parmi les fonctions attribuées par Jane Austen à la correspondance dans ses romans, l'influence sur la diégèse n'est pas la moindre. La missive reçue par Harriet Smith, qui comporte la demande en mariage de Mr. Martin, marque un tournant important dans le déroulement de l'histoire d'*Emma*<sup>iii</sup>. En effet, l'héroïne éponyme, ayant lu la lettre, parvient à convaincre Harriet de refuser la main de son prétendant sous prétexte que sa position sociale est inférieure à celle de la jeune fille. À partir de ce moment-là, Emma interviendra, de manière constante, dans la vie sentimentale de Harriet.

Une autre lettre rédigée par un homme, mais également lue par une femme, permet également de développer l'intrigue. Lorsque Mr. Darcy explique à Elizabeth Bennet les relations

qu'il entretient avec Wickham, révélant la véritable personnalité de ce dernier et la sienne, l'héroïne comprend qu'elle s'est trompée sur lui, sur Wickham mais aussi sur elle-même<sup>iv</sup>.

Les missives écrites par les femmes influent, elles aussi, sur la tournure des événements. Lydia Bennet révèle, par ce moyen, qu'elle s'est enfuie avec Wickham, risquant sa réputation et celle de ses quatre sœurs, dont Elizabeth, pour qui Mr. Darcy va conclure un arrangement financier avec Wickham afin que celui-ci épouse Lydia. La nouvelle de la fuite de Lydia permet, par conséquent, entre autres éléments, à Elizabeth et à Mr. Darcy de se réunir<sup>v</sup>. Quant à Mrs Gardiner, la tante d'Elizabeth, c'est également, dans un long courrier qu'elle informe sa nièce du rôle joué par Mr. Darcy dans l'union entre Wickham et Lydia<sup>vi</sup>.

À cette fonction dramatique de développement de l'intrigue vient s'ajouter celle qui consiste à permettre au lectorat de connaître les personnages. Ici encore, les missives écrites par les hommes et par les femmes remplissent ce rôle. La lettre de Mr. Martin, précédemment évoquée et dont le texte ne figure pas dans le roman, offre aux lectrices et aux lecteurs la possibilité d'appréhender la personnalité du jeune homme : "the language, though plain, was strong and unaffected, and the sentiments it conveyed very much to the credit of the writer. It was short, but expressed good sense, warm attachment, liberality, propriety, even delicacy of feeling" (*Emma* 1 : 7.51). Les commentaires flatteurs d'Emma, rapportés au discours indirect libre, font apparaître un homme simple, pourvu de bon sens et très épris de Harriet. Il serait donc logique qu'elle réponde de manière favorable à sa demande en mariage, contrairement à ce que souhaite Emma. Harriet, convaincue de répondre par la négative à la demande de Mr. Martin, révèle aux lectrices et aux lecteurs son tempérament soumis et facilement manipulable, car Emma ne se contente pas d'ordonner à la jeune fille d'écrire une lettre de refus mais l'aide à la rédiger<sup>vii</sup>.

Ainsi, une simple missive permet au lectorat intra- et extra-diégétique de se forger une opinion sur les différents personnages, qu'il s'agisse de son destinataire ou de son expéditeur ou expéditrice comme c'est le cas de Lydia Bennet lorsqu'elle annonce à son entourage sa fuite avec Wickham et fait la preuve de son irresponsabilité, de son inconscience et de son absence totale de considération pour la réputation de sa famille :

My dear Harriet,

You will laugh when you know where I am gone, and I cannot help laughing myself at your surprise tomorrow morning, as soon as I am missed. I am going to Gretna Green, and if you cannot guess with who, I shall think you a simpleton, for there is but one man in the world I love, and he is an angel. (*Pride and Prejudice* 3 : 4.291)

Cet événement n'empêchera toutefois pas Mr. Darcy d'épouser Elizabeth à la suite de malentendus dont certains seront éclaircis dans la lettre déjà mentionnée qui mène la jeune fille à

une meilleure connaissance d'elle-même, autre rôle joué par la correspondance dans les romans austeniens, et objectif le plus important de l'éducation féminine selon Jane Austen<sup>viii</sup>.

C'est, effectivement, en lisant à plusieurs reprises<sup>ix</sup> la missive que Mr. Darcy a remise en mains propres à Elizabeth que celle-là verra la personnalité du jeune homme et celle de Wickham sous un jour différent. Elle se montre tout d'abord incrédule face aux révélations que le courrier comporte : "This must be false ! This cannot be ! This must be the grossest falsehood !" (2 : 13.204), puis honteuse : "She grew absolutely ashamed of herself" (208). Enfin, elle se rend compte qu'elle s'est trompée sur elle-même : "Till this moment, I never knew myself" (208). Consciente de ses préjugés et de ses erreurs, elle va, peu à peu, s'éprendre du jeune homme que son courrier met, d'une certaine façon, à la merci d'Elizabeth car une lettre peut être lue et relue comme il le déclare lui-même : "I hope you have destroyed the letter. There was one part especially, the opening of it, which I should dread your having the power of reading again" (3 : 16.368).

La lettre étant, comme Bernard Beugnot le stipule, "une mise en scène du moi"<sup>x</sup>, Mr. Darcy souhaite voir disparaître le courrier dont il regrette certains passages et que la jeune fille a gardé confirmant, ainsi que le note Bernard Bray, que le "fétichisme attaché à la lettre, comme aussi au portrait, voire à la boucle de cheveux, témoigne du puissant effet de présence physique causé par l'écriture, la disposition de l'adresse et du texte, le choix du papier, etc."<sup>xi</sup>. C'est, ainsi, la femme qui détient le pouvoir sur l'homme, tout comme lorsqu'il fait sa demande en mariage à l'image du Capitaine Wentworth qui rédige un mot qu'il place sous les yeux d'Anne Elliot : "For you alone I think and plan. – Have you not seen this ? Can you fail to have understood my wishes ? – I had not waited even these ten days, could I have read your feelings, as I think you must have penetrated mine. I can hardly write"<sup>xii</sup>.

Le jeune homme s'en remet totalement à Anne et avoue son infériorité psychologique par rapport à elle, situation peu courante au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, alors que la femme peut, par le regard, deviner le désir de l'homme, celui-là a besoin de mots et, ici, de l'écrit pour comprendre celui de la femme, ainsi que le note Robyn R. Warhol : "Wentworth [...] does not have Anne's access to the language of looking : he has to make his declarations to her in an explicit, verbal form [...]. The feminine look, then, has the power to penetrate male desire ; the masculine character must resort to words to find out what he needs to know about the woman's desire"<sup>xiii</sup>. Et même si le mariage place, à cette époque, les femmes dans un état de dépendance puisqu'elles n'ont quasiment plus aucun droit une fois qu'elles ont pris époux, elles ont la possibilité de refuser la main de leur prétendant bien que cela les conduise souvent, alors, à mener une

existence modeste, comme ce fut le cas de Jane Austen, ou encore misérable. La romancière a, de cette façon, recours à la correspondance masculine pour donner la parole aux femmes.

Elle leur offre une autre possibilité de s'exprimer quand elle mentionne ou reproduit, en partie ou en totalité, les lettres rédigées par des femmes car nombreuses sont les missives écrites par des personnages féminins. En effet, au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est davantage aux femmes qu'incombe le rôle de messagères. Ce sont elles qui, dans la majorité des cas, transmettent nouvelles et invitations – thèmes qui relèvent de la sphère privée – remplissant, ainsi, leur devoir de maîtresse de maison et pratiquant, de cette façon, une activité qui leur permettait de ne pas s'ennuyer car les journées étaient longues pour les femmes qui n'avaient accès à pratiquement aucune profession.

C'est l'occasion, pour l'auteure, d'accorder une place prépondérante aux femmes qu'elle met en scène lisant ou relisant la lettre reçue, la commentant ou en mesurant les effets, comme le fait Elizabeth après avoir réceptionné la missive que Mrs Gardiner lui a adressée pour lui expliquer le rôle de Mr. Darcy dans le mariage de Lydia et de Wickham<sup>xiv</sup>.

Outre l'espace narratif occupé par les protagonistes féminines employées à lire ou à écrire ces courriers, c'est le temps passé par les femmes à correspondre que Jane Austen met en valeur dans ses écrits même si elle s'intéresse peu aux conditions d'écriture des missives. On ne sait que rarement où la femme écrit et comment elle est installée pour le faire. Le lectorat est, le plus souvent, témoin de la réception de la lettre "moment inaugural et primordial de toute circulation épistolaire"<sup>xv</sup>, ainsi que le signale Alain Buisine qui ajoute : "c'est principalement la réception de la lettre qui me met en contact avec l'extérieur, qui m'affronte au dehors que par définition son écriture"<sup>xvi</sup>.

La romancière évoque cependant parfois la femme qui écrit. Lorsque celle-ci compose la missive, comme lorsqu'elle la lit, ou la relit, elle se réserve quelques moments – que ce soit à l'intérieur de la maison ou à l'extérieur car, là aussi, elle est le moins susceptible d'être dérangée<sup>xvii</sup> – alors que son temps doit être consacré aux autres, comme c'est le cas de Mrs Gardiner qui, en plus d'être épouse, est, aussi, mère : "I have just received your letter, and shall devote this whole morning to answering it, as I foresee that a *little* writing will not comprise what I have to tell you" (*Pride and Prejudice* 3 : 10.321). Cependant, après avoir passé la matinée à la rédaction de sa lettre à Elizabeth Bennet, elle lui annonce que ses enfants la rappellent à ses devoirs : "But I must write no more. The children have been wanting me this half hour" (325). Par le truchement de sa missive, Mrs Gardiner expose deux points de vue : celui de la mère qui ne peut disposer de l'intégralité de son temps car elle souhaite demeurer attentive à ses enfants et celui de la femme qui décide de ne se consacrer qu'à elle et à la destinataire de son courrier. En ne considérant pas le temps passé à écrire comme, selon l'expression de Béatrice Didier<sup>xviii</sup>, "[du] temps volé à

l'homme et éventuellement à l'enfant", même si elle rejoint sa progéniture, qui l'a réclamée pendant une demi-heure, après la rédaction des cinq pages que représente sa lettre dans le roman, elle fait preuve d'indépendance et d'auto-affirmation.

Cette missive est non seulement porteuse de nouvelles importantes pour Elizabeth, mais elle lui procure également des joies de natures différentes. En effet, Elizabeth apprécie beaucoup l'épistolière qui, de plus, fait l'éloge de Mr. Darcy dans un passage que la jeune fille lira à plusieurs reprises s'offrant, de cette façon, un plaisir redoublé<sup>xix</sup>. La possibilité qu'offre la lettre d'être relue n'est donc pas toujours à redouter.

De surcroît, avant même qu'Elizabeth ait commencé la lecture du courrier, elle s'était déjà réjouie de sa longueur. La lettre est, alors, d'abord perçue comme un objet, voire une œuvre d'art, lorsque la narratrice insiste sur le papier choisi avec soin, comme c'est le cas de Miss Bingley qui utilise un papier de qualité<sup>xx</sup>. La femme devient, alors, créatrice, dans une société où tout est décidé pour elle par les hommes. L'objet ainsi façonné devient, pour la femme, une première occasion de s'exprimer avant de coucher des mots sur une feuille.

Si la lettre peut véhiculer de bonnes nouvelles et provoquer plaisir et bonheur, composants essentiels dans une communauté où l'existence des femmes s'avère, très souvent, difficile, elle peut, en outre, constituer un moyen de soulager sa peine en tenant lieu d'exutoire pour l'épistolière. Exprimer sa déception et ses désillusions sur le papier peut servir de dérivatif pour l'expéditrice de la missive qui partage, de cette manière, sa souffrance avec la destinataire de la lettre. Jane Bennet fait ainsi part à sa sœur Elizabeth de ses sentiments pour Miss Bingley qui l'a évitée lors de son séjour à Londres : "I pity, though I cannot help blaming her" (*Pride and Prejudice* 2 : 3.148). Déçue d'avoir été trompée, elle indique, cependant, à Elizabeth de quelle manière elle a l'intention de dominer son chagrin : "But I will endeavour to banish every painful thought, and think only of what will make me happy, your affection, and the invariable kindness of my dear uncle and aunt" (149). Ainsi, la missive permet non seulement à la jeune fille de partager sa peine avec Elizabeth, mais aussi de lui témoigner son affection, stratégies de survie indispensables aux femmes défavorisées par les règles en vigueur dans la société patriarcale.

La même fonction peut être remplie par la missive reçue et non plus écrite, cette fois. C'est le cas pour Fanny Price qui, éloignée de Mansfield Park par son oncle, Sir Thomas Bertram, qui veut la voir épouser Henry, le frère de Mary, vit à Portsmouth avec son père, homme grossier et rustre, sa mère, femme négligée et désorganisée et ses bruyants frères et sœurs. Loin de la paisible demeure de son oncle et de ceux qu'elle affectionne, elle n'attend que le moment où elle pourra y retourner. Les missives que lui envoie Mary, qui souhaite, elle aussi, la voir s'unir à Henry, lui offrent la possibilité d'échapper à cet environnement qui ne lui convient pas et de retrouver, de

manière indirecte, “la paix et la tranquillité”<sup>xxxi</sup> qui règnent à Mansfield Park, en créant un lien matérialisé par le papier et l’encre entre les deux mondes opposés où évolue la jeune fille, même si celle-là redoute l’arrivée du courrier qui lui annoncerait le mariage de Mary avec Edmund dont elle est éprise en secret.

Si Fanny reçoit ses missives à domicile, c’est à la poste que Jane Fairfax va chercher les lettres envoyées par son fiancé secret. Or, au XVIII<sup>e</sup> siècle, seuls un homme et une femme fiancés peuvent échanger du courrier. Pour pouvoir dissimuler son engagement à son entourage, Jane doit donc se rendre elle-même au bureau de poste prétextant la nécessité, pour elle, de faire de l’exercice<sup>xxii</sup>. Cette promenade lui donne, à la fois, la possibilité de s’ouvrir sur l’extérieur et de s’offrir un moment de solitude en n’étant plus à la disposition de celles avec qui elle partage son quotidien – “Oh ! Miss Woodhouse, the comfort of being sometimes alone !”, s’exclame-t-elle (*Emma* 3 : 6.363) – mais aussi d’échapper aux personnes de son entourage qui voudraient lui imposer leurs règles : “We will not allow her to do such a thing again [going to the post-office]” (2 : 16.295).

La lettre représente alors une échappatoire pour celle qui est cantonnée à sa demeure. Elle constitue, également, une invitation au voyage quand elle est rédigée par un frère marin qui narre ses expéditions comme le fait William Price à sa sœur Fanny.<sup>xxiii</sup> Ainsi que le signale Alain Buisine à propos des tableaux où sont représentées des jeunes femmes lisant des missives : “Ce qui caractérise donc fondamentalement la lectrice du XVIII<sup>e</sup> siècle, c’est sa libération de son encadrement domestique. Elle n’est peut-être pas encore à l’extérieur, mais de toute façon elle n’est plus à l’intérieur”<sup>xxiv</sup>. C’est, en tout cas, le souhait de toutes les femmes de la société géorgienne qui désirent échapper au confinement que leur imposent les tenants du patriarcat.

Alors que Fanny craint l’arrivée du facteur, la lectrice extra-diégétique ressent les mêmes émotions, attendant, elle aussi, la réception de la lettre qui mettra un terme aux espoirs de la jeune fille et aux possibilités de bonheur pour Edmund qui ne peut connaître la félicité avec une femme superficielle et égoïste comme l’est Mary Crawford. De même, lorsque Elizabeth Bennet lit et relit la missive de Mr. Darcy dans le parc où il la lui a remise, la lectrice extra-diégétique éprouve des sentiments identiques à ceux de l’héroïne au moment même où elle découvre les termes du courrier car la lectrice intra-diégétique qu’est Elizabeth n’en sait pas davantage que la lectrice extra-diégétique sur le déroulement de l’histoire. Celle-là peut, donc, sans hésitation s’identifier à la destinataire de la lettre et, de cette manière, voir ses propres sentiments imprimés sur les pages du roman. Ce processus d’identification s’avère primordial pour les femmes car s’identifier c’est, à la fois, construire, dans son imaginaire, une “chambre à soi”<sup>xxv</sup>, et s’approprier les peines et les

espoirs d'autrui et, en particulier, ceux des autres femmes et, ainsi, former une communauté – de femmes – d'autant plus indispensable que celles-là évoluaient dans un monde hostile.

Ainsi, par le biais des missives expédiées et reçues, Jane Austen donne aux femmes de son époque la possibilité de créer, de s'exprimer, de s'affirmer, de prendre le pouvoir sur autrui ainsi que de manifester leur affection. Elle leur offre, également, l'occasion de voyager dans l'espace, que ce soit de façon concrète en allant à la poste ou de manière métaphorique en se transposant, par la pensée, sur les lieux où se trouve l'expéditrice ou l'expéditeur du courrier. À une époque où les femmes sont confinées à l'intérieur de la maison, la lettre symbolise la volonté que celles-là éprouvent de s'affranchir des limites imposées par la communauté patriarcale, tout en accomplissant le devoir de correspondance inhérent à leur sexe, et de faire entendre une voix que la société tente, par tous les moyens, d'étouffer.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

- Austen, Jane. *The Novels of Jane Austen*. Ed. R.W. Chapman. Oxford : Oxford UP, 1953-54. 6 volumes
- Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. [1929] – *Three Guineas*. [1938]. Ed. Morag Shiach. Oxford : Oxford UP, 1992

### Sources secondaires

- Barthes, Roland. "Introduction à l'analyse structurale des récits", *Communications* 8 (1966) : 1-27
- Beugnot, Bernard. "De l'invention épistolaire : À la manière de soi", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 27-38
- Bray Bernard. "Treize propos sur la lettre d'amour", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 40-47
- Buisine, Alain. "La lettre peinte", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 68-80
- Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. Paris : PUF, 1981. 286 pp.
- Horwitz, Barbara J. *Jane Austen and the Question of Women's Education*. New York : P. Lang, 1991
- Warhol, Robyn R. "The Look, the Body, and the Heroine : A Feminist-Narratological Reading of *Persuasion*", *Novel : A Forum on Fiction* 26.1 (1992) : 5-19

---

<sup>i</sup> Roland Barthes, "Introduction à l'analyse structurale des récits", *Communications* 8 (1966) : 19.

<sup>ii</sup> Jane Austen, *Emma*, 1816, éd. Chapman, vol. 2, chap. 16, p. 296 : "The regularity and dispatch of it ! If one thinks of all that it has to do, and all that it does so well, it is really astonishing !".

<sup>iii</sup> Austen, *Emma* 1 : 7.50.

<sup>iv</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 1813, éd. Chapman, 2 : 13.204-208.

<sup>v</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 5.291-92.

<sup>vi</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 10.321-25.

<sup>vii</sup> Austen, *Emma*, 2 : 7.55 : "and though Emma continued to protest against any assistance being wanted, it was in fact given in the formation of every sentence".

<sup>viii</sup> Barbara J. Horwitz, *Jane Austen and the Question of Women's Education*, 1991, 74 : "She insists the primary goal of education is self-knowledge".

<sup>ix</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 2 : 13.205 : "in half a minute the letter was unfolded again [...]. But when she read, and re-read with the closest attention, the particulars immediately following [...]"

<sup>x</sup> Bernard Beugnot, "De l'invention épistolaire : À la manière de soi", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990, 35.

<sup>xi</sup> Bernard Bray, "Treize propos sur la lettre d'amour", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990, 45.

<sup>xii</sup> Austen, *Persuasion*, 1817, éd. Chapman, 2 : 11.237.

<sup>xiii</sup> Robyn R. Warhol, "The Look, the Body, and the Heroine : A Feminist-Narratological Reading of *Persuasion*", *Novel : A Forum on Fiction* 26.1 (1992) : 13.

<sup>xiv</sup> Austen, *Pride and Prejudice* 3 : 10.321-25.

<sup>xv</sup> Alain Buisine, "La Lettre peinte", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990 : 72.

<sup>xvi</sup> Buisine, 72.

<sup>xvii</sup> Austen, *Pride and Prejudice* 3 : 10.321 : "hurrying into the little copse, where she was least likely to be interrupted".

<sup>xviii</sup> Béatrice Didier, *L'Écriture-femme*, 1981, 16.

<sup>xix</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 10.327 : "She read over her aunt's commendation of him again and again".

<sup>xx</sup> Austen, *Pride and Prejudice*, 1 : 21.116 : "The envelope contained a sheet of elegant, little, hot pressed paper".

<sup>xxi</sup> Austen, *Mansfield Park* 3 : 8.391 : "the peace and tranquillity of Mansfield".

<sup>xxii</sup> Austen, *Emma* 2 : 16.293 : "A walk before breakfast does me good".

---

<sup>xxiii</sup> Austen, *Mansfield Park* 1 : 6.59-60 : “Miss Price has a brother at sea, said Edmund, whose excellence as a correspondent, makes her think you too severe upon us.”

<sup>xxiv</sup> Buisine, 78.

<sup>xxv</sup> Virginia Woolf, *A Room of One's Own* [1929] – *Three Guineas* [1938], ed. Morag Shiach (Oxford : Oxford UP, 1998) 4 : “a room of [her] own”.

**Correspondre et se correspondre :**  
**le commerce épistolaire de jeunesse de Manon Roland avec les sœurs**  
**Cannet et de Geneviève Randon de Malboissière avec Adélaïde Méliand**

Bénédicte Peslier

Les lettres échangées entre Mme Roland et les sœurs Cannet (de 1767 à 1780) et entre Geneviève de Malboissière et Adélaïde Méliand (de 1761 à 1766) sont placées sous le signe de la conformité à plus d'un titre. L'adéquation entre les âges, les conditions familiales et sociales, le caractère, les idées et les goûts des destinataires d'un même échange scelle d'emblée une forme de correspondance endogène. Elle s'enrichit d'un rapport de convenance qui s'illustre par le renouvellement constant du pacte d'amitié placé au fondement des commerces épistolaires et par l'émulation qui naît de l'échange régulier d'opinions sur les productions littéraires, scientifiques ou philosophiques plus ou moins contemporaines. En outre, un rapport d'analogie d'ordre exogène s'établit entre les deux commerces ; il transparait avant tout dans la précocité des liens qui se nouent entre les destinataires respectives de ces correspondances. Si les milieux d'origine et l'éducation reçue diffèrent entre Mme Roland, les sœurs Cannet d'une part et Mlles de Malboissière et Méliand d'autre part, force est de constater les nombreux effets d'échos entre ces deux échanges. Relevant d'une correspondance privée, de jeunesse, ces lettres se distinguent notamment par leur rareté, dans la mesure où la plupart des correspondances féminines dont nous disposons proviennent de périodes plus tardives de la vie des épistolières et sont le plus souvent mixtes. Par ailleurs, elles offrent toutes l'image d'une entente parfaite entre les interlocutrices, d'une hâte naturelle à partager des opinions et des expériences tout en bénéficiant du regard critique de l'autre, à la fois miroir de l'âme et confident complémentaire. La dernière similitude conditionne tout particulièrement notre démarche d'analyse, dans la mesure où elle nous invite à travailler sur le hors-champ de la correspondance, sur les lacunes qui affectent les éditions dont nous disposons, réduites à une seule voix. En effet, les lettres de Mlle Méliand comme celles des sœurs Cannet ont été détruites ou perdues<sup>1</sup>. Ce monologisme formel, loin de nuire à l'expression de la correspondance entre les interlocutrices, est compensé par l'extrême lisibilité de ces rapports d'analogie et de conformité au sein d'une seule et même voix. Il s'agira donc de montrer que ces échanges, qui jouissent et pâtissent à la fois d'une reconstitution virtuelle de la voix de l'autre, reposent sur un système énonciatif qui pallie la disparition matérielle des billets au moyen d'une surenchère de « preuves de correspondance ». En faisant valoir toute

la polysémie du terme, nous proposons de mettre tout d'abord en valeur le jeu de « correspondances » externes qui s'établit entre ces deux commerces d'amatrices, au gré de la similitude des voix, des thèmes, des circonstances d'écriture et des enjeux qui les rapprochent. Une fois cette confrontation établie, nous mettrons en valeur une caractéristique qui leur est commune : celle de la concordance intime et interne entre les interlocutrices d'un même échange qui « se correspondent » parfaitement. Il conviendra enfin d'aborder le troisième cercle de la correspondance à l'œuvre dans ces deux échanges, mis en abyme dans les lettres mêmes : celui du métadiscours qu'elles produisent précisément sur la place et les conditions de la « correspondance », entendue cette fois-ci au sens d'échange épistolaire, dans les pratiques de sociabilité de l'époque.

### **Quand les correspondances se correspondent**

La jeunesse des interlocutrices et les circonstances dans lesquelles leur correspondance voit le jour rapprochent ces deux commerces épistolaires. Jeanne Marie Phlipon (1754-1793), dite Manon, rencontra les sœurs Cannet en 1765, à l'âge de onze ans, au Couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Etienne, à Paris. Issue de la petite bourgeoisie, fille de maître-graveur, la jeune fille se montre précoce et entreprend l'apprentissage de la lecture en autodidacte<sup>ii</sup>, manifestant rapidement une prédilection pour la lecture des œuvres de Plutarque, de la Bible et des *Vies* de saints<sup>iii</sup>. Progressivement, les heures de méditation conduisent Manon à aspirer à la vie conventuelle. Non contente de satisfaire sa quête spirituelle, elle trouve en Sophie et Henriette Cannet, deux des pensionnaires de l'institution, filles de riches bourgeois d'Amiens, des confidentes avec lesquelles elle ne cessera de conserver des liens d'amitié jusqu'à son mariage, le 4 février 1780. La correspondance qu'elle entretient essentiellement avec Sophie (1751 -1795) commence en 1767, l'année de ses treize ans, à la sortie du couvent, et dure de façon assidue jusqu'au 27 janvier 1780<sup>iv</sup>, comptant environ 304 missives. La genèse de la correspondance de Mlle de Malboissière (1746-1766) présente bien des similitudes avec la précédente, à ceci près que les origines sociales de cette dernière sont plus favorables à l'accès à la culture en général et qu'elle ne fit pas l'expérience du couvent. Cette jeune fille appartient au milieu de la finance, son père étant caissier des sous-fermes des aides et des domaines à Amiens, Soissons puis Tours. Comme Manon Phlipon, celle que l'on surnomme Laurette entreprend une correspondance de jeunesse avec Adélaïde Méliand (1745-1828), fille de l'intendant de Soissons, à l'âge de quinze ans, en 1761. À Paris, dans le Marais, leurs servantes déposent avec soin leurs missives, soit environ 295 lettres, jusqu'à l'interruption brutale causée par la mort prématurée de Geneviève,

d'une rougeole pourprée, le 22 août 1766.

D'ores et déjà, la facture générale de ces deux échanges épistolaires se rejoint : la jeunesse des interlocutrices justifie des préoccupations similaires, d'ordre domestique, intégrant aussi des considérations amoureuses et des spéculations sur le mariage. De fait, nous avons affaire à quatre<sup>v</sup> jeunes filles nubiles qui s'interrogent sur les arrangements matrimoniaux auxquels se livrent leurs parents sur leur compte. À cet égard, les considérations de Geneviève, avant le décès de son amant Jean-Louis Dutartre, le 20 octobre 1765, et celles de Manon sont à l'unisson : toutes deux partagent une conception désabusée de cet « engagement dans lequel il est moralement sûre (sic) [...] que l'on risque son bonheur et sa liberté »<sup>vi</sup>, au nom des contraintes familiales qui guident le choix de l'époux et de la négligence progressive dont souffrent systématiquement les femmes à leurs yeux. L'expérience conjugale, consignée dans les lettres de maturité, corrigera ce jugement dépréciatif chez Manon.

Ces échanges ont aussi pour caractéristique commune d'offrir un témoignage sur le parcours éducatif des jeunes filles. Les sept maîtres qui dispensent des leçons quotidiennes à Geneviève favorisent cet épanouissement intellectuel, comme l'atteste le compte rendu détaillé de sa journée, établi le 19 mai 1764 :

Vous me grondez mon petit cœur de ne point vous avoir écrit depuis mercredi [...]. Jeudi matin, j'ai pris ma leçon de mathématiques ; j'ai eu ensuite le temps jusqu'à l'heure du dîner de faire mes trois thèmes espagnol, italien et allemand. À trois heures et demie Ceseron [son maître de danse] est venu, j'ai dansé. À cinq heures est arrivé mon petit maître de dessin qui est resté avec moi une heure et quart et qui vient tous les jours. Après son départ, j'ai lu douze chapitres d'Epictète en grec et fini une tragédie anglaise bien intéressante<sup>vii</sup>.

Manon est également loquace sur l'emploi du temps de ses journées :

Je m'amuse dans un autre genre : l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, un peu de géométrie, un peu de métaphysique, la philosophie, voilà quant aux sciences ; un peu de bonne poésie, quelques morceaux d'éloquence, voilà des belles-lettres ce qui me touche le plus. Si tu joins à cela la musique, tu auras le précis de mes occupations et de mes plaisirs<sup>viii</sup>.

Mlle Phlipon passe, en effet, pour avoir été un enfant avide de savoir, considérant l'étude comme un loisir : le sème de l'amateurisme transparait d'ailleurs dans l'emploi du verbe « amuse[r] ». L'apprentissage confine à l'assouvissement permanent de sa curiosité d'enfant et à l'application plus ou moins habile de ses talents, au gré des heures d'étude qu'elle égrène comme

autant de plaisirs accumulés au cours de la journée. En revanche, Geneviève, beaucoup moins consciente du prix de l'éducation, voit défiler les maîtres sans manifester d'étonnement face à des prérogatives exceptionnelles dans un siècle où la formation des femmes se limite souvent aux arts d'agrément.

Pour ce qui est de la vie culturelle, toutes ces jeunes filles se piquent de littérature, d'art, de philosophie et de sciences, promouvant ainsi un commerce intellectuel et mondain qui constitue une source de témoignages précieux sur les divertissements des amateurs de lettres, d'arts et de sciences au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les sorties culturelles de Geneviève, indissociables d'une forme de mondanité propre au milieu dans lequel elle a été éduquée – le salon de sa mère accueillait pléthore d'hommes de lettres et de savants –, sont retranscrites avec enthousiasme et assimilent ses lettres à une sorte de chronique. Les représentations théâtrales, accompagnées en amont et en aval par toutes sortes de discours métadramatiques qui vont de la rumeur du succès ou de la chute aux commentaires des amateurs, des journalistes et des critiques, suscitent l'engouement de cette dernière. Informée de l'actualité littéraire, elle transmet par exemple à Adélaïde, le 19 août 1761, le bulletin théâtral suivant :

On joue aujourd'hui à la Comédie Française une ancienne pièce remise au théâtre nommée *Cevol* et une nouvelle en un acte en prose nommée *La Fausse apparence* ; nous irons cette semaine si elles en valent la peine. Il y a aussi une assez jolie pièce à la Comédie Italienne que j'espère que nous irons voir, c'est le *Fils d'Arlequin perdu et retrouvé* ; on dit que la petite Camille y fait le rôle de mère à merveille<sup>ix</sup>.

Pour sa part, le 7 février 1777, Manon confie à Sophie qu'elle a assisté à un concert italien, chez une cantatrice nommée Mme L'Épine<sup>x</sup>. Les bals rythment sa vie ainsi que celle de Sophie, bien qu'elle soit peu encline au « cérémonial fatigant et [aux] grimaceries des cercles »<sup>xi</sup>. Le 8 mai 1772, elle dit avoir été charmée par le récit du bal auquel a assisté son amie<sup>xii</sup>, alors qu'elle-même, invitée deux mois auparavant à se rendre au Vauxhall<sup>xiii</sup>, dénigre fréquemment cette « sottise occupation »<sup>xiv</sup>.

Au-delà de cette différence de degré dans les affinités avec la mondanité, il reste une occupation qui obtient les suffrages des quatre épistolières : la lecture. Celle-ci est une occasion d'ouvrir le débat intellectuel : la manière comme la matière des œuvres philosophiques sont soumises très souvent au regard critique de Manon qui se complait dans les ratiocinations métaphysiques. Tandis qu'elle commente à plusieurs reprises sa découverte des *Nuits* de Young<sup>xv</sup>, Manon ne manque pas de revenir, dès qu'elle le peut, sur les lectures de Sophie et d'émettre un

jugement personnel à ce sujet :

Je ne doute pas que la lecture de Pope, à laquelle tu me dis être occupée, ne t'attache et t'amuse beaucoup : il a su dépouiller la métaphysique du jargon qui la rendait inintelligible et l'a revêtue avec adresse des grâces de la poésie [...] Son système est tout à fait consolant, et, par cela même, est très propre à l'humanité : il ne prouve pas l'existence de Dieu (comme l'a remarqué Rousseau) mais l'existence de Dieu le prouve<sup>xvi</sup>.

De manière beaucoup moins dogmatique, c'est-à-dire en privilégiant le canal du sentiment, Geneviève de Malboissière recense des ouvrages, comme l'*Histoire de Julie Mandeville* ou *Lettres traduites de l'anglais*, de Mme Brooke (Paris, 1764) :

Il y en a de charmantes, mais la fin est terrible ; j'ai pleuré comme une enfant sans pouvoir me retenir. [...] J'ai raison de lire rarement des romans ; à force de voir des malheurs et des morts, je finirais par mourir moi-même en pleurant, et je ne suis pas du tout tentée de quitter encore la vie<sup>xvii</sup>.

Par conséquent, l'un des éléments fédérateurs de ces lettres est la conversation : elle y est familière, parce qu'elle prend racine dans les relations intimes qui unissent respectivement ces jeunes filles, au nom d'une correspondance qui se réalise à la fois dans la réciprocité des attentions et de la bienveillance qu'elles prodiguent l'une envers l'autre et dans la complémentarité de leurs caractères.

### **Quand les correspondantes se correspondent**

De tels effets de correspondance semblent voués à l'évanescence, dès lors que l'une des voix est absente. Pourtant, l'indisponibilité des billets des sœurs Cannet et d'Adélaïde Méliand ne déjoue pas une lecture sensible aux marques de conformité entre les destinataires d'un même échange. Il suffit, en effet, de colliger les nombreuses « preuves de correspondance » entre les interlocutrices pour infirmer ce postulat. La correspondance de jeunesse de Manon Phlipon est ainsi soumise au régime de l'évidence : il s'agit de dire la correspondance avec l'autre, sans se contenter d'user d'hypocoristiques tels « mon cœur » ou « ma chère petite »<sup>xviii</sup> pour sceller le lien d'amitié. Cette litanie confère au discours épistolaire une valeur performative, puisqu'elle renouvelle constamment le contrat d'entente avec Sophie, en quête d'une éternelle approbation. Manon retrace d'ailleurs avec minutie l'étiologie de son amitié avec son interlocutrice, dans une lettre datée de février 1772 :

Nées avec des inclinations à peu près semblables, affectées des mêmes impressions, guidées par les mêmes principes, nous sommes dans des situations pareilles à bien des égards, et différentes à certains autres [...]<sup>xix</sup>.

Adélaïde s'avère *in fine* « un autre moi-même »<sup>xx</sup>. Imaginons ces échanges épistolaires comme des diptyques dont chaque tableau offre en miroir l'image de l'autre. Cette réflexivité est-elle rendue caduque par les lois du monologisme ? Non, dans la mesure où la voix qui nous est restée se fait le témoin, le champion et l'avocat de cette conformité. Pour ne donner qu'un seul exemple, extrait de l'une des premières lettres à Sophie Cannel, en date du 18 octobre 1770, relevons l'énoncé suivant qui rappelle que les interlocutrices aspirent aux mêmes buts, partageant une même conception de la vie :

[...] j'admire comme nos pensées se rapportent sur ce dont tu me parles ; il semble que tu sois venue les puiser chez moi ; ne croiroit-on pas, à une si parfaite union de sentiments, qu'il n'y ait qu'une âme qui nous anime toutes deux ?<sup>xxi</sup>

*Se correspondre*, c'est donc d'abord avoir « bien des traits ressemblants »<sup>xxii</sup>, comme le constate Manon, mais c'est aussi s'assembler, se compléter, trouver un point de concordance par la pensée et par le caractère. De tels serments d'amitié essaient dans les lettres de Manon. Quant à Geneviève, elle achève la lettre du 2 janvier 1765 sur une déclaration d'affection hyperbolique pour sa correspondante :

Adieu, ma petite, je vous aime autant cette année-ci que je vous aimais l'autre ; mais pour plus, ce seroit impossible<sup>xxiii</sup>.

Ne nous méprenons pas : ces démonstrations de bienveillance et cet appel à la transparence ressortissent à une « convention épistolaire » dont les lettres de Manon Phlipon et de Geneviève de Maboissière sont justiciables, comme le constate Brigitte Diaz<sup>xxiv</sup>. En émule de Rousseau, Manon sacrifie au gage de la sincérité qui constitue le socle de l'*ethos* épistolaire en vogue à cette époque ; de même Mlle de Malboissière. Mais cette communion des âmes n'est pas que de façade. Pour *correspondre*, il faut effectivement *se correspondre*. Or l'amitié « inviolable et éternelle »<sup>xxv</sup> est le fonds dans lequel puise la correspondance, au sens ontologique du terme comme au sens épistolaire, donnant au commerce par lettres une source d'inspiration intarissable :

Je vous écrierois à tous les instants du jour, que ma vive amitié trouveroit toujours de nouvelles expressions<sup>xxvi</sup>.

Par ces propos, Mlle de Malboissière accrédite le postulat de la correspondance des caractères ou des âmes, auquel Montaigne prête l'évidence fameuse : « parce que c'était lui, parce

que c'était moi »<sup>xxvii</sup>. Livrer son âme à l'autre devient donc un moyen naturel de cultiver cette correspondance. Manon en fait un exercice presque quotidien, qu'elle ne manque pas de légitimer, comme de coutume :

La part que tu sais bien que je prends à tout ce qui t'intéresse, l'intime confiance qui règne entre nous, la tendresse que tu me portes, te feront peut-être désirer une exposition particulièrement détaillée de mes pensées sur le sujet dont nous nous entretenons : je suis trop portée de moi-même à te faire connaître jusqu'au moindre de mes sentiments, le tableau touchant de tes agitations me frappe trop vivement pour me refuser au plus sensible plaisir que je puisse éprouver, qui est de communiquer tout ce que mon âme peut connaître ou sentir ; que ne puis-je t'être utile ! C'est l'objet de mes vœux [...] c'est à l'amitié à remplir ce devoir<sup>xxviii</sup>.

Sous la plume de Manon, s'épancher devient nécessaire à l'édification de sa destinataire et à l'entretien de cette concordance entre les interlocutrices. Ce principe vaut aussi pour le commerce des goûts et des idées. En effet, quand le jugement de l'autre fait défaut, la communauté intellectuelle en pâtit car elle n'est plus sustentée par l'échange d'informations. Tel est le cas lorsque Geneviève reconnaît avec dépit ne pas pouvoir émettre d'avis personnel sur une représentation à laquelle a assisté sa destinataire :

Je n'ai pas entendu vanter la *Réconciliation villageoise* dont vous me parlez et je crains que sa réputation n'empêche ma mère d'y aller. On prétend que tout le public en applaudissant avouait que c'était détestable. Au reste, mon enfant, ne m'en voulez pas, je n'ai rien vu, je ne puis juger de rien<sup>xxix</sup>.

Finalement, ce n'est pas tant le monologisme formel qui nuit à la reconstitution de la conformité à l'œuvre dans cet échange épistolaire que l'inadéquation ponctuelle entre les emplois du temps des interlocutrices, soit l'impossibilité d'accorder l'organisation de leurs journées autour des mêmes centres d'intérêt.

### **Quand les correspondances parlent de correspondance : le métadiscours épistolaire.**

Moments de loisir, les heures consacrées à l'activité épistolaire constituent donc l'un des passe-temps favoris de ces jeunes filles ; elles procurent un tel plaisir que les devoirs mondains et familiaux entrent en concurrence avec elles. Mlle de Malboissière confesse souvent qu'elle a dû surseoir à la rédaction de ses billets, parce que les leçons de mathématique ou de langue sont prioritaires dans son emploi du temps :

Mille, mille pardons, ma chere petite, ne me grondés pas, ne m'en voulés pas. Hier, une toilette tres longue, mon maître d'allemand, de desseïn, du monde a diner, Javilliers [fils de Claude Javilliers, danseur de l'Opéra], la comédie, voila les obstacles qui m'ont empechée de vous ecrire<sup>xxx</sup>.

Les lettres de Manon, quant à elles, ne cachent rien de son désir de se dérober à la société, de se dégager des contraintes de la sociabilité en trouvant refuge dans la conversation épistolaire. Aussi n'est-il pas rare que la lettre accueille en son sein un discours sur les conditions même de sa rédaction, de sa lecture et de sa transmission. Au gré des recensements de témoignages relatifs à l'exercice de la correspondance par lettres, se distingue en particulier l'expression d'une aspiration à l'intimité de cette pratique. En février 1772, Manon suggère le fait que l'agrément causé par la lecture du billet de Sophie ne peut qu'être amendé par les circonstances dans lesquelles elle en a pris connaissance :

Je passe rapidement sur le plaisir inexprimable que m'a causé ta lettre (je n'en finirais pas) : il suffit de te dire que je l'ai lue seule [...] <sup>xxx</sup>.

*De facto*, les lettres des jeunes filles du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient souvent décachetées et soumises à l'autorité parentale avant d'être remises à leurs destinataires. Brigitte Diaz rappelle notamment les recommandations dispensées par Geneviève à Adélaïde, à savoir « rédiger ses confidences les plus secrètes en italien pour éviter les indiscretions familiales » <sup>xxx</sup>. De cette intimité qui fait partie des revendications émergentes du siècle relève aussi la quête d'un lieu à l'écart, notamment la chambre, où nos jeunes scribes peuvent se confiner afin de se confier, à l'instar de Manon, le 18 octobre 1770 :

Bonjour donc, ma tendre amie, me voici tranquillement et solitairement dans ma petite chambre, la plume à la main, le calme et la tendresse dans le cœur, délicieusement occupée à t'écrire, à te peindre mes pensées, à t'exprimer mes sentiments ; je ne puis te dire combien cette situation a de charmes pour moi. Il semble que je ne tienne plus compte d'autre chose, tout le reste ne me paraît rien qu'une ombre, une vaine lueur en comparaison de la réalité, de la sensibilité du plaisir que j'y goûte<sup>xxx</sup>.

En effet, il incombe à la correspondance, au-delà de l'échange à distance qu'elle autorise, de restaurer l'intimité d'un tête-à-tête. C'est ainsi que parfois la lettre dramatise, au gré d'une mise en abyme, l'instant même de l'annonce du courrier, et la joie qui en résulte :

Jamais je ne ressentis si vivement les délicieuses impressions d'une surprise agréable qu'à la réception inattendue de ta charmante lettre. [...] J'étais à ma toilette, lorsque ma chère maman me dit qu'elle avait quelque chose à me donner [...] je la suivis sans me douter en aucune façon du bonheur qui m'attendait ; la joie qui par une pénétration subite s'empara de moi, quand elle me

présenta ta lettre, ne put se manifester au dehors que par le nom de « chère amie ! » [...] Ma plume se trouve arrêtée de même lorsque je veux te témoigner une reconnaissance à laquelle je consacre spécialement celle-ci [...] <sup>xxxiv</sup>

Le métadiscours se nourrit par conséquent de commentaires qui visent à reconstituer les circonstances mêmes de la réception du billet. Il intègre également des renseignements sur la matière des lettres, contenue dans les bornes de la « bienséance épistolaire » <sup>xxxv</sup>, pour reprendre les mots de Brigitte Diaz. De manière générale, ces deux correspondances présentent des traits similaires : l'évaluation des œuvres s'y fait au mépris de toute prétention de publication. Le ton y est donc sérieux, mais d'un sérieux propre à l'amateur et non au critique ou au journaliste destinant ses commentaires à un périodique. Point de longs passages théoriques : Manon se montre tout particulièrement sensible au risque d'introduire dans ses lettres une morale susceptible d'« impatient[er] » sa destinataire <sup>xxxvi</sup> et de passer elle-même pour une femme savante. Aussi multiplie-t-elle les précautions oratoires, reconnaissant que « des réflexions philosophiques, des observations sur mille choses ne sont pas toujours admissibles dans une lettre » <sup>xxxvii</sup>. La correspondance n'est pas, pour autant, vouée au dilettantisme. Manon propose d'ailleurs à Sophie un « nouveau plan de correspondance » <sup>xxxviii</sup> fondé sur le partage permanent d'analyses d'ouvrages.

Il en résulte que la correspondance de Geneviève et de Manon est à double fonds : elle met en œuvre la pratique de la lettre tout en se définissant comme le lieu par excellence où se commentent l'acte et le geste épistolaires. L'amateurisme des lettres de jeunesse autorise des spéculations intellectuelles enrichissantes, sous couvert de ne pas les exposer sur la scène publique. Il accorde une marge d'expression, à l'ombre des condamnations du pédantisme féminin. Les lettres de maturité de Mme Roland, ainsi que celles de ses contemporaines, telles Mme d'Épinay, Mme du Deffand, Mme de Graffigny, confirment cette émergence d'une voix féminine relativement libre. Surtout, la spécificité même des commerces épistolaires de Mlles Phlipon et de Malboissière réside dans le caractère réflexif d'une écriture qui ne cesse de dire la présence de l'interlocuteur, de réévaluer la raison d'être d'un tel échange. Prise dans la gangue de l'amitié, la correspondance offre là une légitimité à la parole des femmes.

---

<sup>i</sup> Notre édition de référence pour la correspondance de Mlle de Malboissière est la suivante : *Une jeune fille au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand, 1761-1766*, publiées avec une introduction et des notes par le comte de Luppé, Paris, Champion, 1925, 382 p.. Elle sera notée *L.G.M.* Quant aux lettres de jeunesse de Manon Phlipon, nous suivrons l'édition des *Lettres de Madame Roland, Nouvelle Série, 1767-1780*, publiées par Claude Perroud, Recteur honoraire, avec la collaboration de Mme Marthe Conor, Paris, Imprimerie nationale, 1913-1915, 2 vol.. Elle sera notée *L.M.R. et L.M.R.N.S.* pour la nouvelle série.

<sup>ii</sup> *Mémoires de Madame Roland*, Paris, Mercure de France, 2004, p. 311-312.

<sup>iii</sup> *Ibid.*, p. 314 et 321.

- 
- <sup>iv</sup> La première série des *Lettres de Madame Roland, 1780-1787*, éditées par Claude Perroud (Paris, Imprimerie nationale, 1900-1902), comprend, dans le premier tome, 9 billets datés de janvier à décembre 1780. La nouvelle série en compte 154 dans le premier tome et 141 dans le second.
- <sup>v</sup> Henriette Cannet, étant beaucoup plus rarement la destinataire des billets de Manon, est exclue de cette étude.
- <sup>vi</sup> *L.G.M.*, lettre 12, p. 35.
- <sup>vii</sup> *L.G.M.*, lettre 78, p. 99.
- <sup>viii</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 40, 23 juin 1773, p. 149.
- <sup>ix</sup> *L.G.M.*, lettre 1, p. 3.
- <sup>x</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 2, lettre 163, p. 27.
- <sup>xi</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 27, 18 mai 1772, p. 105.
- <sup>xii</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 26, p. 100.
- <sup>xiii</sup> Il s'agit de l'une des répliques du lieu de divertissement fondé à Londres au siècle précédent.
- <sup>xiv</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 7, 18 octobre 1770, p. 18.
- <sup>xv</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 47, 5 juin 1773, p. 147 et lettre 112, 5 février 1776, p. 373. Il s'agit de la traduction de l'œuvre, par Letourneur, parue en 1769-1770.
- <sup>xvi</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 45, p. 161.
- <sup>xvii</sup> *L.G.M.*, lettre 121, p. 170-171.
- <sup>xviii</sup> Apostrophes récurrentes dans les propos liminaires et dans les formules de clôture chez Geneviève.
- <sup>xix</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 23, p. 78.
- <sup>xx</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 23, p. 79.
- <sup>xxi</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 7, p. 17-18.
- <sup>xxii</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 23, p. 80.
- <sup>xxiii</sup> *L.G.M.*, lettre 160, 2 janvier 1765, p. 195.
- <sup>xxiv</sup> Brigitte Diaz, « Les femmes à l'école des lettres : la lettre et l'éducation des femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Planté (C.) éd., *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Champion, 1998, p. 138.
- <sup>xxv</sup> *L.G.M.*, lettre 120, 11 octobre 1764, p. 169.
- <sup>xxvi</sup> *Ibid.*, lettre 210, 15 mai 1765, p. 233.
- <sup>xxvii</sup> *Essais*, « De l'amitié », I, 27. Manon cite d'ailleurs un extrait de cet essai le 5 janvier 1777 (*L.M.R.N.S.*, t. 2, lettre 159, p. 5).
- <sup>xxviii</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 23, p. 81.
- <sup>xxix</sup> *L.G.M.*, lettre 235, 30 juin 1765, p. 270-271.
- <sup>xxx</sup> *Ibid.*, lettre 135, p. 181.
- <sup>xxxi</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 23, p. 78.
- <sup>xxxii</sup> B. Diaz, *op. cit.*, p. 141.
- <sup>xxxiii</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 7, p. 16.
- <sup>xxxiv</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 17, octobre 1771, p. 54.
- <sup>xxxv</sup> B. Diaz, *op. cit.*, p. 141.
- <sup>xxxvi</sup> *L.M.R.N.S.*, t. 1, lettre 36, 6 avril 1773, p. 138.
- <sup>xxxvii</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 41, 13 juillet 1773, p. 151. Cité par B. Diaz, *op. cit.*, p. 140.
- <sup>xxxviii</sup> *Ibid.*, t. 1, lettre 118, 21 mars 1776, p. 391.

## La correspondance de Hannah More

Véronique Pichet

Hannah More (1745-1833), femme de lettres, militante évangéliste, pamphlétaire conservatrice, abolitionniste, philanthrope et pédagogue, débuta sa correspondance en même temps que sa carrière littéraire. Ainsi, des années 1770 jusqu'à sa mort, elle ne cessa jamais d'écrire à ses amis et ennemis, ses partisans et détracteurs, ou encore à ses lecteurs dans des buts aussi divers que justifier de ses choix littéraires, faire de la propagande conservatrice, du prosélytisme évangéliste, se présenter comme une abolitionniste, justifier de ses actes au sein de ses *Sunday schools* ou encore défendre ses théories en matière de philanthropie et d'éducation. Le goût pour la politique et la maîtrise dans l'art subtil de la diplomatie n'étaient pas des qualités innées pour l'évangéliste rigoureuse et rigide qu'était Hannah More. Pourtant elle fit de sa correspondance un écrit aussi important que tous ses ouvrages de référence et utilisa cette forme de communication en fine stratège. Ses lettres, à des périodes particulières de sa vie, lors de son engagement en politique ou quand elle décida de venir en aide aux pauvres, furent un appui essentiel à ses pamphlets politiques et à ses nombreux *Cheap Repository Tracts*. Une grande partie de sa correspondance fut collectée et publiée en 1835 par William Roberts dans un ouvrage intitulé : *Memoirs of the Life and Correspondence of Mrs Hannah More*<sup>1</sup>. Elle adressa son courrier à tous ses destinataires, de l'infidèle réveillé : (*awakened infidel*<sup>2</sup>), jusqu'aux membres des plus hautes sphères de l'état dont William Wilberforce fut certainement celui avec qui cet échange épistolaire fut le plus enrichissant. De 1789 à 1795, années durant lesquelles la société britannique subit de profonds bouleversements, Hannah More, aidée d'une de ses sœurs Patty, s'engagea dans un projet pharaonique de créations de *Sunday Schools* dans la région de *Mendip*, lieu laissé à l'abandon matériel et spirituel par les autorités de l'Église d'Angleterre. Parallèlement, alors que la mise en œuvre de l'entreprise lui demanda de faire appel à de nombreux soutiens, Hannah More se vit proposer en 1792, pour ne pas dire presque imposer, l'écriture de pamphlets politiques puis de *Cheap Repository Tracts*, une forme de littérature populaire et bon marché, destinée à un public bien précis : les pauvres. Hannah More fit du courrier une arme presque absolue pour s'engager dans la propagande conservatrice et pour annoncer, avec plus ou moins de diplomatie, ses projets philanthropiques et pédagogiques.

## La correspondance, outil de propagande

C'est en 1788, qu'Hannah More se convertit à l'évangélisme, après avoir vécu la révélation. Dès ce moment, la nature de sa correspondance changea et il n'était plus question que de lier chacun de ses mots et actions à la pensée et aux projets évangélistes qui partageaient un seul but : réformer la morale au sein de la société britannique, par un retour à la religion. La période était propice à alimenter les craintes du peuple britannique qui pensait que la France plongeait dans un chaos dont elle ne pourrait plus émerger, idée partagée par Hannah More et il ne faisait plus de doute à ses yeux que ce pays s'enfonçait dans une anarchie impie. La position sociale de More était très respectable, presque naturellement elle « fut assaillie de lettres » émanant de personnes éminentes, dans lesquelles leurs auteurs la priaient d'agir<sup>iii</sup> et tous lui demandaient de « produire des petits tracts populaires pour contrer les écrits pernicioeux, venant d'auteurs aux idées radicales »<sup>iv</sup>. Ces ouvrages défendaient des conceptions politiques réformatrices, exact opposé des théories des conservateurs. Parmi tout ce courrier, un retint son attention, il venait de l'évêque de Londres Beilby Porteus, membre de l'Église d'Angleterre et grand soutien de More qui la suppliait de « répondre aux horreurs du moment »<sup>v</sup>. Hannah More s'exécuta, non sans prendre de grandes précautions pour se dédouaner de ce travail. Ainsi le 8 janvier 1793, presque un an après avoir effectivement écrit le pamphlet, elle envoya à son amie Madame Garrick une lettre dans laquelle elle lui expliqua que « Porteus l'avait importunée de la manière la plus pressante afin qu'elle écrive une petite chose vulgaire à deux pennies pour essayer d'ouvrir les yeux des gens du peuple sur cette rage qui les habitait pour obtenir la liberté et l'égalité ». Puis elle poursuivit en affirmant qu'elle « était tellement malade, qu'il ne lui fallut qu'un jour (largement suffisant) pour écrire un petit livre qui s'intitule *Village Politics. Addressed to all the Mechanics, Journeymen, and Labourers in Great Britain. By Will Chip a Country Carpenter*<sup>vi</sup>, adapté aux capacités intellectuelles de lecteurs tels que Mr Pepperdey et Mr Peter Alexander ». Enfin, More affirma qu'elle « avait changé d'éditeur pour éviter la suspicion et qu'elle ne l'avait envoyé à aucun de ses amis ». Elle ne signa ni le pamphlet ni cette lettre et choisit de la conclure par ses trois mots : « *Poor Louis Capet* ». Toutefois, juste avant la fin de ce courrier, Hannah More informa son amie qu'elle « pouvait l'acheter pour deux pennies, elle ne le lui enverrait pas pour les raisons mentionnées plus haut et que si elle ne l'aimait pas, c'était normal car il n'était pas écrit pour les personnes éduquées mais pour les ignorants »<sup>vii</sup>. Deux jours plus tard, More envoya une lettre à Madame Boscawen, une autre de ses amies, dans laquelle « elle avoua être l'auteur du pamphlet »<sup>viii</sup>, elle ne la cacheta pas, ce qui leva son anonymat et éventa le secret. Ce pamphlet politique, premier du genre pour More, était destiné à contrer, entre autres, le livre de Thomas Paine, *Rights of Man*<sup>ix</sup> paru en 1791 et à apporter un soutien à celui d'Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France*<sup>x</sup> qui perdait,

alors, son combat commercial face à l'ouvrage de Paine. More décida de s'adresser au même public que celui de Paine qui « lui semblait malléable et sous sa pernicieuse influence »<sup>xi</sup>. Le pamphlet eut un certain succès, Beilby Porteus lui confirma dans une lettre que « *Village Politics* était universellement porté aux nues, qu'il avait été lu et grandement admiré à Windsor », que « sa renommée s'étendait rapidement dans toutes les parties du Royaume », et il conclut en écrivant que « c'était un chef-d'œuvre du genre »<sup>xii</sup>. La propagande conservatrice et anti-radical commença donc dans les échanges épistolaires qui perdaient de leur privauté dès lors que l'on était une personne en vue ou en charge d'une responsabilité politique ou religieuse. La correspondance, en plus d'agir comme un déclencheur à la réalisation d'un écrit, annonçait clairement ce qu'il allait contenir et quel en était le but final. Ainsi, William Pitt, alors Premier Ministre, suggéra à Hannah More de « chasser les illusions propagées si assidûment parmi les vulgaires, le bas peuple »<sup>xiii</sup>. À la suite de la parution puis de la large distribution dont *Village Politics* fut l'objet, les remerciements affluèrent, leurs auteurs gardant toujours à l'esprit l'engagement politique du projet. Par exemple, Madame Piozzi, évangéliste de renom et amie de More lui écrivit que « *Village Politics* était un antidote à Tom Paine »<sup>xiv</sup>. Forte de ce succès et de ce soutien, Hannah More décida de réitérer l'expérience dans la littérature pamphlétaire de la Révolution et fit publier une lettre ouverte à Mr Dupont, membre de l'Assemblée Nationale Française, athée, qui avait proposé quelque temps auparavant de détruire les autels dédiés à Dieu et de créer des écoles d'où la religion serait absente. *Remarks on the Speech of Mister Dupont, made in the National Convention of France in 1793*<sup>xv</sup>, fut précédé d'un courrier dont la teneur de la pensée politique était la même que pour *Village Politics*, mais dans lequel l'aspect religieux reprenait la place de choix à laquelle l'évangéliste accordait une importance capitale. Dans une lettre qu'elle envoya à Horace Walpole, More déclara, « les discours athées de Dupont et Marvel me sont restés dans la gorge tout l'hiver, j'ai attendu de nos évêques et de notre clergé qu'ils fassent quelque chose pour contrer le poison »<sup>xvi</sup>. Ce courrier fut suivi d'un autre destiné à Madame Boscawen dans lequel elle expliqua « qu'elle ne plaidait pas pour leur foi (elle avait confiance) mais pour leurs besoins »<sup>xvii</sup>. En fait, le but de ce pamphlet était double, il s'agissait de faire de la propagande conservatrice et anti-radical et de lever des fonds pour aider les prêtres français exilés en Angleterre. Le choix de la forme d'une lettre ouverte pour ce second pamphlet eut certainement pour but de toucher un public différent de celui de *Village Politics*. Dans cette lettre Hannah More alerta la sphère politique mais aussi et surtout la sphère religieuse. Une de ses phrases en atteste parfaitement si besoin est : « Le but de la Révolution française n'est pas de détrôner les Rois mais Lui (sous entendu Dieu) par qui les Rois règnent »<sup>xviii</sup>. La correspondance qui précéda puis suivit les pamphlets et pour *Remarks*, le pamphlet lui-même, agit comme un

révélateur de sa pensée évangéliste conservatrice. Pour continuer son travail de propagande évangéliste et conservatrice, Hannah More s'engagea dans la production d'une forme de littérature bon marché, les *Cheap Repository Tracts*, en ciblant un public beaucoup plus large que ne le laissaient supposer les fables, hymnes et ballades qui composaient les *Tracts*. Le déclenchement de toute l'entreprise vint à la suite de la parution d'un autre ouvrage de Thomas Paine en 1795, *The Age of Reason : Being an Investigation of True and Fabulous Theology*<sup>xxix</sup>, livre qui provoqua une guerre des idées en Grande Bretagne et fit comprendre aux conservateurs qu'il était nécessaire que quelque chose fût fait. De plus, il fut lu comme une attaque irrévérencieuse contre le christianisme, analyse de lecture que More confirma à sa sœur Patty en qualifiant l'ouvrage de « performance vicieuse »<sup>xx</sup>. Comme à l'accoutumée ce fut à la suite de demandes écrites insistantes émanant des instances religieuses et politiques que More se lança dans l'aventure. Beilby Porteus et William Wilberforce, respectivement au nom de l'Église d'Angleterre et du gouvernement, la prièrent de s'engager, chacun lui rappelant « son talent »<sup>xxi</sup> pour l'écriture et les facilités qu'elle aurait en s'essayant à ce genre littéraire nouveau. Porteus lui affirma même qu'elle « s'en repentirait sur son lit de mort si elle, qui connaissait si bien les habitudes et les sentiments des pauvres, n'écrivait quelques petites choses pour leur ouvrir les yeux »<sup>xxii</sup>. Ce fut, de nouveau, par une lettre envoyée à William Wilberforce qu'elle annonça sa décision et le but de l'entreprise, « un plan pour promouvoir la bonne morale parmi les pauvres, un grand projet qui m'occupe tous les jours et me laisse à peine le temps de manger »<sup>xxiii</sup>. Pour lancer la production, il fallut créer une association, *The Cheap Repository*, dont la majorité des membres étaient évangélistes, auxquels Hannah More envoya une lettre d'explication en se positionnant de manière très claire politiquement et religieusement : « le but de cette institution est de permettre la circulation d'une connaissance religieuse utile comme un antidote au poison de ces publications vulgaires et licencieuses qui s'écoulent continuellement dans la Manche »<sup>xxiv</sup>. Le succès fut au rendez-vous, deux millions d'exemplaires furent vendus dans la première année, suivis d'un flot de critiques dont une des plus célèbres émane de William Cobbett, journaliste du *Quarterly Review* qui déclara que les « pamphlets politiques et les *Cheap Repository Tracts* de Miss More ressemblaient à du Burke pour débutants, *Burke for beginners* »<sup>xxv</sup>. Comme pour les pamphlets, More ne signa aucun des *Tracts* (elle ne les écrivit pas tous) et, comme les autres auteurs, se contenta d'y apposer une lettre, le Z étant son signe de reconnaissance. Pendant cette période si prolifique, la correspondance de More eut une importance capitale car elle lui permit de se mettre en avant. Pourtant, le fait qu'elle refusa presque à chaque fois le travail, en le notant clairement dans ses différents courriers, lui permit aussi de s'éloigner d'une place trop prépondérante et d'une étiquette trop politiquement

marquée dans une société où les hommes n'accordaient que peu de crédit politique aux femmes, fût-ce Hannah More.

### **La correspondance, outil diplomatique**

La création des *Sunday Schools*, de Hannah et Patty More dans la région de *Mendip*, fut encadrée, presque construite par une correspondance qui les mena au bout de leur projet. De 1789 à 1795, les deux sœurs s'engagèrent dans un défi que peu auraient osé relever. Patty écrivit un journal, elle y nota ses impressions et sentiments, et y collecta une grande partie des courriers reçus par les deux sœurs. Arthur Roberts, fils du biographe d'Hannah More, publia en 1859 un ouvrage sous le titre de *The Mendip Annals*<sup>xxvi</sup>, dans lequel il donna une transcription raisonnablement fidèle du journal (l'original a été perdu ou détruit) et y ajouta la nombreuse correspondance dont celle de l'épisode appelé *Blagdon Controversy*. De nouveau, ce fut par la demande écrite et pressante de William Wilberforce qu'Hannah More fut mise au courant d'un de l'état de misère où se trouvaient les habitants du village de Cheddar, « un endroit où il n'y avait pas une once de confort, ni matériel ni spirituel » ; il terminait sa lettre par ces mots, « Miss Hannah More, quelque chose doit être fait pour Cheddar. Si vous vous chargez de l'affaire, je me chargerai des dépenses »<sup>xxvii</sup>. Dès la mise en œuvre du projet, afin d'éviter les critiques venant à la fois des instances religieuses et de certains élus conservateurs (qui auraient pu lui reprocher de vouloir instruire les pauvres), Hannah More s'essaya à l'art subtil de la correspondance diplomatique et eut recours à des émissaires, sortes d'ambassadeurs choisis pour leur position au sein des instances qu'elle voulait toucher et pour l'influence qu'ils pourraient avoir sur leurs pairs. Ainsi elle écrivit à Beilby Porteus, évêque de Londres, qu'elle ne connaissait pas de meilleur moyen d'enseigner la morale que d'insuffler les principes chrétiens : « Je travaille à leur inculquer des principes et non des opinions »<sup>xxviii</sup>. En même temps, William Wilberforce reçut sa missive dans laquelle elle expliquait : « mon plan pour instruire les pauvres est très limité et strict. Je n'autorise pas l'apprentissage de l'écriture. Mon but n'est pas de leur apprendre les dogmes ou les idées mais de former les pauvres aux habitudes du travail et de la vertu »<sup>xxix</sup>. More adapta ses propos aux personnes et plus généralement aux groupes qu'ils représentaient. De plus, la correspondance, lui accorda une certaine liberté en critiquant par exemple les lacunes du clergé local ou la politique philanthropique menée par le gouvernement dans les *Poorhouses*. Mais là encore, elle choisit les personnes qui allaient recevoir les lettres, afin de ne pas mettre en péril son projet. Ainsi Madame Bouverie, qui n'avait aucune implication ni influence religieuse ou politique, fut la réceptrice privilégiée de ces courriers. Après la visite d'une *Poorhouse*, More écrivit : « je crois que j'ai vu plus de misère en un jour que ce que certaines personnes peuvent

l'imaginer dans le monde entier »<sup>xxx</sup>. En agissant ainsi, More non seulement pesait ses mots et savait quel poids ils allaient avoir sur la personne qui les lisait, mais aussi elle calculait les risques et anticipait les critiques. Une fois que les *Sunday schools* puis les clubs pour femmes furent créés, More poursuivit les échanges épistolaires afin d'expliquer, de rendre compte ou encore de rassurer ceux qui pensaient qu'elle allait trop loin dans l'aide et l'éducation des pauvres. Une de ses solutions fut de justifier l'application de la théorie du pauvre vertueux dans ses écoles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la pauvreté d'autrui servait la philanthropie et l'éthique du travail justifiait la discrimination entre les « mauvais pauvres, oisifs » et les « bons pauvres actifs et travailleurs »<sup>xxxi</sup>. Hannah More, très habilement, écrivit à chacun en ce sens. « Je donne aux femmes qui après une année de mariage peuvent produire un certificat de bonne conduite, une *Bible*, une paire de bas et cinq shillings, récompenses qui sont un petit encouragement à la sobriété et à la vertu »<sup>xxxii</sup>. Après les satisfactions venaient les reproches et les encouragements à la délation, « mes jeunes épouses qui étaient candidates aux cadeaux refusèrent d'être associées à l'une d'entre elles dont elles avaient signalé la conduite immorale. C'est en présence de tous et d'une douzaine de membres du clergé qu'elle a fait l'objet d'une remontrance solennelle »<sup>xxxiii</sup>. En fait, la bonne marche des écoles tenait à la communication interne et externe, encadrée par les courriers qui posaient les règles, donnaient les programmes, et qui se voulaient ouverts et instantanés dans les réponses quant aux interrogations de tous. Cette stratégie qui sur le papier semblait idéale, fut mise à mal par l'épreuve de la *Blagdon Controversy*. Cette crise eut comme particularité de n'exister que par un nombre incalculable de lettres émanant d'une vingtaine d'auteurs, échange épistolaire qui révéla les limites du système des *Sunday Schools*, de la technique mise en place, et les propres limites d'Hannah More quant à sa capacité de conciliation. Cet épisode, qui dura de 1799 à 1803, prit des proportions inattendues et atteignit très vite les sphères religieuses et politiques de la société anglaise. L'histoire débuta par un affrontement entre Henry Young, instituteur de la *Sunday School* de Blagdon et Thomas Bere, vicaire du village, opposé à l'ouverture de l'école. Le premier courrier émana de l'épouse de Bere qui dénonça à Hannah More les activités de l'instituteur en l'accusant de « montrer trop de zèle et de vouloir usurper l'autorité spirituelle du vicaire, nommé lui, par l'Église d'Angleterre »<sup>xxxiv</sup>. La controverse était lancée, et pas moins de 23 pamphlets favorables ou hostiles à More vinrent s'ajouter à la correspondance. Malgré la fermeture de l'école et le renvoi de Thomas Bere de son poste de vicaire, l'affaire ne cessa pas et la polémique s'orienta vers le débat religieux, une bataille menée au nom de l'Église d'Angleterre par ceux qui considéraient Hannah More et les évangélistes comme leurs ennemis mortels<sup>xxxv</sup>. Un collectif de pasteurs de l'Église d'Angleterre témoigna dans une lettre collective signée : *Clergymen*, dans le but de réhabiliter l'instituteur et avec lui Hannah More<sup>xxxvi</sup>. Cette guerre d'écrits amena à une situation

grotesque qui transforma la fervente évangéliste, néanmoins membre de l'Église d'Angleterre, en dissidente réformatrice : « Elle agit comme si elle était une réformatrice séditeuse tels les Jacobins anglais, Thomas Hardy ou John Thelwell »<sup>xxxvii</sup>. Plus saugrenu encore, More reçut une lettre anonyme dans laquelle elle était accusée d'avoir engagé deux hommes pour tuer Bere ; on affirmait « qu'elle connaissait Charlotte Corday et qu'elle avait une part de responsabilité dans l'assassinat de Marat »<sup>xxxviii</sup>. Les détracteurs d'Hannah More saisirent l'occasion pour dénoncer ses théories philanthropiques et pédagogiques et quelques-uns de ses partisans supposés trouvèrent prétexte à l'attaquer car ses réalisations commençaient à leur faire de l'ombre.

La correspondance d'Hannah More fut pour elle un moyen pratique et économique de faire connaître tous ses écrits, un outil de propagande conservatrice et évangéliste efficace, elle fut aussi une protection en lui donnant l'occasion de se dédouaner, de se justifier ou de se défendre au cours d'épisodes douloureux de sa vie. Elle utilisa cette forme de communication comme un appui et un cadre à ses réalisations et engagements. Ses pamphlets politiques conservateurs, tout comme ses *Cheap Repository Tracts*, n'auraient pas eu la même publicité et donc le même succès sans la correspondance qui y fut associée, car seules les lettres reconnaissaient implicitement ou explicitement qu'Hannah More était l'auteur. De plus, le courrier joua un rôle important en commençant le travail de propagande conservatrice et évangéliste où sans cette aide, les écrits n'auraient pas trouvé toute leur efficacité. La tentative de s'essayer à l'art subtil de la diplomatie par l'échange épistolaire se révéla fructueuse tant que Hannah More n'eut pas à affronter de réelles difficultés, et elle fit preuve d'une réelle finesse dans le choix de ses lecteurs. La création des *Sunday schools* et des clubs pour femmes fut un vrai succès, pas moins de 1000 élèves assistèrent aux journées du dimanche dans une douzaine d'écoles. Toutefois, dès que les courriers n'étaient plus de son initiative, More révélait toutes ses limites et elle en oubliait la prudence. Au plus fort de la controverse, elle alla jusqu'à écrire à Beilby Porteus que « plus que des professeurs de bonne moralité, je cherche des professeurs religieux avec l'esprit missionnaire car les élèves sont ignorants de la chose spirituelle »<sup>xxxix</sup>. Loin d'être anecdotique, la correspondance d'Hannah More fait partie intégrante de son legs qui permet de mieux comprendre cette femme complexe aux talents variés dont l'influence sur ses pairs ne peut être niée.

## BIBLIOGRAPHIE

### More, Hannah

- *Village Politics, Addressed to all the Mechanics, Journeymen, and Labourers, in Great Britain* (1793), in *The Works of Hannah More in Two Parts*, New-York : Harper & Brothers, 1843
- *Remarks on the Speech of M. Dupont, Made in the National convention of France. On the Subjects of Religion and Public Education* (1793), in *The Works of Hannah More in Two Parts*, New-York : Harper & Brothers, 1843
- *The Works of Hannah More in Two Parts*. New York : Harper & Brothers n°82 Cliff street, 1843.

**More, Martha.** *Mendip Annals ; or the Narrative of the Charitable Labours of Hannah and Martha More.* London : Arthur Roberts edition, James Nisbet & Co., 1859

### Biographies et ouvrages critiques

- Bere, Thomas. *The Controversy between Mrs. Hannah More and the Curate of Blagdon, relative to the conduct of her teacher in that Parish.* London, 1801
- Burke, Edmund. *Reflections on the Revolution in France*, édition Conor Cruise O'Brien : Harmondsworth : Penguin, 1982
- Denizot, Paul et Cécile Révauger. *Pauvreté et assistance en Grande Bretagne 1688-1834.* Ouvrage collectif. Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence, 1999
- Hart, Lewis. *A Statement of Facts relative to Mrs. H. More's schools, occasioned by some Misrepresentations.* Bath, printed by S. Hazard, 1802
- Jones, M.G.. *Hannah More.* New York : Greenwood Press Publishers, 1968
- Paine, Thomas. *Rights of Man.* Edition Eric Foner. Harmondsworth : Penguin, 1969
- *The Age of Reason : Being an Investigation of True and Fabulous Theology.* New York : Cosimo, Inc., 2005
- Roberts, William. *Memoirs of the Life and Correspondence of Mrs. Hannah More in Two Volumes.* New York : Harper & Brothers, n°82 Cliff Street, 1835
- Scheuermann, Mona. *In Praise of Poverty. Hannah More Counters Thomas Paine and the Radical Threat.* Kentucky : The University Press of Kentucky, 2002

---

<sup>i</sup> William Roberts, *Memoirs of the Life and Correspondence of Mrs Hannah More*, 1835.

<sup>ii</sup> “From Mrs Hannah More to an Awakened Infidel”, in William Roberts, *op. cit.*, vol. 2, p. 410.

<sup>iii</sup> Roberts, vol. 1, p. 412.

<sup>iv</sup> Mona Scheuermann, *In Praise of Poverty, Hannah More Counters Thomas Paine and the Radical Threat*, 2002, p. 107.

<sup>v</sup> Beilby Porteus to Hannah More, in Roberts, vol. 1, p. 413.

<sup>vi</sup> Hannah More, *Village Politics. Addressed to all the Mechanics, Journeymen, and Labourers, in Great Britain.* By Will Chip, a Country Carpenter, in *The Works of Hannah More*, 1843, Part 1, p. 58.

<sup>vii</sup> Hannah More to Mrs Garrick, 8 janvier 1793, Folger MS, W.b. 487.

<sup>viii</sup> Hannah More to Mrs Boscawen, in Roberts, Volume 1, p. 413.

<sup>ix</sup> Paine Thomas, *Rights of Man*, ed. Eric Foner.

<sup>x</sup> Burke Edmund, *Reflections on the Revolution in France*, ed. Conor Cruise O'Brien.

<sup>xi</sup> Hannah More to Patty More, in Roberts, vol. 1, p. 411.

<sup>xii</sup> Beilby Porteus to Hannah More, in Roberts, vol. 2, p. 348

<sup>xiii</sup> William Pitt to Hannah More, in Roberts, vol. 1, p. 422.

- 
- <sup>xiv</sup> Mrs Piozzi to Hannah More, in M. G. Jones, *Hannah More*, p. 125.
- <sup>xv</sup> *Remarks on the Speech of Mister Dupont, made in the National convention of France*, in *The Works*, part 1, p. 301.
- <sup>xvi</sup> Hannah More to Horace Walpole, in Roberts, vol. 1, p. 421.
- <sup>xvii</sup> Hannah More to Mrs Boscawen, in Roberts, vol. 1, p. 433.
- <sup>xviii</sup> Hannah More, *Remarks on the Speech of M. Dupont*, in *the Works*, vol. 1, p. 306.
- <sup>xix</sup> Paine, Thomas, *The Age of Reason : Being an Investigation of True and Fabulous Theology*, originally publishe (1795). New York, Cosimo, Inc.
- <sup>xx</sup> Hannah More to Patty More, in Roberts, vol. 1, p. 455.
- <sup>xxi</sup> Beilby Porteus to Hannah More, and William Wilberforce to Hannah More, in Roberts, vol. 1, p. 456 et 458.
- <sup>xxii</sup> Beilby Porteus to Hannah More, in Jones, p. 134.
- <sup>xxiii</sup> Hannah More to William Wilberforce, in Roberts, vol. 1, p. 465.
- <sup>xxiv</sup> Hannah More to William Wilberforce, in Roberts, vol., p. 466.
- <sup>xxv</sup> Jones, p. 134.
- <sup>xxvi</sup> Martha More, *Mendip Annals ; or, The Narrative of a Charitable Labours of Hannab and Martha More*, ed. Arthur Roberts.
- <sup>xxvii</sup> Wilberforce to Hannah More, in Martha More, *Mendip Annals*, p. 7.
- <sup>xxviii</sup> Hannah More to Beilby Porteus, Martha More, *op. cit.*, p. 6.
- <sup>xxix</sup> Hannah More to William Wilberforce, *ibid.*, p. 9.
- <sup>xxx</sup> Hannah More to Mrs Bouverie, Roberts, vol. 1, p. 301.
- <sup>xxxi</sup> Françoise Deconninck-Brossard, “Le discours des Églises sur la pauvreté”, dans *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne*, éd. Paul Denizot et Cécile Révauger, Aix en Provence, P. U. de Provence, p. 78.
- <sup>xxxii</sup> Hannah More to Mrs Bouverie, Roberts, vol. 1, p. 323.
- <sup>xxxiii</sup> Hannah More to Mrs Bouverie, Martha More, p. 254.
- <sup>xxxiv</sup> Thomas Bere, *The Controversy between Mrs Hannah More and the Curate of Blagdon, relative to the conduct of her Teacher of the Sunday School in that Parish*, 1801, p. 102.
- <sup>xxxv</sup> Scheuermann, *In Praise of Poverty*, p. 20.
- <sup>xxxvi</sup> Lewis Hart, *A Statement of Facts relative to Mrs H. More’s Schools, occasioned by some late Misrepresentations*, p. 2.
- <sup>xxxvii</sup> Thomas Bere to Hannah More, in Bere, *Controversy*, p. 21.
- <sup>xxxviii</sup> Anonymous letter to Hannah More, in Roberts, vol. 1, p. 332.
- <sup>xxxix</sup> Hannah More to Beilby Porteus, Martha More, p. 243.

# Une correspondance scientifique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle :

## Hautefeuille et Bourdelot

Yoshiko Terao

Je voudrais ici montrer une fonction de la correspondance, en tant que système de diffusion de la pensée scientifique, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à travers une lettre de 1702, où l'abbé physicien Jean de Hautefeuille (1647-1724) parle de sa nouvelle machine d'espionnage<sup>i</sup>. J'aimerais analyser ce texte selon les deux points de vue suivants : premièrement, j'examinerai la structure même de cette lettre, assez particulière, puisqu'elle contient trois lettres d'autres savants. On verra comment la forme lettre est le reflet d'une sorte de République des Sciences à cette époque. Ensuite, je passerai à l'analyse de son contenu : la conception d'une nouvelle machine de Hautefeuille qui a pour but d'écouter les conversations à distance. Finalement, nous montrerons comment, à cette imagination de l'écoute secrète, qui traverse tout le siècle de Leibniz et à Bentham, répond un usage particulier de la lettre comme système de diffusion du savoir.

### La lettre comme système de diffusion de la pensée scientifique

Commençons par présenter la construction assez complexe de cette lettre. Le 30 août 1702, Hautefeuille écrit une lettre au médecin Pierre Bonnet Bourdelot<sup>ii</sup>. Cette longue lettre en contient elle-même deux autres, une de Claude Perrault<sup>iii</sup> à Hautefeuille, et une autre plus ancienne sur le même sujet, que le physicien Chérubin d'Orléans avait écrite à son ami le linguiste Nicolas Toinard<sup>iv</sup>. Soit trois lettres enchâssées dans la première. En outre, les deux lettres de Perrault sont une réaction à un texte qu'Hautefeuille avait envoyé à Perrault, intitulé *Discours sur la possibilité & les moyens de perfectionner l'ouïe*. Quant à la lettre de Chérubin, Hautefeuille l'insère à titre d'exemple des problèmes rencontrés par une invention de même nature que la sienne.

Cette lettre-gigogne fut publiée à Paris en format in-4°. Il ne s'agit donc pas d'une communication intime ou secrète, mais d'une lettre publique, qui présente quatre caractères importants pour la circulation de la connaissance.

Premièrement, il faut remarquer la vitesse des correspondances. La première lettre de Perrault est écrite le 18 juin 1680, et la deuxième le 25 juin. Bien sûr, entre-temps, Hautefeuille a répondu à la première lettre de Perrault. Donc, trois lettres ont été échangées en une semaine, entre deux correspondants éloignés, dont l'un résidait à Orléans où il était chapelain de l'Église Royale de S. Aignan, tandis que l'autre habitait de Paris.

Deuxièmement, il faut noter la sûreté de la transmission des informations. Il est possible de vérifier leur source et leur authenticité. En effet, Hautefeuille retrace minutieusement le cours des critiques et des circonstances concernant ses inventions, et il exige la responsabilité des journalistes et des gens qui s'occupent de la diffusion des connaissances scientifiques. Par exemple, dans cette lettre de 1702, Hautefeuille se plaint d'une attribution injuste : le 17 mars 1681, l'auteur de *Journal des savants* avait parlé d'une autre invention de Hautefeuille : « L'art de respirer sous l'eau, et le moyen d'entretenir pendant un temps considérable la flamme enfermée dans un petit lieu, etc. par M. de Hautefeuille. C'est par le moyen de deux machines dont nous parlerons bientôt dans le Journal<sup>v</sup> ». Cependant, dans le numéro du 6 juillet 1682, le rédacteur, l'abbé de la Roque, écrit que « c'est au savant Jean Alphonse Borelli que nous sommes redevables de cette invention<sup>vi</sup> ». On voit donc que Hautefeuille peut facilement retrouver et citer ce qui a été affirmé une première fois.

Troisième caractère : la lettre elle-même est un lieu d'une discussion ouverte, dans la mesure où l'insertion des lettres de Perrault et de Chérubin représente une communication entre différents milieux scientifiques. Outre son échange d'opinions avec l'académicien Perrault, Hautefeuille s'adresse à diverses personnes et sous diverses formes. Par exemple, il écrit au Roi pour solliciter son admission à l'Académie des sciences, et pour demander l'approbation de son invention sur la perfection des rames ; il publie aussi un factum sur la prétendue invention des pendules de poche par Huygens, lequel était comme Perrault un membre de l'Académie royale des sciences. Dans ce factum, par la parole de son avocat, Hautefeuille affirme que « Le sieur Huygens jaloux et usurpateur de la gloire des autres, s'est fait l'honneur de se publier inventeur de ce secret [celui de faire des horloges et des montres portatives aussi justes que les pendules]<sup>vii</sup> ». On voit donc que les destinataires et les interlocuteurs des lettres sont variés.

Quatrièmement, la lettre polyphonique constitue aussi une stimulation de l'étude. La bonne circulation de la correspondance permet d'obtenir simultanément de plusieurs personnes des idées sur des sujets donnés, de sorte que ces sujets deviennent aisément accessibles et féconds. En effet, les savants de cette époque passent constamment d'une invention à une autre ; comme Hautefeuille qui invente plusieurs machines, telles qu'un appareil acoustique, de nouvelles rames, un moyen pour respirer sous l'eau et une nouvelle lunette d'approche. Et ils traitent souvent en

même temps les mêmes sujets. Pour revenir à l'exemple du factum contre Huygens, la conception de la pendule portative semble s'être perfectionnée grâce à une sorte de concurrence : d'après le factum, la seule différence entre la conception de Huygens et celle de Hautefeuille tient à la forme du ressort. Huygens spécifie la « figure spirale », alors que Hautefeuille ne donne à ce ressort « aucune figure particulière »<sup>viii</sup>.

Nous avons vu les caractéristiques de cette lettre à la structure complexe, relativement à l'environnement scientifique de l'époque. Passons maintenant à l'analyse de son contenu.

### **L'imaginaire de l'écoute secrète**

Le sujet de la lettre de Hautefeuille est son invention d'un appareil acoustique qui permet la surveillance à distance. La fonction de cette lettre est de se plaindre de l'appréciation injuste reçue par ses autres inventions, ainsi nous l'avons vu plus haut à propos des difficultés à obtenir une approbation. Par conséquent, Hautefeuille choisit de garder le silence sur son secret, se contentant de signaler que le principe de son appareil repose sur l'imitation de la nature (il est inspiré de la structure des animaux ayant l'oreille fine, tel le lamantin).

Cependant, la lettre mentionne une autre raison pour laquelle les savants de cette époque hésitent à publier des secrets relatifs à la surveillance auditive. C'est la fonction de la lettre de Chérubin d'Orléans insérée dans celle de Hautefeuille. Mais, avant de parler de l'épisode de Chérubin, j'aimerais mettre en relief la problématique spécifique des machines à espionnage. Pour cela, je vais prendre trois exemples remarquables qui illustrent ce vieux désir de l'homme : entendre sans être vu, sans être entendu.

*Le désir d' « entendre sans être vu, sans être entendu »*

Un roman de Tiphaigne de la Roche intitulé *Giphantie* (1760) décrit un dispositif permettant de connaître tout ce qui se passe sur la terre, au moyen de tuyaux invisibles.

De petits canaux imperceptibles, reprit le préfet, viennent, de chaque point de la superficie de la terre, aboutir à ce globe. Son intérieur est organisé de manière que l'émotion de l'air qui se propage par les tuyaux imperceptibles et s'affaiblit à la longue reprend de l'énergie à l'entrée du globe et redevient sensible. De là ces bruits, ce tintamarre, ce chaos. Mais à quoi serviraient ces sons confus, si l'on n'avait pas trouvé le moyen de les discerner ? Vois l'image de la terre peinte sur ce globe ; ces îles, ces continents, ces mers qui embrassent, lient et séparent tout. [...] Remarque tel point de ce globe qu'il te plaira : en y posant la pointe de la baguette que je te mets aux mains et en portant

l'autre extrémité à ton oreille, tu vas entendre distinctement tout ce qui se dit dans l'endroit correspondant de la terre<sup>ix</sup>.

L'utilisation de tuyaux invisibles chez Tiphaigne consiste à satisfaire la simple curiosité. En effet, en posant partout la pointe de la « baguette », comme s'il testait ses performances, le voyageur prête attention, lors de ces déplacements successifs, aux paroles prononcées. Il en résulte que ces paroles sont des fragments n'ayant aucune cohérence entre eux. Cela se manifeste dans le chapitre XI « Le pot-pourri », dans la première partie.

Je n'arrêtai plus la baguette en aucun endroit ; je la portai sans distinction de côté et d'autre : et je n'entendis plus que des propos rompus, tels que ceux-ci : « [...] Ah ! mon cher monsieur, je suis fort aise de vous voir ; vraiment, je vous dois un compliment : la dernière perruque que vous m'avez faite me vieillit de dix ans. Sûrement, monsieur ne trouvait pas que j'eusse une physionomie assez magistrale ? Savez-vous, mon cher monsieur, qu'il n'en faut pas davantage pour me couvrir de ridicule, et vous perdre de réputation ?... Seigneur, trois semaines d'un vent d'*ouest* pour que mon vaisseau puisse aller... Seigneur, trois semaines d'un vent d'*est*, pour que le mien puisse revenir... Mon Dieu, donnez-moi des enfants... Mon Dieu, envoyez une fièvre maligne à ce fils qui me déshonore... Mon Dieu, donnez-moi un mari... Mon Dieu... défaites-moi du mien...<sup>x</sup>

Un amas de propos morcelés (l'histoire d'une « perruque » qui fait paraître plus vieux que son âge ; une prière pour avoir un mari, et une autre pour s'en défaire, etc.) ne sert finalement à atteindre à aucun but, si ce n'est de témoigner d'un monde chaotique ; ces fragments de phrases ne traduisent pas une intention de surveillance : « Peut-être tout ce fatras ne sera-t-il pas du goût de la plupart de mes lecteurs. J'en serais fâché. Aussi, à quoi pensent les hommes de tenir des propos si bizarres, si peu sensés, et si contradictoires ?<sup>xi</sup> » Cet exemple de Tiphaigne se distingue des suivants, plus proches de la machine de Chérubin, dans la mesure où ils relèvent d'un objectif politique.

Dans la *Drôle de pensée, touchant une nouvelle sorte de représentations* de 1675, Leibniz conçoit une maison équipée d'un système politique de surveillance optique et acoustique : cette maison appelée « Académie des plaisirs » possède plusieurs chambres, où on peut notamment jouer aux cartes ou aux dés : « Ces maisons ou chambres seront bâties de manière que le maître de la maison pourra entendre et voir, tout ce qui se dit et fait, sans qu'on l'aperçoive par le moyen des miroirs, et tuyaux. Ce qui serait une chose très importante pour l'État, et une espèce de confessionnal politique.<sup>xii</sup> »

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on retrouvera ce genre de dispositif dans la conception du Panoptique. En effet, outre la forme bien connue de surveillance visuelle, Bentham mentionne aussi une surveillance auditive. Des tubes qui s'étendent de la tour centrale vers chaque cellule,

permettent au surveillant immobile de parler aux prisonniers et aux prisonniers d'éprouver la présence réelle ou supposée du surveillant :

Des tubes de fer-blanc correspondent depuis la tour d'inspection à chaque cellule, en sorte que l'inspecteur, sans aucun effort de voix, sans se déplacer, peut avertir les prisonniers, diriger leurs travaux, et leur faire sentir sa surveillance<sup>xiii</sup>.

Ce système acoustique a des avantages tels que la commodité de la transmission des ordres et une stratégie préventive (« faire sentir [la] surveillance » du gardien). Cependant, il entraîne un problème paradoxal propre à la surveillance auditive□. À travers l'étude du musicologue Peter Szendy qui développe bien ces caractéristiques, nous allons étudier ce problème : en effet, d'une part, « le pouvoir de propagation et d'infiltration du son n'a jamais empêché la mise au point d'une "écho-tectonique" servant les écoutes ». D'autre part, la conception de « Bentham aurait du mal à isoler acoustiquement, et "*dans un seul sens*", lesdits tuyaux, comme il a pu le faire pour les rayons visuels au moyen de persiennes et de chicanes<sup>xiv</sup> ». En effet en même temps que ce système permet au surveillant d'écouter les voix dans les cellules, il permet également aux prisonniers d'entendre les voix de la tour de la surveillance. Cette « moindre protection » du surveillant, cet inconvénient de réciprocité, non résolu à l'époque, constitue la différence entre la dissymétrie du regard et celle de l'ouïe.

Mais nous allons voir un cas où s'établit pour celui qui écoute un avantage unilatéral, qui fait redouter par tout le monde une surveillance permanente, puisque le dispositif n'est plus installé dans un bâtiment, mais portable ; et qu'il est donc possible d'en profiter partout.

### *L'épisode de Chérubin*

Au milieu de sa lettre, Hautefeuille insère donc l'épisode de Chérubin d'Orléans, raconté par ce dernier dans une lettre. Chérubin avait réussi à faire « entendre très distinctement à 80 pas de distance, et discerner les voix des particuliers dans une multitude qui parlaient ensemble, quoique dans le milieu on ne les pût aucunement entendre, car ils ne parlaient qu'à voix basse, et néanmoins on n'en perdait pas une syllabe<sup>xv</sup> ». Grâce à son appareil, il avait réussi à découvrir le secret d'un parti hostile parmi ses confrères capucins.

Cependant, on ressentait le double côté de l'appareil : pratique, certes, mais dangereux. Car il est non seulement possible que l'écouteur surprenne occasionnellement des secrets, mais aussi que l'existence d'un tel appareil donne à tout le monde l'inquiétude permanente d'être « sur écoutes ». Car il n'y a plus ici de « moindre protection » de l'écouteur comme dans le panoptique,

mais un degré de dissymétrie égal à celui de l'espionnage visuel, voire supérieur. C'est ce que Toinard, le correspondant de Chérubin rapporte à Hautefeuille :

Le P. Cherubin d'Orléans, [...] m'a dit qu'il avait trouvé le moyen de perfectionner l'ouïe, & qu'il en avait fait l'expérience en présence d'un des premiers religieux de son ordre, lequel avait observé comme lui qu'elle réussissait en perfection, mais que cette invention était dangereuse à la société civile, parce qu'elle donnerait lieu à découvrir les secrets les plus cachés, qu'elle causerait des trahisons & des meurtres dont il serait la cause innocente<sup>xvi</sup>.

Par conséquent, le supérieur de l'ordre des Capucins, auquel appartenait Chérubin, lui interdit de divulguer un tel secret, qui pouvait devenir dangereux pour la société et contre lequel il n'existait pas de défense. Je cite encore Hautefeuille : « que par cette raison, il [Chérubin] ne la publierait jamais [cette invention], & que ses supérieurs le lui avaient défendu. Je ne pus être de son sentiment, & je lui objectai que les lunettes d'approche avaient ce même inconvénient : il me répondit seulement que l'on pouvait se garantir de leur effet par le moyen des rideaux, & qu'ils n'empêchaient pas celui de son acoustique<sup>xvii</sup>. »

En conclusion, on peut tenter une comparaison entre la nature de l'échange scientifique épistolaire que j'ai décrit dans la première partie, et le type de communication anormal qui est le sujet principal de la lettre de Hautefeuille.

D'une part, la nouvelle machine diabolique fait affluer des informations peu sélectionnées, en contraste avec le système de la lettre. La machine acoustique de Hautefeuille permet difficilement de juger si des informations sont authentiques, et même de déterminer qui parle. Tandis que les informations manuscrites puis imprimées ne sont pas difficiles à suivre et à vérifier. En effet, comme la machine de Chérubin, la machine de Hautefeuille, risque elle aussi de provoquer un malentendu. Hautefeuille, sans jamais décrire en détail le mécanisme de sa machine, en décrit les effets :

lorsque je l'applique à mon oreille, j'entends des bruits très grands et très confus ; si quelques personnes marchent dans la rue, elles me paraissent exciter autant de bruit qu'une armée entière ; le froissement de leurs souliers sur le pavé ressemble au raclement violent que l'on fait sur les pierres, ou à une meule qui écraserait des cailloux<sup>xviii</sup>.

Les sons sont amplifiés et déformés ; la machine restituera des sons tout différents de ceux de la source. En outre, cette transformation est traduite par l'évocation d'« images bruyantes » : celle de l'armée et de la meule. On peut donc affirmer que l'on ne découvre pas de nouveaux

bruits, mais que ce qu'il y a d'inconnu dans leur restitution fait entendre quelque chose de connu. L'appareil acoustique n'a donc pas transformé ce que « le bon sens de l'oreille » connaît.

D'autre part, on constate la préférence accordée au modèle de communication typographique ou visuelle ; tandis que l'expérience de la transmission de l'information par le son seul, sans élément visuel, embarrasse et effraie les gens. Alors que la communication écrite peut être régulée, alors que la communication visuelle peut être suspendue par un voile, on imagine la surveillance auditive comme une chose hors de contrôle et dangereuse, au-delà de l'imagination.

---

i Jean de Hautefeuille, « Lettre de Hautefeuille à M. Bourdelot, premier médecin de Madame la Duchesse de Bourgogne, sur le moyen de perfectionner l'ouïe », 1702, dans *Problème d'acoustique, curieux et intéressant, dont la solution est proposée aux Savants, d'après les idées qu'en a laissées M. l'Abbé de Hautefeuille, Chapelain de l'Eglise Royale de S. Aignan d'Orléans*, Paris, chez Varin, 1788.

ii Premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne.

iii Un des premiers membres de l'Académie royale des sciences.

iv Connu comme correspondant de John Locke.

v Hautefeuille, *Op. cit.*, p. 94.

vi *Ibid.*, p. 95.

vii Hautefeuille, *Factum, touchant les pendules de poche*, 1675, p. 1.

viii *Ibid.*, p. 4.

ix Ch.-F. Tiphaigne de la Roche, *Giphantie*, première partie, Babylone, 1760, p. 48-50.

x *Ibid.*, p. 70-76.

xi *Ibid.*, p. 76-77.

xii Gottfried Wilhelm Leibnitz, *Drôle de Pensée, touchant une nouvelle sorte de représentations*, 1675.

xiii « Le projet du panoptique de Jeremy Bentham » fut publié dans la *Chronique du mois* (janvier et mars 1793), sous forme d'un extrait « tiré de l'original anglais qui n'a pas encore été rendu public » et traduit par le Genevois Dumont. (Christophe Cave, Denis Reynaud, 1793, *l'Esprit des journaux*, Presses Universitaires de St.-Etienne, 1993, p. 30.)

xiv Peter Szendy, *Sur écoute*, Paris, Minuit, 2007, p. 38.

xv Hautefeuille, *Op. cit.*, p. 85.

xvi *Ibid.*, p. 84.

xvii *Ibid.*

xviii « L'Art de respirer sous l'eau », *Ibid.*, p. 56-57.

## **Les Comités de correspondance : un outil politique dans les colonies américaines (1765-1775)**

Agnès Trouillet

Le mouvement contemporain des « Tea Parties » soulève de nombreuses interrogations, tant en termes politiques qu'historiques<sup>1</sup>. Son étude s'inscrit dans le cadre d'un renouveau historiographique de l'histoire de la Révolution américaine, en tant qu'histoire de la démocratie et d'un mouvement politique populaire. Pour comprendre le mouvement du « Tea Party », qui se réclame des célèbres révolutionnaires qui jetèrent le thé dans le port de Boston en 1773, il semble pertinent de commencer par analyser la culture politique des années pré-révolutionnaires (1765-1775) afin d'identifier les acteurs de cette rébellion, ainsi que leur mode d'organisation. Le réseau de « Comités de correspondance » (Committees of Correspondence) institué dans les colonies à l'époque constitue un élément crucial de cette organisation politique. En étudiant les correspondances de ces comités, j'entends faire la lumière sur une organisation qui a institué un mode de communication et de fonctionnement politique, dont relève justement la Tea Party de 1773. Sur ce plan, je suis ici redevable aux théories de Richard D. Brown et de William B. Warner principalement<sup>2</sup>. Et à travers l'analyse de la communication et de l'organisation politique, je souhaite examiner d'un point de vue critique la question de l'émergence d'une « démocratie du peuple » en Amérique du nord à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La question qui se pose est de savoir dans quelle mesure ces Comités de correspondance ont influencé l'action politique dans les colonies. Et au-delà de la thèse de nombreux historiens comme Gordon S. Wood ou Bernard Bailyn, selon laquelle ce sont les idées politiques qui ont entraîné la Révolution américaine, il convient d'insister sur le rôle crucial des Comités de correspondance dans le passage des idées à l'action<sup>3</sup>. En disséminant l'information sur la rébellion américaine et en encourageant l'implication des sujets (on ne parle pas encore de citoyens à l'époque) dans la vie politique, les Comités de correspondance ont permis de mettre en place un véritable système de gouvernement alternatif à celui de la Couronne.

Afin de présenter cette organisation et sa portée, j'aborderai en premier lieu l'origine des Comités de correspondance, afin de déterminer s'il s'agit ou non d'une invention américaine. Je m'intéresserai ensuite au Comité de correspondance de Boston, et à son influence dans la création d'un réseau de Comités de correspondance, notamment grâce à la Lettre-Pamphlet de Boston de 1772. Puis j'étudierai la réponse des villes du Massachusetts au Pamphlet de Boston,

qui montre comment les habitants des colonies se posent alors en véritables acteurs politiques. Enfin, j'évoquerai la Tea Party de 1773, en tentant d'expliquer dans quelle mesure les mystérieux Iroquois qui jetèrent le thé dans le port de Boston, agirent au nom d'un Comité de correspondance.

## **L'origine des Comités de correspondance**

Ces comités sont-ils une invention américaine de la période pré-révolutionnaire, ou existe-t-il des précédents, des sources d'inspiration, dans les colonies, voire dans la métropole anglaise ? Qu'en est-il du choix du terme de « comité », de la structure de ces comités, et de leur mode de fonctionnement ? Tout d'abord, il convient de se remémorer le contexte dans les colonies à l'époque. Les colons, en arrivant dans le Nouveau Monde, ont en quelque sorte « transplanté »<sup>4</sup> les lois et les institutions anglaises. Les colonies sont administrées par des Assemblées, composées de représentants provenant des différentes villes. Et aux yeux des colons, ces assemblées constituent de véritables parlements. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la Couronne commence à intervenir dans l'administration des colonies, et envoie un Gouverneur royal pour administrer les affaires du Massachusetts. Depuis lors, les colons sont habitués à une lutte incessante contre ces gouverneurs royaux. Et dans ces conflits, ils ne font que reprendre les arguments parlementaires entendus en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle, à savoir qu'en tant que sujet Anglais né libre, chacun peut, par l'intermédiaire du Parlement, s'opposer à la tyrannie royale. Par ailleurs, en temps de crise, il est bien naturel que les colonies se tournent vers l'Angleterre, leur modèle, pour trouver une justification de principe à leurs actes, ainsi que des précédents<sup>5</sup>.

Pour trouver ces précédents, il faut se reporter à l'époque de la Première Guerre civile en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la Première Révolution anglaise, de 1642 à 1645. Le Parlement, pour faire avancer plus rapidement les débats législatifs, nomme alors des « comités » (committees), chargés de fonctions de conseil et de compte rendu, de l'exécution de diverses tâches (comme le cantonnement des soldats) ou de la prise en charge de certains départements (comme le Comité des comtés : « Committee for the Counties »). Un Comité de sécurité (« Committee of Safety ») est également nommé, qui sera chargé de tout ce qui concerne « la sécurité du royaume, la défense du Parlement et le maintien de la paix »<sup>6</sup>. Ce Comité adopte les mesures nécessaires en temps de crise et dirige des comités locaux.

Les colonies américaines, dès les prémices de la Révolution, vont nommer des Comités de sécurité fondés sur le modèle des comités anglais : on constate par exemple une similitude évidente entre le Comité de sécurité de 1642 et les Comités de sécurité du Massachusetts et de

Virginie<sup>7</sup>. Néanmoins, des Comités de sécurité avaient déjà été instaurés dès 1689, lors de l'épisode que certains historiens nomment la « Glorieuse Révolution américaine »<sup>8</sup> (en référence à la « Glorious Revolution » en Angleterre, qui devait mener à l'adoption d'une monarchie parlementaire).

Par ailleurs, à l'époque qui nous intéresse, certaines colonies avaient depuis longtemps adopté un système de comités « permanents » (standing committee), comme le Comité des Élections, des Doléances publiques, de la Religion, de la Justice<sup>9</sup> etc. (je reviendrai sur l'importance de ce concept de permanence). Institués dès 1673, ces Comités disposaient de pouvoirs quasiment aussi importants que ceux de l'Assemblée, qu'ils remplaçaient en période de vacance parlementaire. Hormis ces Comités, il y avait également des commissions spéciales, nommées par l'Assemblée pour mener à bien des tâches exécutives.

Par ailleurs, à la veille de la Révolution, les colons expriment leur mécontentement en créant des Comités de correspondance au niveau des villes, des comtés et des provinces. Les Comités de correspondance de province se réunissent pendant la vacance du corps législatif et tiennent les citoyens informés de l'agitation dans les colonies. Les Comités de province présents dans chaque colonie ne sont pas aussi actifs que les Comités locaux installés dans les villes et bourgades, mais ils permettent de correspondre avec les autres provinces, et vont ainsi constituer un véritable réseau inter-colonies (ils seront également la première voie de communication entre les colonies et le Congrès Continental<sup>10</sup>). Quand la guerre devient imminente, les Comités de correspondance de province disparaissent, mais on voit se poursuivre le rôle des Comités locaux. Le Comité de correspondance de Chelsea sera par exemple chargé, avec les conseillers municipaux de Boston, d'appliquer l'embargo sur les produits britanniques. C'est donc un véritable « gouvernement de comités »<sup>11</sup> qui se met en place après la dissolution de l'autorité britannique.

En termes d'appellation et de structure, il est donc clair que les précédents sont à chercher dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, et dans les colonies elles-mêmes. Néanmoins, en ce qui concerne le concept plus spécifique de comité de « correspondance », peut-on avancer qu'il s'agit d'une invention américaine ?

### **Le Comité de Boston et la création d'un réseau. Le Boston Pamphlet de 1772**

La question de l'origine du Comité de correspondance reste sujette à controverse. John Adams, grand révolutionnaire et futur président des États-Unis<sup>12</sup>, devait déclarer en 1780 que c'était son cousin Samuel Adams, ce grand artisan de la Révolution américaine<sup>13</sup>, qui en avait seul

eu l'idée. Cependant, Mercy Otis Warren, femme de lettres très active politiquement, prétendait que c'était son mari, le révolutionnaire James Warren, qui en avait suggéré l'idée à Samuel Adams<sup>14</sup>. La controverse porte aussi sur le caractère démocratique du Comité de correspondance. En effet, l'interprétation conservatrice de John Adams met l'accent sur le caractère individuel et héroïque de l'invention, par un seul homme, Samuel Adams. Or, une interprétation plus progressiste salue le caractère collectif de cette réalisation<sup>15</sup>.

Quoi qu'il en soit, le réseau de Comités de correspondance mis en place au début des années 1770 va exercer sur l'action politique une influence d'une ampleur que ses créateurs eux-mêmes n'avaient peut-être pas envisagée<sup>16</sup>. Il convient à ce titre de citer Mercy Otis Warren, justement, selon laquelle : « Sans doute aucune autre étape n'a contribué, et dans une telle mesure, à cimenter l'union des colonies, et l'acquisition ultime de l'indépendance, que l'institution des comités de correspondance »<sup>18</sup>.

Dès 1765, des comités de correspondance provisoires sont institués en réaction au « Stamp Act », un droit sur le timbre imposé par la Couronne afin de renflouer les caisses du Trésor, mises à mal après la Guerre de Sept Ans. Les colons se plaignent d'être taxés sans avoir été consultés, et estiment n'être pas véritablement représentés au Parlement ; de là naît la célèbre revendication : « No taxation without representation »<sup>19</sup>. À l'époque, Samuel Adams envoie une lettre circulaire (« circular letter ») aux autres colonies, pour susciter des réactions fédérées, ce qui aura pour effet l'abrogation du Stamp Act en 1766.

Mais c'est en 1772 que s'amorce véritablement la création d'un réseau de comités de correspondance, permanents cette fois. Les colons apprennent que l'administration britannique veut rétribuer les juges du Massachusetts avec les revenus des droits de douane, leur salaire étant jusqu'alors prélevé sur le budget de l'Assemblée de la province. Ceci est interprété comme une volonté de contrôle de l'autorité britannique sur les tribunaux du Massachusetts. Samuel Adams se joint alors à une pétition qui demande aux conseillers municipaux de convoquer une réunion à Boston, en vue d'instituer un Comité de correspondance permanent. Ce Comité aurait pour mission de rédiger une lettre-pamphlet (« pamphlet-letter ») à l'attention des autres villes du Massachusetts, afin de discuter de façon ouverte de cette crise politique, et de prendre en compte les diverses opinions.

Le 2 novembre 1772, l'Assemblée générale des habitants de Boston (« Town Meeting »), boycottée par les Tories (les Conservateurs), nomme un Comité de correspondance composé de 21 membres Whigs (ceux qui revendiquent les idées libérales de l'opposition en Angleterre) qui sont des personnalités importantes de la communauté de Boston. Le 3 novembre 1772, le Comité de correspondance de Boston se réunit pour la première fois, et nomme trois sous-comités pour

composer les trois parties du pamphlet : « la déclaration des droits » (« Statement of Rights »), « la liste des doléances » (« List of Grievances ») et, partie qui nous intéresse le plus ici, « la lettre adressée aux villes (du Massachusetts) » (« Letter to the Towns »).

Le comité se réunit les dix-sept jours suivants pour rédiger un pamphlet de 43 pages, qui est approuvé officiellement, et à l'unanimité, par l'Assemblée générale de Boston, le 20 novembre. Le titre du pamphlet démontre la lente et laborieuse procédure suivie par le Comité pour sa rédaction : « Les Votes et Actes des Propriétaires terriens et des Habitants de la Ville de Boston »<sup>20</sup>. Des copies sont envoyées à 260 villes et localités de la province du Massachusetts<sup>21</sup>. Le pamphlet retrace l'histoire des conflits avec le Gouverneur royal (Thomas Hutchinson à l'époque), il énonce les droits des colons et exprime leurs doléances, et enfin, il invite les destinataires à créer leur propre Comité de correspondance et à lier leurs activités à la ville de Boston. Ainsi, toutes les villes, tous les comtés ou assemblées, en instituant leur propre Comité, vont pouvoir prendre part à un véritable réseau qui va étendre la participation politique à l'échelle de la colonie du Massachusetts.

Il convient de s'interroger sur les caractéristiques du Comité de correspondance qui permettent à ce corps hétérogène et versatile d'apparaître comme l'agent politique le plus adroit<sup>22</sup> dans la promotion de la cause Whig, soit de la cause patriote nord-américaine. Le Comité de correspondance de Boston est permanent (« standing » committee), de ce fait il n'a pas à demander d'autorisation pour se réunir. Il est par ailleurs secret, chaque membre s'étant engagé à ne divulguer aucune information, hormis celles choisies par le Comité. Et il met l'accent sur la communication, fonction qui va être assurée par la troisième partie du pamphlet, la Lettre adressée aux villes. Pour garantir cet objectif de communication, les membres du Comité se conforment à des règles, ou protocoles précis<sup>23</sup> : agenda, prise de parole, et principe d'égalité entre les membres. Du fait que chaque membre accepte de subordonner ses opinions individuelles aux communications du Comité, ce dernier peut prétendre à sa fonction représentative, c'est-à-dire parler au nom de tous les habitants de la ville de Boston. Les Conservateurs Tories, loyalistes à la Couronne, et les Britanniques, considéraient d'ailleurs ces Comités comme une nouvelle entité politique dangereuse, constituée « d'hommes de comités » (« committee men »)<sup>24</sup>. Et de fait, c'est une véritable « machine publique » (expression utilisée en 1778 par Joseph Reed, un Whig de Pennsylvanie) qui va se mettre en branle à partir de 1774, puisque les autres colonies vont elles aussi, et de façon systématique, organiser des Comités de correspondance permanents.

On peut aussi se demander à quoi tient la nature subversive du pamphlet du Comité de correspondance de Boston. Le pamphlet utilise de façon novatrice et intelligente deux éléments

fondamentaux de la pétition : la déclaration des droits, et la liste des doléances, mais en omettant judicieusement le troisième élément, à savoir l'humble adresse à l'autorité (Roi, Parlement ou Gouverneur), qui inscrit les deux premiers dans le cadre des hiérarchies politiques formelles. Au lieu de cela, la « Lettre adressée aux villes » lance un appel aux habitants de la province, pour qu'ils jugent et répondent à la revendication de Boston, selon laquelle l'administration britannique attente à leurs droits et à leur liberté. Or, c'est bien ce changement de mode de communication, d'adresse, en passant du sommet de la hiérarchie au peuple, qui est porteur de potentiel révolutionnaire.

Si la Lettre utilise une rhétorique familière pour les colons, elle utilise un langage nouveau, le « langage de comité » (« committee speak ») qui utilise la première personne du pluriel collective, le « nous » (« we »). (Les premiers mots de la Constitution américaine, qui sera rédigée en 1787, viennent ici directement à l'esprit : « We the people »). Le Comité se veut en effet représentatif des diverses idées et opinions des habitants de la province. Or, ce que l'on reconnaît ici, ce sont des protocoles de communication qui annoncent le début du républicanisme<sup>25</sup>. Le Président de l'Assemblée générale de Pennsylvanie, Joseph Galloway, Conservateur, l'aura bien perçu. En 1774, lorsque le Comité de correspondance de Philadelphie rejoindra les autres Comités de Pennsylvanie pour organiser une Convention afin d'élire des délégués au Premier Congrès Continental, il s'écriera : les Comités de correspondance « placent l'anarchie au-dessus de l'ordre – C'EST LE DÉBUT DU RÉPUBLICANISME »<sup>27</sup>.

Comment les villes du Massachusetts vont-elles répondre à l'appel du Comité de Boston ? De façon massive. Et il semblerait, vu l'ampleur et la diversité des réponses, que les habitants des provinces n'attendaient que ce signal pour passer à l'action<sup>28</sup>.

### **Les réponses des villes à la Lettre de Boston**

Le pamphlet de Boston va provoquer une réponse d'une ampleur extraordinaire. Cette influence, selon certains historiens comme John C. Miller ou Arthur J. Schlesinger, est due au caractère persuasif, voire militant, du pamphlet. Samuel Adams est même qualifié de « pionnier de la propagande »<sup>29</sup>. Les villes du Massachusetts, selon eux, répondent de manière conditionnée, en réaction à une rhétorique familière, ancrée par des années de propagande et selon les termes prescrits par le Comité de correspondance de Boston<sup>30</sup>. Or, cette thèse minimise l'existence d'opinions locales. En effet, la propagande à elle seule ne peut expliquer la diversité des réponses. Et c'est bien cette diversité, par les comportements qu'elle exprime, qui permet de comprendre

les idées politiques locales qui prévalent à la veille de l'indépendance des colonies. Certaines villes vont faire des suggestions qui vont bien au-delà des propositions du pamphlet<sup>31</sup>.

La Lettre adressée aux villes pose la question suivante : comment préserver la liberté des sujets contre les attaques perpétrées par la Couronne sur la Constitution ? Grâce à la résistance politique ! Les villes du Massachusetts sont appelées à défendre leurs droits, en informant leurs représentants, qui siègent dans les Assemblées législatives, et en prenant les mesures dictées par la sagesse et le courage. Les habitants doivent montrer à l'ennemi qu'ils connaissent leurs droits et sont prêts à les défendre. C'est un appel à l'action qui repose sur un sens profond du devoir, envers les habitants eux-mêmes et envers leurs ancêtres. Or ici, le Comité de Boston touche la corde la plus sensible chez les habitants du Massachusetts en termes de convictions politiques. En effet, à l'époque, ce à quoi l'on aspire profondément, c'est la vertu républicaine, c'est-à-dire la vertu publique. Les questions sont posées en termes moraux, et c'est pour cette raison que les villes vont entendre l'appel de Boston, et y répondre massivement<sup>32</sup>.

Aux mois de décembre 1772 et janvier 1773, les villes se réunissent pour examiner le pamphlet et rédiger leurs réponses. Ces réponses, parfois accompagnées d'une lettre d'explication, inondent littéralement le Comité de Boston dès le début du mois de janvier 1773. Fin janvier, plus de 70 villes sur les 260 que compte le Massachusetts ont envoyé leur compte rendu, et dans les semaines qui suivent, 40 autres localités font de même.

Il est difficile de mesurer le déversement massif de « sentiments » de certaines villes par rapport au silence assourdissant des autres, d'autant que certaines réponses sont critiques, et que certains silences sont approbateurs. Il faudrait une analyse ville par ville pour connaître la nature exacte des réponses. Néanmoins, il est possible de tirer quelques généralités de ces résultats, notamment l'écart géographique net qui prévaut entre l'est et l'ouest de la province. De fait, plus on s'éloigne de Boston, moins il y a de réponses. Des facteurs idéologiques peuvent l'expliquer : en effet, dans l'est du Massachusetts, les responsables locaux sont étroitement liés aux membres du Comité de correspondance de Boston, ce qui encourage les réponses positives, alors qu'à l'ouest, ils sont plutôt en bons termes avec le Gouverneur royal, ce qui a pour conséquence d'ignorer le pamphlet. Mais des facteurs matériels, comme la distance, peuvent aussi expliquer l'absence de réponse. Les villes n'ont pas d'intérêt à se prononcer si la session hivernale du Tribunal général est déjà passée, ou si les décisions de l'Assemblée ont déjà été publiées. Enfin, on peut supposer que certaines très petites villes n'ont pas une activité politique centralisée<sup>33</sup>.

Une centaine de réponses, ce n'est pas totalement représentatif. Néanmoins, cela fournit un échantillon sans précédent sur les convictions politiques locales, à un moment critique, à savoir les premiers mois de 1773, juste avant le Tea Act qui sera promulgué au mois de mai, facilitant

l'accession de la Compagnie anglaise des Indes Orientales au monopole de la vente de thé dans les colonies. Cet échantillon est également révélateur de la façon dont des petites villes de province relient les questions de politique impériale et de gouvernement constitutionnel à leur propre sphère de responsabilité politique<sup>34</sup>.

Ainsi, les villes du Massachusetts montrent qu'elles considèrent le droit au rassemblement et au débat politique comme essentiel, qu'elles sont désireuses d'une union à l'échelle de la colonie (certaines proposent même une union à l'échelle du continent, comme Leicester), et qu'elles apprécient le fait de pouvoir exprimer des opinions individuelles. Mais surtout, les villes montrent à quel point la résistance est primordiale. Depuis le début du conflit avec les Gouverneurs royaux, et surtout depuis le Stamp Act, la résistance est une coutume pour les habitants du Massachusetts. Comme l'exprime la ville de Petersham, « Dieu ne souffrira pas que la Couronne « asservisse » les colonies »<sup>35</sup>.

La moitié des villes répond donc à l'invitation à créer un Comité de correspondance en vue « d'obtenir réparation », ce qui montre que les institutions existantes ont jusqu'ici échoué dans cette tâche.

On constate des incertitudes quant aux stratégies à adopter, ce qui explique sans doute pourquoi les villes les plus éloignées s'en remettent à Boston, la « métropole », qui saura recourir aux moyens appropriés. Mais dans l'ensemble, la diversité des réponses suggère une indépendance d'action qui écarte toute interprétation de domination ou de manipulation de la part du Comité de correspondance de Boston. Toutes les villes s'accordent sur la nécessité de défendre leurs droits. On peut donc penser que le Comité de correspondance de Boston agit comme catalyseur dans un processus compliqué, où les villes du Massachusetts commencent à reconnaître et exprimer leur responsabilité politique locale, dans le contexte plus large des questions de droits constitutionnel et de droit impérial<sup>36</sup>. Et c'est bien pour défendre leurs droits et leur liberté que les destructeurs du thé, le 16 décembre 1773, vont agir. Penchons-nous à présent sur cet épisode culminant de la période pré-révolutionnaire, celui qui devait aboutir au véritable conflit, puis à l'indépendance des colonies.

### **La Tea Party du 16 décembre 1773**

Au soir du 16 décembre 1773, ce sont des hommes déguisés en Indiens qui abordent les trois navires stationnés à Griffin's Wharf et contenant les cargaisons de thé anglais. En l'espace de quelques heures, ils vont jeter par-dessus bord 342 caisses de thé, contenant pas moins de 90 000 livres, soit 45 tonnes du précieux breuvage (l'équivalent de 10 000 livres sterling)<sup>37</sup>.

Outre le nombre et l'identité exacte des participants, il est intéressant de comprendre pourquoi ces hommes étaient déguisés en Indiens, et plus précisément en Mohawks (en Iroquois), mais aussi de déterminer s'ils agissaient au nom du Comité de correspondance de Boston. S'il n'est pas prouvé que les « destructeurs du thé »<sup>38</sup> agissaient au nom du Comité de Boston, il est évident que les organisateurs et les participants (qui parfois ne faisaient qu'un) y étaient associés de près ou de loin<sup>39</sup>. Les membres du Comité de correspondance de Boston étaient souvent les mêmes que ceux qui siégeaient lors des Assemblées générales de la ville, ces « Fils de la Liberté » (« Sons of Liberty »), au nombre desquels on comptait Samuel Adams bien sûr, James Warren, Docteur Thomas Young, Paul Revere<sup>40</sup> et bien d'autres encore. Si les instructions concernant la destruction du thé n'émanaient pas directement du Comité de correspondance de Boston, elles en étaient a priori l'un des produits.

Mais pourquoi les organisateurs demandèrent-ils aux protagonistes de se déguiser en Indiens ? Les témoignages varient entre des versions évoquant « des Indiens Mohawks » ou simplement « des personnes vêtues comme des Indiens », mais ces déguisements sont présents dans toutes les mémoires. Élaboré ou non, le déguisement avait un sens pour les participants à la destruction du thé et pour le public qui y assistait<sup>41</sup>. Le déguisement visait bien sûr à préserver l'anonymat des participants, mais certains déguisements étaient peu convaincants (certains s'étaient en effet simplement noirci le visage avec de la suie). L'objectif des organisateurs était donc autre. D'un côté, ils voulaient effrayer leurs ennemis en jouant sur la peur des émeutes. Très fréquentes à Boston, les émeutes étaient depuis le Stamp Act principalement dirigées vers les représentants de l'autorité britannique. Mais les manifestants s'attaquaient alors uniquement à leurs biens (saccageant leurs maisons), ou les brûlaient en effigie, sans s'attaquer directement aux personnes. D'un autre côté, donc, les organisateurs voulaient rassurer les habitants de Boston sur le fait qu'il n'y aurait pas de dérapage. En utilisant ces déguisements, les destructeurs du thé faisaient la déclaration suivante : « Nous ne faisons pas partie de la communauté de Boston », et empêchaient ainsi toute accusation à l'encontre de la ville<sup>42</sup>.

Pourquoi, précisément, avoir choisi ces déguisements de Mohawks ? Les Mohawks, les Iroquois, inspirent un mélange de peur et de respect aux habitants du Massachusetts, qui gardent un souvenir très vif de la récente Guerre de Sept Ans (« French and Indian War », 1754-1763). Les Mohawks sont particulièrement redoutés, car récemment, ils ont sauvagement et totalement détruit la ville de Deerfield, dans le Massachusetts<sup>43</sup>. Néanmoins, ils sont aussi respectés car ils revendiquent haut et fort leur liberté. Ils ont par exemple exprimé leur crainte d'être « asservis » par les Britanniques, qui distribuent sans état d'âme leurs terres aux colons. Les organisateurs veulent donc symboliser ce caractère à la fois terrifiant et intrinsèquement libre des Mohawks. Par

ailleurs, depuis les années 1760, les Britanniques utilisent la figure de l'Indien pour représenter les Américains, qui ne peuvent selon eux se départir de leur statut inférieur et barbare. De fait, les Américains eux-mêmes se représentent ainsi sur les gravures de l'époque, exploitant ce symbole à leurs fins<sup>44</sup>. Une semaine avant la Tea Party, un article est publié dans le *Boston Evening-Post*. Sous le pseudonyme « A Ranger », l'auteur se déclare « prêt à en découdre sur le terrain »<sup>45</sup>. Ceci revenait à faire la déclaration suivante : « Puisque les Britanniques nous traitent comme des Indiens, nous sommes prêts à nous battre comme des Indiens »<sup>46</sup>. Ainsi, le symbole est utilisé pour légitimer la destruction du thé, présentant les colons comme prêts à défendre leurs droits contre l'assaillant britannique, mais tout en se démarquant des habitants de la communauté de Boston.

Nous avons vu comment le réseau des Comités de correspondance, principalement à l'initiative du Comité de correspondance de Boston, a encouragé et étendu l'engagement politique à l'ensemble du Massachusetts, puis aux autres colonies. Favorisant le passage des idées à l'action politique, le Comité de correspondance s'est révélé un véritable catalyseur dans la rébellion contre l'administration britannique, parvenant à fédérer les diverses opinions et jouant un rôle crucial dans ce que John Adams devait décrire en 1818, comme une « perfection d'union et de synchronisation entre les treize colonies »<sup>47</sup>.

L'épisode de la Tea Party de 1773, pacifique mais hautement symbolique, fut le déclencheur de l'indépendance des colonies. Les organisateurs, ces Fils de la Liberté qui siégeaient au Comité de correspondance, décidèrent d'y recourir uniquement parce que toutes les autres solutions avaient été épuisées. Se sentant soutenus par les opinions exprimées par tout le réseau provincial des Comités de correspondance, les militants de la Tea Party transformèrent un geste anecdotique en symbole d'opposition et de rassemblement. Et cet acte, ainsi que l'influence exercée grâce à l'étendue du réseau des Comités de correspondance, devait entraîner la fin de l'autorité britannique sur les colonies.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires :

- Bailyn, Bernard, *Pamphlets of the American Revolution*, Harvard University Press, 1965
- Journaux coloniaux, *Boston Gazette*, *Boston Chronicle*, *Massachusetts Spy*
- Otis, James, *The Rights of the British Colonies Asserted and Proved*, Boston, New England, Printed by Edes and Gill, 1764
- *The Votes and Proceedings of the Freeholders and other Inhabitants of the Town of Boston, In Town Meeting assembled, According to Law*, (Published by Order of the Town), Boston, Printed by Edes and Gill, in Queen-Street, and T. and J. Fleet in Cornhill, 1772

### Sources secondaires :

#### OUVRAGES

- Bailyn, Bernard, *The Ideological Origins of the American Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 1992
- Breen, T.H., *American Insurgents, American Patriots : The Revolution of the People*, New York, Hill & Wang Inc., 2011
- Brown, Richard D., *Revolutionary Politics in Massachusetts : The Boston Committee of Correspondence and the Towns, 1772-1774*, Cambridge, Harvard University Press, 1970
- Carp, Benjamin L., *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, New Haven, Yale University Press, 2010
- Collins, Edward D., *Committees of Correspondence of the American Revolution*, Annual Report of the American Historical Association for the year 1901, 2 vols., 1902
- Godet, Aurélie, *Le Tea Party : Portrait d'une Amérique désorientée*, Paris, Editions Vendémiaire, 2012
- Hunt, Agnès, *The Provincial Committees of Safety of the American Revolution (1904)*, Charleston, Bibliobazar, 2010
- Lepore, Jill, *The Whites of Their Eyes : The Tea Party's Revolution and the Battle over American History*, Princeton, Princeton University Press, 2010
- Maier, Pauline, *From Resistance to Revolution : Colonial Radicals and the Development of American Opposition to Britain, 1765-1776 (1972)*, New York, W.W. Norton, 1991
- Nash, Gary, *The Unknown American Revolution : The Unruly Birth of Modern Democracy and the Struggle to Create America*, New York, Viking Press, 2005
- Young, Alfred F. *The Shoemaker and the Tea Party : Memory and the American Revolution*, Boston, Beacon Press, 1999
- Warren, Mercy Otis, *History of the Rise and Progress and Termination of the American Revolution*, ed. Lester H. Cohen (1805), Indianapolis, Liberty Fund, 1989
- Wood, Gordon, *The Radicalism of the American Revolution*, New York, Knopf, 1992

#### ARTICLES

- Adams, W. Paul, « Republicanism in Political Rhetoric Before 1776 », *Political Science Quarterly*, Vol. 85, No. 3 (Sep., 1970), pp. 397-421
- Brown, Richard D., « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan., 1968), pp. 22-39
- Fea, John, « The Way of Improvement Leads Home : Philip Vickers Fithian's Rural Enlightenment », *The Journal of American History*, Vol. 90, No. 2, (Sep., 2003), pp. 462-490

- Slauter, Eric, « Reading and Radicalization : Print, Politics, and the American Revolution », *Early American Studies*, Vol. 8, No. 1, Winter 2010, pp. 5-40
- Warner, William B., « The Invention of a Public Machine for Revolutionary Sentiment - The Boston Committee of Correspondence », *The Eighteenth Century*, Vol. 50, Numbers 2-3, Summer/Fall 2009, pp. 145-164

---

<sup>1</sup> Voir notamment Jill Lepore, *The Whites of Their Eyes : The Tea Party's Revolution and the Battle over American History*, Princeton, Princeton University Press, 2010, et Aurélie Godet, *Le Tea Party : Portrait d'une Amérique désorientée*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2012.

<sup>2</sup> Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan., 1968), pp. 22-39 ; William B. Warner, « The Invention of a Public Machine for Revolutionary Sentiment – The Boston Committee of Correspondence », *The Eighteenth Century*, Vol. 50, No. 2-3, Summer/Fall 2009, pp. 145-164.

<sup>3</sup> William B. Warner, article cité, p. 161.

<sup>4</sup> Agnès Hunt, *The Provincial Committees of Safety of the American Revolution* (1904), Charleston, Bibliobazar, 2010, p. 159.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 159.

<sup>6</sup> Traduction de l'auteur, comme dans le reste de l'article.

Texte original : « the Safety of the Kingdom, the Defense of the Parliament, and the Preservation and Peace of the Kingdom [...] »

<sup>7</sup> Agnès Hunt, *The Provincial Committees of Safety of the American Revolution*, Charleston, Bibliobazar, 2010 (1904), p. 164.

<sup>8</sup> Le concept de « Glorieuse Révolution américaine » (Glorious Revolution in America), à propos des révoltes dans les colonies américaines depuis la Révolte de Nathaniel Bacon en 1676 jusqu'aux révoltes en Nouvelle-Angleterre, dans l'Etat de New York et dans le Maryland en 1689, a été développé principalement par David S. Lovejoy dans son ouvrage *The Glorious Revolution in America*, Middletown, Wesleyan University Press, 1987 (1972).

<sup>9</sup> Texte original : « Committee of Elections, of Public Claims, of Religion, of Justice ».

<sup>10</sup> Le Premier Congrès continental est le nom donné à l'assemblée composée des délégués des colonies d'Amérique du Nord qui se réunit en 1774.

<sup>11</sup> William B. Warner, « The Invention of a Public Machine for Revolutionary Sentiment - The Boston Committee of Correspondence », *The Eighteenth Century*, Vol. 50, No. 2-3, Summer/Fall 2009, p. 150.

<sup>12</sup> Voir la biographie écrite par David McCullough, *John Adams*, New York, Simon & Schuster, 2001.

<sup>13</sup> Membre de l'Assemblée législative du Massachusetts et de l'Assemblée de la ville de Boston dans les années 1760, Samuel Adams œuvra considérablement pour s'opposer aux mesures de taxation imposées par le Parlement britannique. Il fut l'un des artisans de la coopération inter-colonies. Il coordonna la résistance contre ce que les colons considéraient comme une violation de leurs droits constitutionnels par la Couronne, notamment en participant à la création du réseau de Comités de correspondance. Il participa au premier Congrès Continental en 1774 et fut l'un des signataires de la Déclaration d'indépendance en 1776. Enfin, il collabora à la rédaction des Articles de la Confédération et de la Constitution du Massachusetts.

<sup>14</sup> Mercy Otis Warren, *History of the Rise and Progress and Termination of the American Revolution*, ed. Lester H. Cohen, Indianapolis, Liberty Fund, 1989, 1 : 61-62.

<sup>15</sup> L'idée du caractère collectif et démocratique des Comités de correspondance est développée par Richard D. Brown dans son ouvrage *Revolutionary Politics in Massachusetts : The Boston Committee of Correspondence and the Towns, 1772-1774*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.

<sup>16</sup> Thèse défendue par Richard D. Brown dans *Revolutionary Politics in Massachusetts : The Boston Committee of Correspondence and the Towns, 1772-1774*, Harvard University Press, 1970.

<sup>18</sup> Mercy Otis Warren, *History of the Rise and Progress and Termination of the American Revolution*, ed. Lester H. Cohen, Indianapolis, Liberty Fund, 1989, 1 : 61-62. Texte original : « perhaps no single step contributed so much to cement the union of the colonies, and the final acquisition of independence, as the establishment of committees of correspondence. »

<sup>19</sup> Cette célèbre expression ne fut pas utilisée littéralement par James Otis dans son pamphlet *The Rights of the British Colonies Asserted and Proved*, Boston, New England, Printed by Edes and Gill, 1764. Néanmoins, il en avança le principe en ces termes : « that no parts of His Majesty's dominions can be taxed without their consent ; that every part has a right to be represented in the supreme or some subordinate legislature ».

<sup>20</sup> Titre original : « The Votes and Proceedings of the Freeholders and other Inhabitants of the Town of Boston, In Town Meeting assembled, According to Law ».

<sup>21</sup> Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan. 1968), p. 26.

<sup>22</sup> William B. Warner, « The Invention of a Public Machine for Revolutionary Sentiment - The Boston Committee of Correspondence », *The Eighteenth Century*, Vol. 50, No. 2-3, Summer/Fall 2009, p. 147.

---

<sup>23</sup> *Idem*, p. 150.

<sup>24</sup> Dans son article, William B. Warner explique comment Ethan Allen, patriote américain emprisonné à New York, décrit par cette expression l'un des prisonniers avec lesquels il partage sa cellule (*The Narrative of Colonel Ethan Allen*, Bedford, Mass., 1779).

<sup>25</sup> William B. Warner, « The Invention of a Public Machine for Revolutionary Sentiment - The Boston Committee of Correspondence », *The Eighteenth Century*, Vol. 50, No. 2-3, Summer/Fall 2009, p. 150.

<sup>27</sup> W. Paul Adams, « Republicanism in Political Rhetoric Before 1776 », *Political Science Quarterly*, Vol. 85, No. 3 (Sep., 1970), p. 407. Texte original : « setting up anarchy above order—IT IS THE BEGINNING OF REPUBLICANISM ».

<sup>28</sup> Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan. 1968), p. 32.

<sup>29</sup> Cette expression renvoie au titre même de l'ouvrage de John C. Miller, *Sam Adams : Pioneer in Propaganda*, Boston, Little, Brown & Co., 1936.

<sup>30</sup> Thèses développées dans Arthur M. Schlesinger, *The Colonial Merchants and the American Revolution, 1763-1776*, New York, 1918, pp. 255-261, 300 ; Arthur M. Schlesinger, *Prelude to Independence : The Newspaper War on Britain, 1764-1776*, New York, Knopf, 1958, pp. 16, 20-21 ; John C. Miller, *Sam Adams : Pioneer in Propaganda*, Boston, Little Brown & Co., 1936, p. 268.

<sup>31</sup> Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan. 1968), p. 23.

<sup>32</sup> *Idem*, p. 25.

<sup>33</sup> *Idem*, p. 26.

<sup>34</sup> *Idem*, p. 27.

<sup>35</sup> J'attire ici l'attention sur le texte original, particulièrement éloquent : « GOD will not suffer this Land, where the Gospel hath flourished, to become a Slave of the world. » (réponse de la ville de Petersham, le 4 janvier 1773, citée dans Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan. 1968), p. 31).

<sup>36</sup> Richard D. Brown, « Towns Reply to the Boston Committee of Correspondence, 1773 », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 25, No. 1, (Jan. 1968), p. 38.

<sup>37</sup> Comme le précise Benjamin L. Carp au chapitre 6 de son ouvrage, *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, New Haven, Yale University Press, 2010.

<sup>38</sup> Le terme « Tea Party » ne sera utilisé qu'à partir du 19<sup>ème</sup> siècle. À l'époque des événements, il était question de la destruction du thé (« Destruction of the Tea »), comme l'explique Alfred F. Young dans *The Shoemaker and the Tea Party*, Boston, Beacon Press, 1999, p. xvi.

<sup>39</sup> Théorie avancée par Benjamin L. Carp au chapitre 5 de son ouvrage, *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, New Haven, Yale University Press, 2010.

<sup>40</sup> James Warren fut élu président de l'Assemblée du Massachusetts en 1765. James et son épouse Mercy (déjà citée) furent très investis dans la résistance contre l'autorité britannique, et leur demeure devint un lieu central de la politique, où ils accueillirent des réunions des Fils de la Liberté.

Le Docteur Thomas Young fut membre du Comité de correspondance de Boston, et prit part à la destruction du thé en 1773. Ne portant pas de déguisement, il fut reconnu et accusé par les Britanniques ; il échappa de peu à la mort. Il entretint une correspondance publique importante avec Samuel Adams, son mentor en politique. Comme Thomas Paine, Young défendit ardemment la constitution démocratique de Pennsylvanie.

Paul Revere fut l'un des dirigeants des Fils de la Liberté. Il est connu pour sa course à cheval dans la nuit du 18 avril 1775, la « Midnight Ride », qui permit de prévenir Samuel Adams et John Hancock (autre activiste anti-britannique de Boston) des mouvements de l'armée britannique, qui avait commencé à marcher de Boston à Lexington (l'armée britannique occupait Boston depuis que les ports avaient été fermés suite à la Tea Party). Il fut immortalisé pour ses gestes héroïques lors de la bataille de Lexington et Concord qui survint quelques heures plus tard et marqua le début de la Guerre d'indépendance.

<sup>41</sup> Benjamin L. Carp, *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, Yale University Press, 2010, p. 141.

<sup>42</sup> *Idem*, p. 146.

<sup>43</sup> Comme l'explique Benjamin L. Carp au chapitre 6 de son ouvrage *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, Yale University Press, 2010.

<sup>44</sup> Benjamin L. Carp, *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, 2010, p. 155.

<sup>45</sup> Jeu de mots sur « looking for a "bush fight" ».

<sup>46</sup> Benjamin L. Carp, *Defiance of the Patriots : The Boston Tea Party and the Making of America*, 2010, p. 157.

<sup>47</sup> Ma traduction reprend des éléments présents dans un passage célèbre d'une lettre de John Adams adressée à un rédacteur en chef en 1818, où il décrit l'union des colonies américaines comme suit : « Thirteen clocks were made to strike together ; a perfection of mechanism which no artist had ever before effected » (Niles's *Weekly Register*, March 7, 1818, écrit en italiques dans l'original ; repr. John Adams, « The Meaning of the American Revolution », *Annals of American History* (Chicago, 1968), 4 : 466).